



Mémoires couronnés et autres mémoires
publiés par l'Académie royale des
sciences, des lettres et des beaux-arts
de Belgique. Collection in-8°

Les passions allemandes du Rhin dans leur rapport avec l'ancien théâtre français

Maurice Wilmotte

Citer ce document / Cite this document :

Wilmotte Maurice. Les passions allemandes du Rhin dans leur rapport avec l'ancien théâtre français. In: Mémoires couronnés et autres mémoires publiés par l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique. Collection in-8°. Tome 55, 1898. pp. 1-113;

doi : <https://doi.org/10.3406/marb.1898.2550>;

https://www.persee.fr/doc/marb_0770-8459_1898_num_55_1_2550;

Fichier pdf généré le 25/03/2024



LES
PASSIONS ALLEMANDES DU RHIN

DANS LEUR RAPPORT

AVEC L'ANCIEN THÉÂTRE FRANÇAIS

PAR

M. WILMOTTE

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE LIÈGE

Présenté à la Classe des lettres dans la séance du 9 novembre 1896.

LES PASSIONS ALLEMANDES DU RHIN

DANS LEUR RAPPORT

AVEC L'ANCIEN THÉÂTRE FRANÇAIS

Cette étude m'a été suggérée par les recherches auxquelles a donné lieu le drame du moyen âge pendant ces quinze dernières années. En France et surtout en Allemagne, l'activité des érudits s'est dépensée, non seulement en éditions nombreuses et généralement conformes aux exigences scientifiques, mais aussi en études comparatives, dont les résultats ont dépassé les espérances les plus ambitieuses.

Grâce aux livres de MM. Milchsack¹ et Lange², on sait aujourd'hui que les débuts du théâtre médiéval sont inséparables de la célébration éclatante de certaines dates mémorables du calendrier ecclésiastique, et qu'il faut demander aux Évangiles et à la liturgie le secret de sa naissance. Dans les admirables préfaces qu'il avait écrites pour les pièces recueillies dans son *Altdeutsches Schauspiel* (1841) et ses *Schauspiele des Mittelalters* (1845), Mone avait déjà prononcé plus d'une parole divinatoire sur un sujet que le manque de documents ne lui permettait pas d'épuiser. Il avait aussi reconnu et proclamé

¹ *Die Oster- und Passionspiele*, Wolfenbüttel, 1880.

² *Die lateinischen Osterfeiern*, Munich, 1887.

l'influence littéraire de la France dans maintes particularités des œuvres de son pays ; les *deableries*, les *disputationes* semées dans celles-ci, avec une abondance d'autant plus grande et un tact d'autant plus douteux que l'on se rapproche davantage des temps modernes, attestaient cette influence aux yeux de Mone, aussi bien que la division strophique des *Marienklagen* et les autres procédés de versification et de style¹. Mone alla plus loin et il essaya de tracer une carte des courants qui se dirigent de l'ouest à l'est et qui sont reconnaissables dans le théâtre allemand des XIV^e et XV^e siècles². L'un de ces courants se serait manifesté dans la région septentrionale ; au nord-ouest, Maestricht serait à la limite extrême de son influence, tandis que ses effets auraient été ressentis, à l'autre bout, jusqu'à Wismar, sur la Baltique. De l'autre courant qu'il a cru reconnaître, Mone admet qu'il eut son centre d'action à Francfort, dont le livret dramatique, édité par Fichard, se ressent des œuvres françaises ; il se serait dirigé du nord-ouest au sud-est et aurait eu son prolongement en Hesse et en Thuringe. Pour le sud de l'Allemagne, Mone n'ose se prononcer en raison de la disette des textes. Les publications faites postérieurement ne l'auraient pas, d'ailleurs, rendu plus affirmatif sur ce dernier point. Auraient-elles ébranlé quelque peu sa confiance, en ce qui concerne les autres ? J'en doute, car, à examiner de près les ouvrages postérieurs à ceux de Mone, à une ou deux exceptions près, on constate qu'ils ont été écrits dans une tranquille indifférence pour ce que la France a produit en fait d'art dramatique, et que si l'on y dénie à cette nation tout vestige d'influence sur l'art germanique, c'est en parfaite ignorance de cause.

Quand M. Wilken écrivit, en 1872, son histoire du théâtre religieux allemand³ au moyen âge, soit qu'il ne connût pas

¹ Voyez notamment : *Schauspiele des Mittelalters*², t. I, pp. 47, 193 ; t. II, pp. 27, 164, 174-175.

² *Op. cit.*, t. II, p. 166.

³ WILKEN, *Geschichte der geistlichen Spiele in Deutschland*, Göttingen, 1872.

les ouvrages français, soit qu'il obéit à des préoccupations étrangères à la science, il ne crut même pas devoir examiner avec quelque soin les hypothèses de Mone et il se borna à des dénégations qui n'étaient étayées d'aucune preuve ¹. Pourtant, telles quelles, ces dénégations furent bien accueillies en Allemagne, et quand M. Wirth publia, en 1889, son enquête sur les rapports littéraires entre les passions et les jeux de Pâques allemands jusqu'au XVI^e siècle ², il crut pouvoir faire abstraction de la plus grosse difficulté de son sujet ³.

Le livre de M. Wirth est une œuvre de patiente analyse ; l'auteur s'est efforcé de mettre à nu l'anatomie des principales passions allemandes et de montrer par quelle voie s'était constituée, en quelque sorte, leur charpente osseuse. Il a été contraint, on le conçoit, de faire à l'hypothèse la part du lion et de se contenter, le plus souvent, d'approximations qui n'avaient d'autre mérite que de lui épargner des recherches en dehors du cercle germanique. Aussi, que d'invéraisemblances, tant dans les classifications auxquelles il procède que dans les rapprochements de détail qu'il croit pouvoir faire ! S'agit-il d'expliquer les *disputationes*, où Mone avait nettement reconnu

¹ Voyez p. 268 du livre cité p. 4, n. 3. Il y a dans ce livre d'adorables naïvetés, qui s'expliquent par l'étroitesse de vues d'un homme mal informé des choses françaises : à chaque occasion, M. Wilken se fait un devoir d'opposer le caractère sincère et populaire des œuvres allemandes à la légèreté et à la grossièreté de celles d'un peuple dont il affirme la « leichtsinnige Religiosität » p. 267. Dans un accès de désespoir plutôt plaisant, il s'indignera de voir Mone tirer argument de l'identité de nom d'un diable français et d'un diable allemand : « Wegen dieses armen Teufels brauchen wir die Originalität unserer Teufelsszenen ... nicht aufzugeben. » Il n'a garde de dire que Mone avait cité d'autres faits, et de plus significatifs.

² *Die Oster- und Passionsspiele bis zum XVI Jahrhundert*, Halle, 1889.

³ A un endroit p. 6., M. Wirth se voit forcé de faire une place dans son exposé au mystère de Tours, à cause des affinités qu'il offre avec les textes d'Allemagne du deuxième groupe, jeux de Pâques ; mais il n'est pas gêné pour si peu et affirme que ce mystère « kann nicht aus den französischen Osterfeiern hervorgegangen sein... ».

l'influence littéraire de la France? Il n'y regardera pas de trop près ¹, utilisera des analogies suspectes (celle du *Ludus scenicus* édité dans les *Carmina burana*) ou des termes de comparaison bien tardifs (notamment des jeux de la fin du XV^e siècle), pourvu que les uns et les autres lui soient fournis par la littérature allemande; il n'avait pourtant qu'à feuilleter les tables de l'*Histoire littéraire de la France*, et il y aurait trouvé la preuve qu'au XIII^e siècle déjà, les *Disputoisons* entre synagogue ou vieille loy et sainte Église étaient de mode chez ses voisins de l'ouest ². Je parlais d'invéraisemblances. N'en est-ce pas une que de voir à la source du *Trierer ludus*, outre les jeux de Pâques d'Engelberg et d'Einsiedeln, les drames liturgiques de Cividale et le mystère de Tours, ou une compilation reposant sur celui-ci ³? C'est encore le mystère de Tours, dont l'influence est reconnue par M. Wirth dans le jeu d'Innsbruck, qui serait lui-même à l'origine du jeu de Vienne, plus récent d'un demi-siècle ⁴. C'est, enfin, à ce même mystère ou à une source de la même catégorie qu'un ouvrage semi-latin et semi-allemand, le *Benediktbeuerpassionspiel*, aurait emprunté quelques parties de la scène toute profane de Madeleine ⁵.

Je n'ai pas à contrôler de plus près dans ce travail des opinions dont le simple énoncé est fait pour éveiller la défiance; mais j'aurai bientôt à critiquer d'autres vues de M. Wirth, qui ont directement trait à mon sujet: je veux parler de sa classification des passions du groupe rhénan ⁶. D'après lui ⁷, la plus

¹ *Die Oster- und Passionsspiele*, etc., p. 35.

² Voyez *Histoire littéraire de la France*, t. XXIII, pp. 216 sqq.

³ *Op. cit.*, p. 120.

⁴ *Ibid.*, p. 122.

⁵ *Ibid.*, p. 137.

⁶ Je ne puis m'expliquer plus clairement ici, ni trouver une désignation meilleure; « groupe de Francfort » eût mieux convenu s'il s'était agi de conserver la classification de M. Wirth. Mais on verra bientôt qu'il faudra l'élargir pour y faire rentrer des œuvres assez distantes de Francfort et du pays hessois, quoique certainement apparentées avec le théâtre religieux de ce pays et de la célèbre ville libre.

⁷ *Op. cit.*, p. 113.

ancienne passion proprement dite, celle de Benediktbeuer, dont le texte est en partie latin, se trouve à la base du jeu de Vienne ¹ et du jeu de Saint-Gall; celui-ci, corsé lui-même à l'aide de motifs religieux et de thèmes profanes, empruntés à la poésie des jongleurs et à la lyrique populaire, est le point de départ de tous les textes ultérieurs, à savoir du livret de scène de Francfort (*Frankfurterdirigierrolle*), de la passion d'Alsfeld, qui en découle, et de la passion de Donaueschingen. Le livret de Friedberg serait dans un rapport de dépendance directe avec le texte d'Alsfeld; quant aux drames de Maestricht, de Heidelberg et d'Eger, M. Wirth ne les a pas admis dans sa classification.

On verra plus loin dans quelle mesure cet ingénieux essai de filiation littéraire est compatible avec les recherches auxquelles je me suis livré, et avec les influences françaises que j'ai cru reconnaître, de-ci de-là, sous la facture actuelle des œuvres germaniques. Il n'est que juste de déclarer que, dès 1891, M. Froning ² apportait quelques modifications aux vues de son prédécesseur. Moins aventureux dans ses inductions, il avait, notamment, renoncé à faire du jeu de Saint-Gall, que nous avons conservé, le prototype de la passion de Francfort; de plus, il avait publié un remaniement de celle-ci, daté de 1493. Selon lui ³, le livret de scène de Francfort a pour source une passion perdue et le poème épico-religieux de la Rédemption (*Die Erlösung*), qui date de la fin du XIII^e siècle et comprend toute l'histoire sacrée, depuis la chute jusqu'au jugement dernier. En 1893, M. Creizenach ⁴ est venu préciser les résultats déjà acquis à la science par ses devanciers. Il admet l'existence en Allemagne de cycles provinciaux, dans lesquels se groupent

¹ Vienne aurait servi de modèle à Erlau IV et à la passion du Tyrol, et influé ainsi, de façon indirecte, sur Sterzing, Halle et Pfarrkirchen, qui, d'après Wackernell, procèdent de cette passion.

² *Das Drama des Mittelalters*, 3 Theile, Stuttgart t. CLXXIV, CLXXV, CLXXVIII de la collection Kürschner).

³ *Op. cit.*, p. 331.

⁴ *Geschichte des neueren Dramas*, I Band, Halle a. S. Voyez pp. 219 sqq.

les passions de ce pays et dont le plus occidental aurait son noyau dans le livret de scène de Francfort, qui a été transcrit par Baldemar von Peterweil, chanoine de Saint-Barthélemy, dès 1350. Baldemar, que nous avons toutes raisons de considérer comme l'auteur, non seulement du livret de scène conservé, mais aussi du texte perdu, aurait emprunté toute une série de passages à l'*Erlösung*; il aurait aussi connu un prototype dramatique, apparenté à la passion de Saint-Gall, qui repose en grande partie sur la lettre évangélique et doit de-ci de-là quelques imaginations à la poésie des jongleurs. M. Creizenach rattache plus directement Friedberg au même livret de Francfort; entre celui-ci et Alsfeld, il admet une œuvre intermédiaire qui a disparu et qui a également servi de modèle au jeu de Francfort de 1493, édité par M. Froning; enfin, Heidelberg aurait la même source que Friedberg et qu'Alsfeld; quant à Eger, à Donaueschingen et à Augsbourg, ils occupent, selon M. Creizenach, une place distincte dans la tradition littéraire ¹. On voit que si le savant historien du drame au moyen âge a contresigné plusieurs des conclusions de MM. Wirth et Froning, il ne s'est pas toujours rangé à leur manière de voir; au surplus, il n'a pas toujours été heureux dans ses innovations, notamment dans sa façon d'envisager les jeux d'Eger et de Donaueschingen; comme ses prédécesseurs et plus coupable qu'eux, étant donnée sa connaissance encyclopédique du sujet, M. Creizenach défend avec énergie l'entière originalité du drame germanique; il ne fait de concession que sur des points secondaires ², et là où des analogies trop patentes le pressent de modifier ses vues, il recourt, comme M. Wirth le fait dans un cas allégué plus haut, à l'hypothèse d'un modèle commun aux ouvrages allemands et français: le drame latin a fourni

¹ « Eine mehr isolierte Stellung » p. 223. D'Eger, M. Creizenach dit particulièrement qu'il est « von anderswoher entlehnt » p. 224. On verra qu'il n'en est rien.

² Par exemple, il concède que dans les miracles de la Vierge il y a eu pénétration française p. 358; en ce qui concerne l'Angleterre et les Pays-Bas, M. Creizenach se montre moins réservé.

« la source des concordances internationales ¹ »; c'est à lui qu'il faut en demander l'explication.

Il m'a paru, après un examen personnel des documents germaniques, que la question de leur rapport avec le théâtre français était loin d'être résolue; le silence gardé par la plupart des critiques allemands sur cette question, ou du moins les termes vagues ou écourtés dans lesquels ils la traitent, l'absence de travaux préalables en France, tout cela est de nature à encourager une tentative comme celle que renferme le présent essai; j'ose espérer qu'elle n'aura pas été vaine.

Il me reste à faire connaître l'ordonnance matérielle de mon travail et les limites dans lesquelles j'ai cru devoir me renfermer.

Il y a treize ans déjà que je fus sollicité par un sujet qui n'était pas tout à fait celui-ci, mais qui se rattachait étroitement au même ordre de préoccupations; j'écrivis alors un gros mémoire, resté inédit, sur le *Paaschspel* de Maestricht et ses sources latines, allemandes et françaises. Depuis lors, j'ai reconnu qu'il était scientifiquement impossible de séparer le *Paaschspel* de ses congénères allemands, et que la plupart des observations suggérées par ce texte-là s'appliquaient non moins heureusement à ceux-ci. C'est ce que je compte démontrer par une comparaison du drame de Maestricht avec ceux de Francfort, d'Alsfeld et de Heidelberg; je m'efforcerai d'établir aussi la parenté de ces textes, et par conséquent celle du *Paaschspel*, avec d'autres œuvres que l'on a soit négligées, soit isolées systématiquement. Ayant ainsi reconstitué dans son ampleur le groupe « rhénan » des passions germaniques, je passerai à la confrontation de ce groupe, tant dans l'économie des œuvres qu'il renferme, que dans les détails mêmes des scènes qui les composent, avec le théâtre du nord de la France

¹ « Die Quelle der internationalen Uebereinstimmungen » p. 360. Quelques lignes plus loin, M. Creizenach conclut « dass die Uebereinstimmungen zwischen den geistlichen Dramen in den verschiedenen Ländern nur zum geringsten Teile auf internationale Entlehnung zurückzuführen sind » p. 361.

vers la même époque. Ce sera l'essentiel de ma démonstration, qui repose sur un examen comparatif aussi complet que me l'a permis la connaissance des documents publiés jusqu'à ce jour ¹; tous ceux qui ont composé ou lu des travaux de la nature de celui-ci, comprendront sans peine pourquoi j'ai attaché une importance beaucoup plus grande à la mise en parallèle des textes qu'aux analogies de thème et à la disposition des parties; ici, en effet, la tyrannie de la tradition n'a cessé d'être déterminante pour les compilateurs de drames et elle a opposé, presque à chaque pas, des bornes infranchissables à leur inspiration ou à leur fantaisie.

C'est bien la tradition qui est le principal obstacle à l'expansion dramatique, aux XIII^e et XIV^e siècles; au XV^e, la mode l'emporte sur le respect des textes sacrés; mais l'indépendance des compilateurs de passions reste plus apparente que réelle; elle ne se manifeste guère que dans quelques scènes, dont le caractère favorisait les développements profanes dès l'époque liturgique; c'est le cas pour l'adoration des bergers et celle des mages, pour la visite des trois Marie au tombeau, pour la scène de Madeleine avant la conversion et pour quelques autres encore; il n'y a pas, à cet égard, de différences bien sensibles entre le théâtre allemand et le théâtre français; tout au plus peut-on admettre que le premier est plus respectueux de la tradition évangélique dans les scènes de la passion proprement dite. Et si j'insiste sur cette particularité, c'est qu'elle m'a déterminé à scinder en deux moitiés distinctes le travail, dont je n'offre aujourd'hui que la première partie. Je n'examine dans celle-ci, du moins dans leur rapport avec la France, que les scènes antérieures à l'arrestation de Jésus, réservant pour plus tard l'étude de la passion proprement dite et de la résurrection; cette étude repose, en effet, sur une série de documents, fort dissemblables, pour la plupart, de ceux que

¹ J'ai eu sous les yeux les passions et fragments de passion édités, les analyses de Petit de Julleville *Les mystères*, t. II, les versions provençales de certains mystères et un des exemplaires du texte de Jehan Michel conservés à la Bibliothèque nationale, à Paris.

j'ai utilisés dans ce mémoire. La littérature dramatique allemande du moyen âge comprend, à la différence du théâtre français, un groupe compact de jeux de Pâques (*Osterspiele*) et un autre groupe de passions, embrassant la vie entière de Jésus et parfois un résumé de l'histoire du monde avant la naissance du Sauveur. Parmi les ouvrages que j'avais à examiner cette fois de plus près, plusieurs, et précisément les plus anciens, ignoraient soit la carrière apostolique du Christ (c'est le cas pour le *Kindheit Jesu*), soit, du moins, sa passion proprement dite (le *Paaschspiel* ne va pas au delà de l'épisode du Jardin des Oliviers). D'autres, au contraire, laissaient de côté ce qui constitue le thème principal ou exclusif des premiers; ainsi le *Benediktbeuerpassionspiel* et la passion de Francfort de 1493 débutent par la vocation de Pierre et d'André, le jeu de Saint-Gall, par les noces de Cana et le baptême de Jésus; c'est également le baptême de Jésus qui est la scène initiale du *Frankfurterdirigierrolle* et des textes d'Alsfeld et de Heidelberg. En revanche, Donaueschingen et Friedberg nous montrent tout d'abord la conversion de Madeleine; Vienne possède, avec Maestricht et Eger, en forme de prologue, la déchéance des anges maudits ¹. On conçoit, étant donnée la parenté que j'ai cru reconnaître entre ces divers ouvrages, à quelles difficultés je me heurtais lorsque j'ai voulu les comparer, en quelque sorte collectivement, avec le théâtre français de la même époque. Là où j'avais un terme de comparaison dans une œuvre rhénane, les autres, ou du moins la plupart des autres, me faisaient faux bond. D'autre part, en étudiant les scènes du

¹ Bien que la bibliographie ait été donnée par MM. Wirth, Froning et Creizenach dans leurs ouvrages déjà cités, je crois utile de dire que j'ai suivi Froning pour les textes de Vienne, de Benediktbeuer, de Francfort et d'Alsfeld. Mone *Schauspiele*, etc. pour le *Kindheit Jesu*, St-Gall et Donaueschingen, l'édition Milchsack des passions de Heidelberg et d'Eger *Bibliothek des literarischen Vereins in Stuttgart*, t. CL et CLVI, les éditions Zaehner *Zeitschrift für deutsches Altertum*, t. II et Moltzer *Mittelniederlandische dramatische poesie*, Groningue, 1868 du *Paaschspiel* dit de Maestricht.

supplice, de la mort et de la résurrection du Christ, j'ai cru découvrir des infiltrations qui n'existaient pas dans les portions antérieures des textes dramatiques que j'interrogeais; cela se conçoit d'autant mieux qu'en dehors du groupe rhénan il n'y a rien, ou quasi rien, qui prête à une comparaison fructueuse avec la portion antérieure des œuvres françaises. Au contraire, pour les derniers jours, la crucifixion et les prodiges qui la suivirent, les points de repère abondent dans les autres groupes germaniques; les jeux de Trèves, de Wolfenbüttel et d'Erlau II débutent par la scène des trois Marie se rendant au tombeau de Jésus; Sterzing a déjà l'épisode des chevaliers veillant auprès de ce tombeau; enfin la comparution devant Pilate ouvre l'action dans Innsbruck, Vienne ¹, Erlau V et Redenlin; l'œuvre de Gundelfinger ² commence par les plaintes que Marie exhale devant la croix. Il fallait donc connaître de très près tous ces jeux de Pâques, et les comparer soigneusement avec les portions correspondantes des textes rhénans, avant de songer à n'importe quel rapprochement avec la France. J'ai réservé pour un autre moment ce travail, qui est, en somme, tout indépendant de celui qui m'occupe ici, et je me suis contenté d'étudier le groupe rhénan, dans les parties antérieures au supplice et à la mort de Jésus, avec les drames français du même temps, ou plutôt avec les prototypes hypothétiques de ces drames, tels qu'ils apparaissent à travers les compilations indigestes auxquelles alla, au XV^e siècle, le goût national; car si, comme l'a fort bien dit Mone dès 1845 ³, nous n'avons plus, en Allemagne,

¹ Vienne désigne ici un *Osterspiel*, plus haut une passion. J'ai accepté, sans enthousiasme d'ailleurs, ces déterminations données aux textes par mes devanciers et qui sont empruntées, pour la plupart, aux dépôts publics où ces textes sont conservés ou ont été découverts. Elles sont de nature à favoriser plus d'une confusion et ne préjugent en rien l'origine véritable des œuvres ainsi baptisées.

² Il s'agit de la *Grablegung Christi* MONE, *Schauspiele*, etc., t. II, p. 119.

³ *Schauspiele*, etc., t. II, pp. 165, 166. Il est vrai que Mone explique ainsi le manque d'imitations littérales et que j'ai pu relever un grand nombre de celles-ci.

que les imitations indirectes des œuvres françaises, nous sommes également en droit d'affirmer que nous avons perdu ces œuvres et que nous ne connaissons plus que les compilations, infiniment plus vastes et moins attrayantes, dont elles ont fourni le noyau : c'est ce qui fait la suprême difficulté, mais aussi le charme, de l'enquête à laquelle je me suis préalablement livré.

I.

Les passions germaniques du groupe rhénan.

Parmi ces passions, il convient de faire une place à plusieurs textes que l'on a soit isolés, soit laissés dans l'ombre, dans les travaux auxquels l'histoire du drame sacré a donné lieu depuis quelques années ¹. En première ligne vient se placer le *Paaschspel* de Maestricht.

§ I. — LE PAASCHSPEL.

Le *Paaschspel*, édité successivement par Zacher et Moltzer ², remonte au XIV^e siècle, et, pour donner une détermination plus précise, au second quart de ce siècle. Le manuscrit serait plus récent de cinquante années ³.

¹ Voyez ce que j'ai dit de ces travaux, plus haut, pp. 4 sqq.

² Voyez *supra*, p. 41, note 1 ; M. Behaghel a proposé, dès 1879, diverses corrections au texte (*Germania*, t. XXIV, pp. 474 sqq.).

³ Dans certains cas, on ne sait s'il faut attribuer au copiste les contradictions que renferme son texte ; voyez plus loin ce qui est dit du *Débat des vertus* et surtout de la scène des mages. En revanche, il existe dans le manuscrit plusieurs lacunes évidentes : 1^o entre la chute des mauvais anges et celle de l'homme (1 feuillet) ; 2^o après le vers 4394 (1 feuillet contenant le récit dialogué de la cène). D'après ZACHER (*loc. cit.*), il y a altération d'un passage de la scène des noces de Cana (v. 759-60) et de la *mondanité* de Madeleine (v. 874-884) ; il semble aussi que les vers 1252-53 dussent prendre place après le miracle du vin, conformément à l'Évangile selon saint Jean, suivi ici par les mystères français.

Reste à savoir quel est le lieu d'origine du texte. Déjà Zacher reconnaît que, « provenant vraisemblablement des frontières de l'Allemagne et des Pays-Bas, texte et rimes, il mélange les formes et les mots de ces deux pays ¹ ». Ce point de vue, adopté par M. Braune ², qui déclare expressément que la passion de Maestricht « porte tout à fait les caractères du dialecte de Cologne et du Bas-Rhin », a été repris par M. Heinzel ³. Celui-ci a étudié les dialectes parlés depuis Mayence jusqu'en Hollande, et classé en huit catégories ceux qui offrent les caractères de ce qu'il appelle le *Niederfränkisch*. Or il range dans la littérature de la troisième de ces catégories le *Paaschspel* dit de Maestricht, ce qui me permet, sur l'autorité de ce savant et en consultant le tableau géographique dans lequel il trace les limites du développement de cette variété dialectale, d'assigner à notre texte un berceau voisin du rivage du Rhin, entre Cologne et Dusseldorf. Je suis d'autant plus porté à admettre une telle localisation, qu'elle a été également proposée, de façon incidente, par un autre germaniste de grande autorité, M. Behaghel ⁴. En étudiant la confusion du datif et de l'accusatif, propre à une région dont il détermine les contours, ce philologue éminent montre le parti qu'on peut tirer de ce caractère morphologique pour la localisation de certains monuments littéraires; il énumère ceux qui en portent la marque; or parmi eux figure le *Paaschspel*, qui offre même cette particularité importante que la confusion signalée y apparaît à la rime ⁵, d'où il faut conclure qu'elle appartient à l'original. Celui-ci a donc dû être composé dans la région circonscrite par M. Behaghel ⁶, région

¹ *Zeitschrift für deutsches Altertum*, t. II, p. 302.

² *Zeitschrift für deutsche Philologie*, t. IV (1873), p. 251.

³ *Geschichte der niederfränkischen Geschäftssprache*, p. 255.

⁴ *Germania*, t. XXIV (1879), pp. 24 sqq.

⁵ Vers 267, 407, 816, 1141.

⁶ M. Behaghel trace une limite qui passe par Meurs, Velbert, Elberfeld, Dusseldorf, Munchen, Gladbach, Aix-la-Chapelle et Eupen, et de là se dirige vers le nord-ouest.

qui correspond bien à celle dont il a été question plus haut et qui a vu également naître le texte désigné tantôt sous le nom de *S. Gallerpassionspiel*, tantôt sous celui de *Leben Jesu* ¹.

Selon Jonckbloet ², le *Paaschspel* aurait été représenté dans une église. En tout cas, l'œuvre garde bien les traces de la liturgie et elle appartient à une période relativement ancienne du développement dramatique. Elle se borne le plus souvent à indiquer les diverses situations que comportent la vie et la passion de Jésus. Parfois même cette indication est faite comme en passant et pour nous avertir que l'auteur n'ignorait pas les procédés de composition familiers à ses confrères du temps. Même, s'il ne fallait craindre de lire dans notre texte plus d'in-

¹ Il suffit de jeter un coup d'œil sur le texte édité par Mone *Schauspiele*, etc. . et que j'ai appelé jusqu'ici passion de Saint-Gall, pour être frappé des affinités qu'il offre avec le *Paaschspel*. Je n'invoquerai d'autres preuves que les principales formes verbales du présent des verbes *avoir* et *être* :

Paaschspel	S. Gall	Paaschspel	S. Gall
100. hân voren 10	100. hân voren 10	10. hân voren 10	100. hân voren 10
101. hân 100	101. hân 100	101. hân 100	101. hân 100
102. hân 100	102. hân 100	102. hân 100	102. hân 100
103. hân 100	103. hân 100	103. hân 100	103. hân 100

Je pourrais alléguer encore d'autres formes, très significatives : *bit* pour *mît* ; *ir-* pour *ver-* comme préfixe *irfullet* = *irvollet* . *hie* = *hier* Saint-Gall, 679 et *Paaschspel*, 1491 : *wan* pour *want* néerlandais actuel = *car* ; *hude* = *heute* Saint-Gall, 519 et *Paaschspel*, 1148, etc. .

² *Geschiedenis der middennederlandsche Dichtkunst*, III, 519. Jonckbloet fait cette remarque : « On ne comprendrait pas qu'une pièce aussi étendue ait eu l'église pour théâtre, si l'on ne savait que l'on consacra plusieurs jours à la représenter. » Or rien ne prouve qu'il en ait été ainsi ; au contraire, la langue de l'œuvre, son étendue, les développements plutôt littéraires qu'édifiants de certaines parties, notamment de la scène de Madeleine, enfin le nombre des personnages, tout semble indiquer que la représentation a eu lieu soit sur une place publique, soit dans le cimetière. Il ne faut pas oublier que le drame d'*Adam*, qui est plus ancien en date et plus bref que le *Paaschspel*, a été joué devant le portail de l'église, comme l'atteste la rubrique *Vadat in ecclesiam*, s'appliquant à Dieu *Figura* lorsqu'il quitte la scène.

tentions qu'il ne renferme, on pourrait attribuer une portée philosophique à la marche adoptée par son rimeur. Au moins est-il permis de rappeler à son sujet l'observation si juste de M. Petit de Julleville ¹ : « La création et la chute des anges, la création et la chute de l'homme sont longuement développées, parce que là est l'exposition du grand drame chrétien, parce que là s'engage l'action dont Jésus apportera le dénouement. Puis tout ce qui prépare ou annonce ce dénouement deviendra la tragédie même et sera longuement mis en scène; le reste sera omis. » Or le débat des vertus et le défilé des prophètes préparent, dans le *Paaschspel*, le dénouement au même titre que la vie de Jésus elle-même; de celle-ci, nous n'avons qu'un fragment, une série d'épisodes plutôt ébauchés et, selon le mot de Jonckbloet, d'un accent plus épique que dramatique.

Le *Paaschspel* semble donc représenter l'âge primaire du drame religieux en langue vulgaire; il est grave de ton, sans ces intermèdes joyeux de bergers ou de soudards, ni ces entrées sensationnelles de démons qui allongent démesurément les compilations du XV^e siècle. Mais, d'un autre côté, rien ne peut nous empêcher d'admettre que l'œuvre avait une étendue beaucoup plus considérable que les quinze cents vers qui nous ont été conservés. Sans parler des lacunes du manuscrit et d'autres peut-être sur lesquelles nous n'osons nous prononcer (par exemple, dans la scène des noces de Cana) et qui remonteraient à une copie antérieure à la nôtre, on est donc en droit de soutenir que l'histoire sacrée y était traitée dans toute sa longueur, qu'on assistait à la vie publique, à la mort et à la résurrection de Jésus; nous aurions donc dans le texte de Maestricht un spécimen des passions de la dernière période, remarquable autant par sa sobriété que par ce caractère encyclopédique, dont la plupart des œuvres germaniques du siècle suivant sont encore dépourvues.

Il me reste, après avoir fait connaître le *Paaschspel* en lui-même, à le rapprocher des drames qui, de l'aveu des critiques,

¹ *Les mystères*, t. I, p. 209.

appartiennent au groupe rhénan, ou, plus exactement, à la section francfortoise de ce groupe; je serai tout naturellement amené, dans l'exposé que suppose cette confrontation, à mettre en parallèle avec ces drames et celui de Maestricht d'autres textes que mes devanciers, pour des raisons que j'ignore, avaient cru devoir isoler dans leurs classifications; c'est une anticipation qui m'est imposée par la méthode inhérente au sujet; elle n'offre aucun inconvénient grave et a cet avantage appréciable de supprimer les longueurs, et même les répétitions, qu'un double exposé entraînerait inévitablement.

A. — *La Création.*

L'idée de donner pour prologue au drame de la rédemption celui de la chute, est très ancienne dans le théâtre français; dès le milieu du XII^e siècle ¹, la pièce d'*Adam* nous l'offre sous une forme développée et littérairement remarquable; au XIV^e siècle, on peut supposer qu'elle se retrouvait dans le prototype français de la passion rouergate ²; en tous cas, les passions de Sainte-Geneviève et de Gréban, les manuscrits de Troyes et de Valenciennes et le manuscrit 904 de la Bibliothèque nationale possèdent traditionnellement un tel prologue ³. En Allemagne, ce n'est qu'assez avant dans le XIII^e siècle que nous notons une partie de ce sujet traitée dans la passion de Vienne; beaucoup plus tard, Eger nous offre,

¹ Voyez l'édition Grass (Halle, 1891) et, sur la date approximative du texte, Suchier dans les *Göttingische gelehrte Anzeigen*, 1891, p. 697. « etwa in die Mitte des 12. Jahrhunderts ».

² *Mystères provençaux du XV^e siècle*, publiés pour la première fois par A. Jeanroy et H. Teulié. Cp. p. xvi pour les emprunts littéraux faits par le texte rouergat à une passion gasconne du XIV^e siècle, dont M. Stengel a démontré l'étroite dépendance vis-à-vis des textes français (*Zeitschrift für französische Sprache und Litteratur*, XVII, 209.).

³ *Mystères*, etc., p. IX.

comme Maestricht, une « creacion abrégée », tandis qu'Alsfeld, plus fidèle au plan de Vienne, n'a guère développé que les scènes de démons. Partout nous voyons Lucifer s'enorgueillir et essayer de s'égalier à son Créateur :

Vienne.

Alhie setz ich meinen stül
Das mag ich rechte wol getün
den meinen bi den sinen!
ich[wil] dar auf erscheinen,
wan ich wil selber got wesen,
an mich chan nieman genesen

(14-19).

Eger.

Mein stül den wil ich sezen schon
Aüff in in den allerhegsten thron
Do wil ich werden ganz geleich
Dem hegsten got im himelreich
103-108.

Alsfeld.

Ich wol min stull sezen uber minen
[scheppere
Und wol mich em glichen
In den frouen himmelreich

(156-158).

Maestricht.

Ich sien in minen claren schin
Dat is mich du o nke werdich sin
Dat ich minen stul in oisten
sezze ende gelich dem hoisten.
Nu pruovet. gesellen alle.
Wie uch dit bevalle

9-14.

Après sa chute, le séraphin s'adresse à lui ainsi qu'à ses compagnons dans le jeu d'Eger; dans Maestricht et dans Vienne, c'est le Seigneur qui parle :

Vienne.

Var hin, Luzifer, in dei helle
mit allen dinen geselle!

(32-33).

Eger.

Nim an dich all dein gesellen.
Ir müst all in die tieffe hellen

(173-174).

Maestricht.

Ende alle n dinen gesellen
Nu vart zu der hellen

21-22.

Alors l'archange déchu (dans le *Pauschspel*, Dieu lui-même :

Vienne.

ich hân verdient mins shephers zorn!
Owi, owi hôemût,
dû wurde nie gût,

.....
dez mûz ich in die helle!
é. Satan min geselle
(49-51; 54-55).

Eger.

Ich bin gefallen in Gottes zorn
Umb meinen grossen übermüt.
Der stûz was bôsz und nimer gût

(236-238).

Maestricht.

Lucifer, din overmuet
Hait dir benomen al dat guet

.....
(17-18).

Plus tard, lorsque Adam et Ève ont succombé, le Seigneur apparaît :

Vienne.

Adam, Adam, wo pistû?
wé. wi weise pis dû nú!
(114-115).

Maestricht.

Sage, Adam, wo bes du?
Wat hais du begangen nu?
(40-41).

Vienne.

Sult daz haben von mir ze rehte
daz ir mit arbeit unt in nôt
Sult immer ezzen euwer brôt
(121-123).

Eger.

Im schwais mustû gewinnen dein prot.
Das treiben stez pis an den tot;
Darnaech dein leib sol wider werden
Als er ist kûmen von der erden
(483-486).

Maestricht.

Ende als du kumes zu der erden
So muz dir sur werden
In dinen sueize din broit
Dutoîrg des bitters hungers noit
(84-87).

Puis Dieu s'adresse au chérubin dans Eger, le chérubin à Adam dans le *Paaschspel* :

Eger.

Treib si aus dem paradeis hin vor.
Schleis nach in des paradeisses thor

497-498.

Maestricht.

lude ilot her vore,
Ich muoz huden dise dore.¹

94-95.

Ces passages, pris parmi un plus grand nombre, suffisent à établir la parenté étroite de Vienne avec Eger et Maestricht dans cette scène, dont on chercherait vainement la trace dans les passions francfortoises. Je ne m'explique donc pas comment M. Creizenach² veut qu'Eger ait une origine distincte, car les affinités de ce texte avec le *Pauschspel* étant assurées et celles du *Pauschspel* avec Alsfeld et Heidelberg devant faire l'objet d'un prochain exposé, qui les mettra hors de doute, il ne reste plus admissible qu'il n'existe aucun lien entre Eger et le groupe de Francfort. En ce qui concerne les trois textes comparés plus haut, cette question se pose : Quel est celui qui a servi de modèle aux autres, ou bien ont-ils suivi, d'une façon indépendante, un même modèle? La première hypothèse est exclue à priori pour Eger, de date trop récente ; si Maestricht date de 1350 environ³, il devient inadmissible, à moins d'y voir le remaniement tardif d'une œuvre plus ancienne (ce qu'excluent les caractères déjà analysés de ce fragment), qu'il ait inspiré une passion du XIII^e siècle. Serait-ce donc celle-ci qui aurait été le prototype des deux autres? Un examen comparatif, même

¹ Tout en attachant le plus grand prix, comme d'ailleurs mes devanciers l'ont fait, à ces rencontres de rimes, je crois qu'elles n'ont pas toujours le caractère décisif qu'on serait porté à leur attribuer ; certaines situations, tirées des Évangiles, appellent certains développements identiques, qui ne peuvent guère s'exprimer diversement. Il est de plus, en dehors même de cette considération, une sorte d'attraction instinctive qui amène, dans la bouche ou sous la plume, à l'audition d'un mot final le mot qui rime naturellement avec lui : je citerai *got : tot ; not ; lan ; han ; erkoren ; geboren ; lib ; wib ; konne ; wonne*, qu'on ne peut lire un texte du moyen âge allemand sans trouver réunis. Il en est de même en France pour ces rimes *camarades*.

² *Op. cit.*, p. 224.

³ *Zeitschrift f. d. Altertum*, II, 302.

sommaire, de Vienne et de Maestricht rend douteuse cette dernière supposition : Vienne est plus détaillé que Maestricht ; il a donné aux scènes infernales une extension qu'elles n'ont certes pas dans l'autre texte, où elles ne sont qu'indiquées ; on y voit figurer les âmes d'un usurier, d'un moine, d'une sorcière et d'un voleur ; on entend leurs lamentations auxquelles répondent les imprécations sardoniques de Lucifer. De plus, la disposition du jeu est toute différente ; la scène de Madeleine, imitée de celle du jeu de Benediktbeuer, fait suite aux diableries du début, et le dernier repas de Jésus avec ses disciples sert d'épilogue. Il ne reste donc qu'à admettre un prototype commun, ce que l'importance assignée à la scène de Madeleine des deux parts achève de rendre vraisemblable. Ce prototype ne peut être toutefois Benediktbeuer, qui a influencé Vienne dans quelques endroits (il a déjà le *mercator*, dont le dialogue avec la pécheresse est simplement reproduit dans Vienne), mais ne suffit pas à rendre compte du plan de cette dernière œuvre, plan qui paraît avoir été voulu tel et dont M. Froning proclame « l'harmonie intelligente ¹ ».

B. — *La Nativité.*

La nativité de Jésus est un des sujets favoris de l'art dramatique du moyen âge. A défaut des textes du groupe de Francfort, on peut chercher des parallèles au *Pauschspel* dans une région qui n'est pas trop éloignée de son berceau. Parmi les documents que j'ai eus sous les yeux, il en est tout d'abord un qui s'imposait à mon attention : c'est le drame d'Eger, qui a déjà fourni matière à des rapprochements dignes d'intérêt ; ensuite je rangerai, tant en raison des rapports qu'ils offrent avec notre ouvrage qu'à cause de ceux qui les unissent l'un à l'autre, le jeu de Noël de Hesse et le *Kindheit Jesu*. Le jeu hessois

¹ « Stehen die Teile durchaus in geistigen Zusammenhange. » *Op. cit.*, pp. 302-303.

proviendrait, d'après Froning ¹, d'un lieu voisin d'Alsfeld; il semble, bien que Mone soit moins affirmatif à cet égard ², qu'il en ait été de même du *Kindheit Jesu*, dont une rédaction plus ancienne doit avoir été écrite en un dialecte bas-allemand.

L'étude comparative de ces quatre textes met hors de doute l'existence d'un original qu'ils ont tous connu et suivi, mais dont les trois derniers ont particulièrement développé les indications, tandis que le *Paaschspel* reste strictement fidèle à la donnée originale; peut-être même son médiocre auteur, pressé d'arriver aux principaux épisodes de la carrière apostolique de Jésus, aura-t-il écourté son modèle en quelques endroits.

L'annonciation, la scène des pasteurs, qui, avant d'aller adorer Jésus, dialoguent entre eux sur les merveilles dont le messager céleste les a entretenus, la rencontre des mages et leur visite à Hérode, qui consulte les docteurs de la loi (*scribae*), les présents symboliques qu'ils offrent au nouveau-né, leur retour par un autre chemin que leur trace un envoyé du Ciel, la déconvenue d'Hérode, le conseil qu'il tient avec ses chevaliers (*milites*), enfin le massacre des innocents et les lamentations des mères, de Rachel qui les symbolise toutes et peint leur douleur en strophes cadencées : voilà les principaux traits que le drame liturgique connaît déjà et que le drame en langue vulgaire va lui emprunter. Ils se retrouvent tels quels dans le *Paaschspel*, qui a également conservé le messager (*bode*) avertissant Hérode de la venue des mages et de leur fuite. Dans les autres textes, la part personnelle du rimeur est beaucoup plus grande; de courts épisodes sont ajoutés, des détails brodés de-ci de-là : Maestricht a consacré trois cents vers à la nativité, le *Kindheit Jesu* et le jeu hessois en comptent un millier; dans Éger, l'annonciation débute au vers 1393 et le retour d'Égypte s'accomplit après le vers 2584.

C'est surtout dans la première partie de cette scène que se pressent les analogies avec le *Paaschspel*; à l'ange qui lui révèle ses hautes destinées, Marie répond :

¹ *Op. cit.*, p. 869. Je suis le texte de cet éditeur.

² *Schauspiele, etc.*, t. 1, pp. 138 sq.

Jungling, du mich des pas bericht.
Das wer ain wunderlich geschicht.	Id dunckit mich wunderliche
Das ich geper ein kindelein lie,	Dat ik immerme gesehie,
Und ich erkant doch mannes nie	Want ich man bekande nie
<i>Eger, 1403-1406 .</i>	<i>M., 259-261 .</i>

D'autres analogies, sortes de réminiscences des rimes de l'original, apparaissent aux vers suivants (cp. E. 1417-18 et M. 268-69). La salutation d'Élisabeth est, dans le *Pauschspel*, devenue l'espèce de cantique que récite Ecclesia :

Du bist geseget ob allen weibe.	Geseget ðeh du selber bist
Darzu dein helig frucht im leibe	über all mägt und wip,
<i>(Eger, 1429-1430).</i>	so sâlig wart nie wips lib
	<i>K. J., 391-393 .</i>

.
Rose aller wive
So wale dinen live
.
M., 272-273 .

tandis que les vers suivants de ce cantique correspondent à celui des filles de Sion :

.	Es ward nie gesehen din gelich,
Er juncfrawen alle glich	Und wirt niennuer nie geborn.
lobet Maria ewiglich	Got hât ze mûter dich erkorn.
mit gesange schone	du alter welte Künigin
in dem obersten trone
<i>Hesse, 258-261 1.</i>	<i>K. J., 474-477 .</i>

dat du ie wordes geboren
zu himele so bis du irkoren
der genaden aneginne.
Heil dir, küniginne,
von Davites ku'onne
.
Du salt dragen crone
in den hoisten trone.
in den himelriche.
immer eweliche
M., 274-278; 282-285 .

¹ Comparez du même jeu les vers 224-230; *himeleich* : *ewiglich* aux vers 215-216.

Dans nos textes, comme dans ceux de France et d'Angleterre ¹, Joseph conçoit des doutes sur la fidélité de son épouse mystique; l'ange vient alors le rassurer (H. 75-80 = M. 286-97 :

Joseph, ich sag dir zu diser frist.	wārumb wilt du lāsſen varn
Die gross trubsal, die in dir ist.	die magt, die dir gemachelt ist?
Die soltu aus dem herzen lan	nun sie an voreht zū diser frist
.	(K. J., 422-424).

Si hat gewürckt der heilig geist :
 Die potschafft hab ich selbs geleist.
 Si wirt gepern ain kindelein
 Und bleibt doch stez ein junefraü rein
 (Eger, 1475-1477; 1481-1484).

Du salt nicht lassen Mariam alleyn	Went der heliche geist
Wan se ist eyn inuefrawe reyn!	De sal duen sin volleist
Och kummet dy gebort allermeist	An der heilicher gebort
her von dem heilgenn geist!	(M., 294-296).
(Hesse, 77-80).	

A partir d'ici, la tradition s'éloigne un peu du *Paaschspel*, dont la concision ne prête guère à des parallèles, et c'est surtout le jeu hessois et Eger qu'il faut comparer; les refus qu'es-
sue Joseph de la part des *hospites*, à la porte desquels il vient frapper à Jérusalem, sont les mêmes dans les deux ouvrages. Comparez E. 1559-60 et H. 99-100; E. 1565-6 et H. 403-4, et surtout les vers suivants :

Das sei geklagt dem ewigen got	Ach got in der ewickeith
Das wir nun seindt der leütte spot.	geclaget sy dir unser leyt,
.	das ich nicht eyn herberge kan
Das ich kein herweg finden kan	vinden!
und also in der irr umb gan
(E., 1585-1586; 1589-1590 .	wie lange sal ich umme gan?
	(H., 123-125: 127).

Après quoi vient la dernière réplique de Marie qui offre des analogies moins frappantes, quoique certaines (E. 1617. sqq. et

¹ Citons la *Joseph's jealousy*, dans MARRIOTT *Collection of english miracle plays*, 1838, et le texte édité par JUBINAL, *Mystères inédits du XV^e siècle*, tome II.

II. 131 sqq.), puis des deux parts éclate le *Gloria in excelsis deo*, que Hesse est seul à traduire en vers allemands.

Plus loin, ce sont d'autres similitudes ¹, lorsque Marie invite Joseph à berceer (à admirer E.) l'enfant nouveau-né :

Nün küm her, lieber Joseph mein,	Joseph, lieber newe myn,
Und sich an das schoene kindelein	hilff min wigen dass kindelin
(E., 1631-1632).	(II., 453-456).

Bientôt l'ange apparaît aux bergers ² et, de nouveau, quelques traits sont communs à nos deux textes, dont le second a de longs développements, conformes à sa destination particulière de jeu des bergers :

Furchtet euch nicht zu diser stundt	Er herte, grosse freude dun ich uch.
Wach auß und thüs dem andern	[kunt:
[kunt.	hie ist gescheen zu disser stundt
.....	eyn gross wunderwerck
³ Gar ein gross wunderlich geschicht
Mich dunckt ich hab da gesehen	(II., 338-340).
(E., 1649-1650; 1652-1653).	

Les bergers entre eux ⁴ :

Er sang dort her von himels thron.	es was der engel vom hymmelricht.
Von im do hort ich selzam mer
Und wie ein kindt geporn wer	und broecht unss gute mer
Von einer junefrau seiberleich	wie dastu geboren were
Dem kindt zu dienst zeücht alle reich	Jhesus Crist
(E., 1662-1666).	der aller werlt eyn troster ist
	von eyner reynen meit
	(II., 376, 378-382).

¹ II. a en plus la scène du berceau et le personnage, assez imprévu, du *servus*.

² Comp. II. 338-345; K. J. 439-445; M. 298-303; H. 408-414; M. 334-337, 312-313, 320-321.

³ Ces deux derniers vers sont dits par l'un des bergers dans Eger.

⁴ Ici s'intercale dans II. une scène comique : le *servus* d'un berger a fait un rêve grotesque qu'il raconte tout au long; il est vaguement question de rêves dans E.; des deux parts, les bergers croient être l'objet d'une sorte de mirage. Voyez E. 1655-1656 et 1659.

Dans H., nous constatons ensuite une interversion qui ne doit pas remonter à son auteur et qui, en tout cas, est en opposition avec la tradition constante de la scène des bergers. L'ange ordonne aux bergers d'aller à Bethléem, pour adorer l'enfant, mais il le fait aussitôt après avoir annoncé la « bonne nouvelle », tandis que dans Eger et ailleurs, un premier dialogue des bergers s'interpose entre les deux messages célestes¹; voici en tout cas le parallèle auquel prête le second de ces messages :

Lieben hirtten, ir solt auß' stan Und schnelligklich gen Bethleem gan In ain hüttlein, das ist gemein, Do werdt ir vinden die junctrañ rein (E., 1673-1676 .	Er herten, er sollet uffstan Und sollet geyn Bethleem gan und beschauwen den heilant, der liet by dem osgen und esselin in eynem krippelin (H., 346-348; 350-351).
--	--

Les bergers s'interpellent entre eux pour s'encourager à entreprendre ce voyage²; puis ils adressent leurs salutations au nouveau-né.

A partir d'ici, le jeu hessois cesse de nous fournir un terme de comparaison très utile; c'est surtout entre Eger et le *Kindheit Jesu*³ que se continue le parallèle, bien que, à certains endroits, le *Paaschspel*, malgré sa regrettable brièveté, nous vienne encore en aide⁴. Nous n'avons plus l'ordonnance pri-

¹ Comp. Eger respectivement 1643 sq. et 1673 sq. Ce qui me confirme dans l'idée qu'il y a eu interversion dans H., c'est que le texte latin qui suit la rubrique *Annuntio vobis gaudium* ne correspond pas aux vers allemands.

² Entre autres rapprochements que l'on peut faire ici, je citerai les vers 1683-1684 d'E., et 457-458 de *K. J.*; la rime *heide: weide* et l'allusion aux troupeaux sont dans E. 1695-1696; et dans H. 450-451.

³ Comp. E. 4717, avec *K. J.* 567-568, 4727-4728 avec *K. J.* 506-507, 4739-4741 avec *K. J.* 509-511, 4921-4922 avec *K. J.* 650-651, 4924-4926 avec *K. J.* 652-653 (rimes souvent identiques), 4973-4974 avec *K. J.* 523-524.

⁴ Voyez *K. J.* 506-510 = M. 346-350, *K. J.* 516-517 = M. 356-357, Eger 1875-1878 = M. 390-394, rimes identiques) *K. J.* 554, 558-561 = M. 407-411, E. 4900-4902 = M. 444-447, E. 4957-4958 = M. 452-453.

mitive de la scène des mages, mais la suite des discours, fort délayés dans E. et dans K. J., est la même de part et d'autre ; certains vers ont même surnagé, notamment lorsque a lieu l'offrande :

Da mit ich hie ain zeichen geb,
Das kain höher auff erdt nit leb.	mirre betüt tötlich leben,
.....	die driw werdend billich dir geben.
Maria dein gnad teil heüt mit mir	sy sind genossam alle dir.
Wan ich wil ewig dienen dir	künig aller welt. empfäch von mir
(E., 2099-2100; 2105-2106),	diss gold. da mit ich ere dich,
	und biss gnädig uber mich
	K. J., 788-793),

dit le premier roi, et le deuxième :

so raich ich dir mein opfer auch,	Empfäch genädiger got v̇ch
Hie den wöl richenden weiraüch	von mir herr diss wiṙch
.....
in dein beschüz bevileh ich mich	und hilf näch disem leben mir
O kindlein rein, des pit ich dich	das ich mit frödem kom zū dir
.....	(K. J., 794-795; 800-801).
(E., 2121-2122; 2133-2134).	

Lorsque l'ange vient avertir les mages qu'ils doivent prendre au retour un autre chemin, pour se dérober à la curiosité d'Hérode, d'autres analogies s'imposent à nous :

Ir kunig. nun seit von mir ernant.
Ich bin ein engel zu eüch gesant	die botschaft kund ich iuch von got,
von got vatter aus dem himelthron	ich bin sin engel und sein bott,
.....
(il s'agit d'Hérode).	
Er wil euch all zu todt erschlahen	er will erschlahen der mägt kind
(E., 2187-2189; 2197).	(K. J., 825-826-824).

Want ich ben ueh zu vromen
 Heir gesant virholentliche
 Van den hoen hiemelriche
 (M., 477-479).

La suite offre des ressemblances non moins frappantes ; ainsi, lors de la présentation au temple (comp. K. J. 843-844 avec

Eger 2210-12); mais je voudrais faire deux derniers rapprochements avec Maestricht et clore par là cette partie de mon exposé :

Das sal ich dir uffinbarn	Joseph, nem Maria ware
Das du tzihest in Egiptenlant	Mit ire kende ende vlu al dare,
(Das ist Herodes unbekant)	da er nimanne en syt bekant.
Das da moge das tzarte kindelin	Dat is in Egipten lant;
Bliben bi dem lebin syn	inde also lange al da bes
(H., 834-838.)	wint doit is Herodes
	(M., 516-521).

Joseph, du macht das kindlin	nem Maria bit der hand ¹
fören und die müter sin	strich zu Juda in dat lant,
hin wider hain in iuer land:	went si doit sin ende gestorven
die sich da her getlissen hand	die no des kendes sele worven
sines todes, die sint tod	(M., 554-557).
(K. J., 1077-1081).	

Il est permis de conclure de la comparaison de ces passages, sinon à la dépendance directe de l'un de ces textes vis-à-vis des autres, du moins à une parenté d'origine entre eux.

C. — *Madeleine.*

L'épisode de *Madeleine* nous invite à d'autres confrontations. On sait par quelle série de confusions, remontant, paraît-il, « à la plus haute ancienneté² », les auteurs de passions

¹ Le *bit der hand* n'est ici qu'une cheville reproduite dans Eger 2327 et 2553, tandis que dans *K. J.* la rime *hand* se justifie par le sens et semble plus voisine de l'original commun. Ce n'est pas le seul cas où Eger montre une connexité d'origine plus étroite avec *K. J.* Aux nombreux passages communs déjà allégués dans le texte et dans les notes (note 3 de la page 26, — et au fait que les deux textes ont le même développement de la scène des mages et de celle de la présentation au temple, tandis que toutes les deux manquent à H. (dont le prototype *h* a dû les supprimer) et la deuxième à M., — j'ajouterai les vers suivants : *K. J.* 855 = Eger 2244. *K. J.* 908-911 = E. 2260, sq.; *K. J.* 954-952 = E. 2330-2332; *K. J.* 991-992 = E. 2333-2336; *K. J.* 1027-1029 = E. 2449-2450; *K. J.* 1034-1035 = 2474-2476, etc.

² PETIT DE JULLEVILLE. *Les mystères*, I, 220.

ont été amenés à ne faire qu'un seul et même personnage de la sœur de Marthe, de la femme délivrée par Jésus des sept démons qui l'obsédaient (Luc, VIII, 2) et de la *peccatrix* qui alla oindre les pieds du Rédempteur chez Simon le Pharisien (Luc, VII, 37-50) 1.

La scène de Madeleine se retrouve déjà au XIII^e siècle, avec une foule de développements profanes, dans le jeu de Benediktbeuer et dans d'autres passions du groupe rhénan, notamment Alsfeld, Friedberg 2 et Eger, où les diableries prennent une importance que le premier jeu cité et le livret de scène de Francfort, d'où procèdent les trois derniers, ignorent encore. Il en va de même du *Paaschspiel*, où cependant la scène comporte cent quatre-vingts vers 773-933. Si l'on examine les développements que l'auteur de Benediktbeuer a donnés à cette partie de l'œuvre, on constate qu'ils consistent principalement dans l'introduction de l'*amator* et dans une adaptation assez gauche 3 de la scène du marchand de parfums dont on n'a que faire ici; ce n'est qu'après sa conversion que Madeleine va acquérir les « oignements » qu'elle destine au Christ, lors de son séjour chez Simon, et c'est alors seulement que les grandes passions mettent en scène « l'apothicaire ». Si, au contraire, on compare Francfort à Maestricht, on ne trouve à leur base ni *amator* ni marchand de parfums, mais simplement un groupe

1 La confusion était d'autant plus aisée que le récit des trois autres évangélistes renferme un épisode peu différent (*femina unguens*), où il s'agit d'une femme que deux d'entre eux ne désignent pas nominativement, tandis que Jean XII, 1-8 met en scène Marie, sœur de Marthe et de Lazare. Comp. d'ailleurs WIRTH, *op. cit.*, p. 216.

2 A la différence d'Alsfeld, Friedberg, d'après M. WIEGAND (*Zeitschrift für das Altertum*, VII, 547), n'a ni les diableries du début, ni les scènes qui précèdent celle de Marie Madeleine. La rubrique porte : « Hoc dicto, Maria Magdalena superbo habitu incedit eum Lucifero et dicit : Ich wel ezyren mynen lib », etc. Puis vient une diablerie qui offre des analogies avec Alsfeld.

3 Comme l'a observé M. WIRTH (*op. cit.*, pp. 41 sq.), la formule de la scène des trois Marie dans le mystère de Tours : *Dic tu nobis*, etc., n'a même pas été modifiée en *Dic mihi*, alors qu'il n'y a plus qu'un seul personnage en face du *mercator*.

de jeunes gens et de jeunes filles devant qui Madeleine chante quelques couplets, célébrant la joie de vivre à la façon toute sensuelle et païenne dont l'entendait la lyrique populaire et courtoise du temps. Encore est-il à noter que dans le livret de Francfort, le dialogue s'engage aussitôt (n° 86) entre Madeleine et Marthe, celle-ci s'efforçant de convertir celle-là à une vie plus honorable :

Maria, liebe swester min

.

début qu'on retrouve dans Vienne (337 sqq.), dans Saint-Gall (462 sqq.) et dans Maestricht (898 sqq.). C'est ici, à proprement parler, que commence la scène de la conversion de Madeleine; tout ce qui précède est de pure imagination et n'a que plus d'intérêt dans une enquête comme la nôtre. Dans Maestricht aussi bien que dans Alsfeld et Friedberg (dont on peut rapprocher ici Erlau IV), Madeleine s'avancait donc « *superbo habitu* » et disait :

Friedberg.

Ich wel ezyren mynen lib. . . .
quo finito cantet

Ich breyte mynen mantel in dy auwe
Comp. *Erlau IV* (619-620) :

Ich pin ein vil schönes weip

Ich wel preisen meinen leip

Comp. *Alsfeld* (1790-1793) :

Ich wel zieren mynen lipp.

want ich byn eyn schönes wypp,

und wel auch gern reyen

mit paffen und myt leyen !

.

ibid., (1776-1779).

nu sich her an dit spiegelglass
der schonestn schone, der du hoist !
nach schöner dann noch ye keyn wypp.
sich, so schone ist dyn lipp.

Maestricht.

Nu schouwet alle gemeine
grois ende cleine ¹

wie ich schire meinen lijf

Als ein wonnenliche wijf

sich van reichte eiren sal

an iren lijf. . . . (818-823)

.

.

.

dus nemet einen spigel

da ir reichte als in ein sigel

muget ir gedene beschouwen

(828-830).

¹ *Grois ende cleine* correspond au *paffen und leyen* (« clers et lais » en ancien français, d'Alsfeld. Chaque auteur a employé l'expression qui lui était la plus familière pour dire : tout le monde.

De part et d'autre, de même que le détail bien original du miroir, se retrouve l'allusion aux jeunes gens (*demonibus* ¹ dans Alsfeld, qui a altéré la tradition pour mettre le diable à toutes sauces) :

(A., 1782-1783).

Ja, viel lieben knecht
er kommet mer wol gerecht!

M., 841-843).

ir meide, ir sult ug halden fin,
als ig duen, intgeen die knechte.
Beschouwet min gedegene reichte.

et le trait de la coiffure ² :

(A., 1830-1831).

dissen hut solt er uff uwer heubt seczen
und darunder gar wol ergezen.

(M., 835-836).

ir sult auch umbc ur hovet
[strecken.
ir iunefrouwen, ein quac, etc.

L'imitation est donc certaine, mais il est non moins certain qu'elle repose sur l'existence d'un modèle commun au sous-

¹ Friedberg devait offrir des développements identiques à ceux d'Alsfeld; mais *Natyr*, qui est dans ce dernier texte un démon, n'est dans Friedberg qu'un serviteur; on voit déjà que l'introduction d'une *diablerie* est de fraîche date et ne peut s'expliquer par une infiltration lointaine: dans Vienne, d'ailleurs, les deux quatrains des *diaboli* sont probablement une addition du copiste; en tout cas, ils n'ajoutent rien à l'action.

² Ce trait est fidèlement conservé dans Eger, que je profite de cette occasion pour rapprocher ici d'Alsfeld :

Eger (2897-8, 2900-1, 2907-8).

Ich wil mir machen ein kreuzlein gut
Dar unter wil ich fröhlich sein
.....
Wan ich wil mein leben also verpringen
Und stetiglich nach freien ringen
.....
Und wil gen in die auen
Die schönen kuehlein wil ich schauen.

Alsfeld (1824-7, 1830-1).

Eya tu gib mer her den scheybenhut:
der ist mer vor den sonnen gut!
mer wohn gehen uff die awen
und wohn da springen und uns da frawen
.....
Aucilla: Dissen hut solt er uff uwer heubt
;seczen.

M. MILCHSACK a déjà rapproché, dans son édition, les vers 2889-2890 d'Eger des vers correspondants des principales passions francfortoises, y compris le livret de scène (n° 106); la confrontation avec Saint-Gall est particulièrement frappante et met hors de doute les liens qui rattachent Eger au groupe rhénan.

groupe francfortois et à Maestricht. De part et d'autre, on a conservé les traits de ce modèle, mais en y ajoutant d'autres tout à fait indépendants. Ainsi, à défaut du livret de Baldemar de Peterweil, qui est d'une concision énigmatique en cet endroit ¹, la passion de Francfort de 1493, qui en dérive, nous fournit un excellent terme de comparaison avec le *Pauschspel* ; elle a, comme lui, le discours, d'une érudition maniérée et toute cléricale, de Madeleine à ses compagnons (*gesellen*, v. 670 ; *ritter*, 671, et, si elle est moins prolixe, elle dit comme lui l'essentiel :

Francfort, 1493.

ach! gesellen stoltz und here,
springet her tzu mir!
ir sijt so lubsche und fin,
ir sullet mir wilkomen syn!
freude sol uch werden kunt!

(672-676)

Maestricht.

dar umbe rade ich ug alle
dat ir willet volgen mich :
ig zal ug machen vroudenrien.
(815-817).

Des deux parts il est fait allusion à une doctrine d'amour qui nous reporte aux XII^e et XIII^e siècles, où elle fut codifiée tant de fois, et en France tout d'abord ; c'est cette doctrine qu'invoque et qu'expose assez longuement Maestricht (812 sqq.) :

went min lere, si is guet,

dit Madeleine, et cette sorte de « sermon joyeux » ou plutôt « profane », elle le termine ainsi (840) :

dit is sicher die lere min !

A sa sœur qui lui conseille le repentir (*wiltu uns nu leren ?* dit la pécheresse, v. 720), Madeleine expose aussi les maximes de *Pars amatoria*, ou, du moins, elle s'écrie :

in den buchern sthet geschriben :
« wer do fochtet des todes zorn,
des leben ist gar verlorn. »
darumb wil ich in vreuden ringen.
(*Francfort, 1493.* vers 739-742.)

¹ Saint-Gall, qui découle, d'après les derniers critiques, du même original que Francfort, possède les indications relatives au dialogue de Marie avec ses compagnons de plaisir (156-161, 186-191, 232-235).

La parenté est donc évidente, et elle suppose bien, comme je l'ai dit, un prototype commun à Maestricht et à Francfort. Il resterait, mais c'est là un sujet tout à fait secondaire pour moi, à rechercher les sources où Maestricht a puisé les autres développements, d'ordre littéraire, que son auteur a donnés à la scène de Madeleine. Cette scène s'ouvre par une sorte de monologue dans lequel est célébré le renouveau ; en réalité, c'est là le thème d'un récitatif de vingt vers, suivi d'une chanson qui, écrite dans un mètre particulier, rappelle de loin le *Minnesang* germanique. Et, de fait, c'est au *Minnesang* qu'il faut demander sans doute le texte de cette chanson et des vers qui la précèdent ; ceux-ci ne sont, d'ailleurs, que des variantes incolores d'une forme de poésie que les *Carmina burana*¹ nous ont conservée et qu'ils répètent jusqu'à l'extrême satiété. Comme l'a reconnu M. Wirth², les *Carmina burana* furent plus d'une fois mis à contribution par les compilateurs de drames, et la scène de Madeleine fournissait à ceux-ci une occasion merveilleuse de mettre au pillage les compositions légères et agréablement cadencées des clercs vagants. On verra plus loin que ce procédé n'est pas propre aux rimeurs allemands ; dans le texte de Jehan Michel que j'ai pu consulter à la Bibliothèque nationale, on lit que « Madeleine pourra chanter de choses fraîches et à plaisance ce qui s'ensuyt ». Il s'agit donc d'additions facultatives, dont la lyrique populaire prêtait la matière au drame.

D. — LAZARE.

Dans cette scène, le parallèle est plus général et plus facile ; il confirme les données acquises dans les paragraphes précédents. Dès le début, le rôle du messager qui avertit Jésus de

¹ Je citerai particulièrement les nos 53 et 118 du recueil (éd. SCHMELLER, *Bibliothek des litterarischen Vereins, in Stuttgart*, t. XVI) ; voyez encore le numéro 130a.

² *Op. cit.*, pp. 132, 216, note 4 ; comp. FRONING, p. 304.

la maladie de Lazare, est le même partout ; Jésus annonce ensuite à ses disciples que Lazare est mort :

Francfort 1493.

Ir jungern, ich sagen uch uffenbore :
Lazarus ist dot, dat ist ware!
(1489-1490).

Saint-Gall.

Ir sollent wüssen offenbar,
Lazarus ist dot vorwar ;
nû wol of, und gen wir dar
(487-489).

Alsfeld⁴.

Ir herren, ich sagen uch vor war :
Unsser frunt Lazarus slefet zware!
(2223-2224).

Heidelberg.

Ich sagenn uch das uffenbar :
Lazarus der ist doitt fürwar
(2389-2390).

Maestricht.

Ich wilt ug sagen offenbaer
Want ig weist wal vorwaer
Das he doitt is ende begraven :
Dat wil ich uch nu sagen
(1104-1107).

Puis il retourne en Judée, malgré le conseil qu'on lui donne (M. 1060-1, == A. 2230-2). Alors s'engage le dialogue entre Marthe et lui :

Francfort 1493.

Ich sagen dir, Martha, sunder wan.
das din bruder sal ufferstan
(1509-1510).

Donaueschingen.

Martha, du solt din weinen lan.
din brüder wirt wider ufferstan
(1271-1272).

Saint-Gall.

Du salt wesen ane wan
Daz din bruder solle irstan
(494-495).

Alsfeld.

M. Herre myn, das weiss ich woil
Dass myn brudder ersteinen sail
.....
(2247-2248).

Heidelberg.

J. Martha, jeh sagenn sündler wann,
Dein bruder wirtt widder vff stann.
M. Mein her, jeh es weys woll,
Das mein bruder ersthemn soll
.....
(2407-2410).

Maestricht.

J. Halt dich des al sunden waen,
din bruder, he sal up erstaen.
M. Ich weis dat wale, dat he sal
Up erstaen, hait heis geual
(1134-1137).

⁴ Les similitudes entre Alsfeld et Heidelberg s'étendent ici à huit vers consécutifs (Alsfeld 2223-2230 - Heidelberg 2379-2380, 2385-2390) : il en est de même pour Alsfeld 2237-2240, 2243-2244, 2247-2248, 2251-2254, 2257-2262, etc. : au surplus, il s'agit d'un fait bien connu.

Le dialogue se poursuit avec les mêmes analogies (cp. M. 1140-41; II. 2413-4; A. 2251-2; S.-G. 498-9). Marthe avertit sa sœur de l'arrivée de Jésus; Marie se jette aux pieds du Rédempteur et dit :

Francfort 1493.

o meister, werestu gewesen hie,
so were unser bruder gestorben nye!
(1533-1534; comp. 1507-1508).

Donaueschingen.

Here, weristu hie gewesen,
so wer min brüder wol genessen
(1263-1266).

Alsfeld.

werestu by uns gewesen,
sso mochte nu uns wol genessen
(2237-2238).

Eger.

O herr, werest thû gewesen hie
mein bruder wer gestorben nie
(3159-3160).

Saint-Gall.

Herre, weres dû gewesen hie,
so were min bruder dot noch hie
(490-491).

Heidelberg.

Wer, halt ich, woll genessen,
Herre, wan du werest hie gewesen
(2401-2402).

Maestricht.

Hetz du bi uns mugen wesen,
so were uns bruder wale genesen
(1172-1173).

Viennent ensuite quelques vers ¹ dans lesquels le parallèle se continue entre le groupe de Francfort, Eger et Donaueschingen, sans que Maestricht y ait part; je les cite pour n'avoir plus à y revenir et parce qu'il appartient à mon exposé de rapprocher Eger et Donaueschingen ² du dit groupe :

Eger.

Ich bin die urstendt und das leben,
Wer mir nun wil geläuben geben.
Den. . . .
(3163-3166).

Donaueschingen.

Ich bin die ursteude und das leben,
wer an mich geloubt dem wirt ge-
daz leben. . . . [geben.
1275-1276 .

¹ Je cite deux vers à cause du grand nombre de versions qui les possèdent; mais 502-503 de Saint-Gall se retrouvent dans Donaueschingen 1283-1284, Eger 3171-3172; Saint-Gall 504-505 dans Eger 3173-3174, etc., sans parler des textes francfortois.

² Outre les passages allégués de Donaueschingen, M. MILCHSACK, dans les notes de l'édition qu'il a donnée de la passion de Heidelberg, en a cité toute une série d'autres attestant la parenté des deux textes, notamment les vers 1263-1270 de Donaueschingen, qui coïncident avec Heidelberg.

Saint-Gall.

Ich bin die ufirstende und das leben,
swer daz geleubet, dem wirt gegeben
daz.

(498-499).

*Alsfeld*¹.

Ich byn das ewige leben
ich magk ufferstehen geben

(2251-2252).

Heidelberg.

Martha, jeh bin das ewig lebenn :
Ich mag die ufferstendung gebenn

(2413-2414).

Francfort (livret. n° 408 .

Ich bin duz[ewgliche leben]
(comp. *Fr.*, 1493, vv. 1513-1516).

Dans la plupart des textes, on a mis en scène un ami de la famille de Lazare, ou un juif présent à la rencontre de Jésus et des deux sœurs, et on lui a confié le soin d'exprimer la surprise que cause aux assistants la grande sympathie du Rédempteur (cp. *Saint-Gall* 513 sqq. avec *Maestricht* 1182-9) ; quand Jésus a supplié son père de rendre la vie à Lazare, il ajoute ce motif, suivi de l'appel à Lazare :

Eger.

Lazare, du solt herfür gan
Und aüs dem grab wider aüff stan

(3209-3210).

Saint-Gall.

daz rede ich, daz nü werde irkant,
daz dñ mich selbe hast gesant

(525-526).

Heidelberg.

Das du mich hie her haist gesandt
Vnnd dein macht wertt durch mich erkannt

(2467-2468).

Maestricht.

Ende dat on allen bekant
Dat ig van dig ben gesant.
Lazare, du salt up staen
inde usser disen grave gain

(1206-1209).

¹ Bien que la parenté d'Alsfeld et de Friedberg soit hors de conteste, il est intéressant de constater que sur le manuscrit de cette dernière œuvre, une seconde main a ajouté cette indication scénique à l'endroit où, dans la première (ce que n'a pas Friedberg), la Mort apparaît pour la deuxième fois à Lazare : « Nunc mors venit et dicit Lazaro : « Sage mir » du toder man », Lazarus dicit : « Ach almechtiger got. » Cela fut fait dans une représentation ultérieure du drame, probablement à l'imitation de celui d'Alsfeld, c'est-à-dire d'un lieu voisin de Friedberg et de Francfort. (*Zeitschrift für das Altertum*, VII, 550.)

Il n'est pas jusqu'à l'ordre donné par Jésus, lorsque apparaît Lazare, qui ne se retrouve, dans le *Pauschspel* et le *Leben Jesu*, identiquement exprimé :

Saint-Gall.

Grifet in an bit handen
Losent in von sinen banden
(529-530).

Maestricht.

Loist iunc af die bende
An vu(o)ssen ende an hende
(1210-1211).

E. — *L'entrée à Jérusalem.*

Un point de comparaison nous est fourni par des textes dont l'accord a d'autant plus de prix qu'on a négligé jusqu'ici de les grouper en une seule et même famille. Jésus ordonne à deux de ses apôtres ¹ d'aller quérir l'âne qui lui servira de monture ; voici le passage :

Donaueschingen.

Petre und Johannes gand zur frist
in das castell, so gegen uch ist;
do findent ir ein essel gebunden
den brin genmir ze disse nstunden.
Und ob des jeman neme war,
der daz zeweren wer komen dar,
so sprechent der her muss die han
denn lat er sij von dannen gan
(1533-1540).

Heidelberg.

Ir jungerenn, macht vff denn pfadit,
Vind gett bin zeu der statt,
Die dortt vor uch gelegenn ist,
Unnd findett jr zeur selbenn frist
Einn eselin angebundenn,
Das lossennet ab zeu denn selbenn
[stunden
(2673-2678).

Alsfeld.

Horet, wes hon ich begert :
gehet hen gen der stede wert,
die dort vor uch gelegen ist !
do findet er yn der frist
eynen esel gebunden :
den losset yn den stunden
und brenget en vort here
.....
(2512-2517).

Maestricht.

Peter ende Johannes,
in di stat, di vor uch es,
sult ir albeide gaen :
Da vent ir eine esselinne staen
Inde ire junc gebu(o)nden :
Die brene mir nu zu stu(o)nden.
Wilt dat iman widersaen,
Sait, ur meister wil si haen
(1212-1219).

¹ Maestricht a Pierre et Jean; Alsfeld et Heidelberg ont Pierre et

L'étude des détails de la scène n'aura d'intérêt que lorsqu'elle se fera en parallèle avec les passions françaises.

F. — *Le conseil des Juifs.*

Si j'intercale ici l'examen de cet épisode moins rigoureusement classé dans la tradition, c'est que la majorité des textes le placent après l'entrée à Jérusalem, ou bien, en le subdivisant en plusieurs scènes, développent particulièrement celle qui suit la venue de Jésus dans la ville sainte. La passion de Heidelberg présente un exposé continu ; il en est de même de Maestricht, et cela pour des raisons différentes ; l'auteur de Heidelberg, entrecoupant ses tableaux du Nouveau Testament de tableaux de l'ancienne loi, ne pouvait guère s'y reprendre à plusieurs fois pour exposer la conjuration des Juifs ; l'auteur du *Pauschspel* a obéi à l'instinct de clarté et de concision qui, sauf un ou deux cas, le guide dans tous ses développements. Les deux compilateurs se sont visiblement écartés ici de la tradition qui est attestée par des textes indépendants les uns des autres, par Saint-Gall qui sépare la trahison de Judas (632-7) du conseil tenu à la Synagogue (548-61), de même que par les documents de Francfort et les passions d'Alsfeld et de Donaueschingen.

Dans ces conditions, la comparaison qu'il reste à faire ne portera que sur les similitudes de forme, et non sur l'ordonnance générale de la scène ; partout, d'ailleurs, le début est le

Philippe, legs du livret de Francfort, conservé dans le texte de 1493 (1797 sq.). Au contraire, Donaueschingen a Pierre et Jean qu'on retrouve dans les passions françaises (Gréban et fragment d'Amboise, *Romania*, XIX, 264) et qui était vraisemblablement dans l'original commun de tous ces textes.

même, puis vient la menace des Romains, et enfin on conclut :

Eger ¹.

C. Ir herrn, ich wil euch sagen
 Es nacht sich zu den heiligen
 [tagen.
 Als hie ist kummen in die landt
 Ein zaubrer, der sich Jhesum
 [nandt,
 der verkert uns alle leutte
 von tag zu tag pis heutte.
 Werden des die Romer gewar
 Si kummen her gar offenbar

 Hört, ir herrn, und merckt mich
 [wol.

 Es sei pösser. ein mensch der
 |sterb
 Dan das die ganze welt verderb
 (3453-3460; 3483; 3489-3490).

Donaueschingen.

Ir priester und schriber blibent hie,
 raten an und lügen, wie
 ir dissen zouferer wellen tün

 und koment villicht die Romer ze hand
 ze nemen [stat] und volck und land.
 C. Nu merekend ir juden den rechten
 [grund
 und volgend mir uff disse stund,
 wir werent sunst alsant verdorben;
 es ist vil weger ein mensch gestor-
 [ben.
 wann das daz volck als solt verder-
 [ben
 (1461-1463; 1475-1481).

Saint-Gall.

C. Ir herren, horent minen rat
 daz beide nüz und warheit hat:

 das volg gleubet an in gar;
 werdent die Romer daz gewar,
 sie verdribent uns von dem land,
 do von werden wir geschant

 ez ist weger, einer sterbe
 dan alle die werlet verderbe
 (556-557; 552-555; 558-559).

Heidelberg.

Ir herren. findet ewer roitt
 ghen der wunderliebenn doitt.

 Die lewdtt jm all volgenn nach

 Ehe dy Romer koment here
 Mitt jrer macht vnd des begere,
 Das sie dys landt an sich gezyegen,

 Es fügett vnd zeyemett sich woll
 Dass für die lewde ein mensch sterbe
 Dann das alles volck verderbe
 (3017-3018; 3035; 3044-3043; 3092-3094).

¹ J'ai reproduit quelques vers d'Eger, qui ne coïncident pas avec le *Paaschspel* ; mais ils offrent une certaine analogie avec Saint-Gall ; de part et d'autre, ce qui complète la ressemblance, c'est Cayphas qui parle, tandis qu'il en est autrement dans les passions citées à côté de ces deux-là.

Alsfeld.

Ir herren, nu fyndet eyn raid
gen disse wynderliche dait
.
die lude em alle volgen nahe.
.
die Romer mochten kummen here
alle glich yn der begere
wie si dijt lant en sich geziehen
.
C. und ist viel besser sicherlich
dass der, der do so berymmet sich,
vor uns alle sterbe

(2425-2426; 2445; 2451-2453;
2463-2465).

Francfort 1493.

Ir herren, findet eynen rat
gein dieser wunderlichen dat!
.
Die lude eme alle folgent noch!
.
ec die Romer komen here
alle glich in der beger
wie si daz land an sich getzihen :
.
C. Ir herren, nu mireket das :
mich duncket, iss were doch bass
das ein mensch sturbe
dan die gantz wernt verdorbe !

(1572-1573; 1591; 1597-1599;
1619-1622).

Maestricht.

Ir heren, wil ir nemen rait
unbe dat sich hi erhaven hait?
.
ime volget ju(o ne ende alt.
virmement dit di Romere
aldus gedane mere,
si nement uns dat land
inde antwordent in vremede hant
Unse wijf ende unse kent
.

C. Er heren, mirkit alle,
of uch min rait bevalle,
wir sien dat vole irre gaen.
dan dunekit mir nit gut gedaen :
besser ist dat eyn man sterve
dan die werelt al vorderve

(1282-1283; 1307-1312; 1316-1321).

La première partie de ce passage appartient, sauf dans deux textes, à un personnage que **Maestricht**, sans doute plus fidèle au prototype commun, appelle *Phariseus*, mais qui devient

Sandir dans le livret de scène de Francfort et *Synagogus* dans 1493, *David judeus* dans Alsfeld, *Selem* dans Heidelberg, *Salomon* et *Zacharius* dans Donaueschingen. Eger a mis le passage entier dans la bouche de Caïphe, mais il lui a adjoint, en leur prêtant des développements sans utilité, plusieurs Juifs, *Israhel*, *Moyse*, etc. On peut donc suivre la marche progressive qui transforme la tradition rudimentaire, dont se contenta le premier compilateur, en une scène compliquée et aux participants multiples. Maestricht se rattache ici plus étroitement au groupe de Francfort; c'est encore ce que l'on constate dans la suite de la conjuration, notamment lorsqu'un membre de la Synagogue fait observer qu'il faut laisser passer la « Hochzeit » avant de tenter quoi que ce soit contre le Christ (M. 1322-5 = A. 2472-5; H. 3103-6). Le reste de l'épisode constitue la trahison de Judas proprement dite; il va offrir ses services aux Juifs assemblés, en échange des trente deniers qui lui sont comptés sans retard¹ :

Eger.

Ich wil in in verraten wol,
Wan si mir wellen geben einen soldt
.....
was welt ir mir mit willen geben,
Ich verat euch an im leib und leben?
(3569-3570; 3577-3578).

Donaueschingen.

.....
U. Dryssig pfening wend wir dir
[geben,
bringstu Jhesum umb sin leben
.....
se hin und nim din baren sold
(1689-1690; 1693).

Saint-Gall.

.....
Waz wollent ir mir zu guden dūn?
ich geben uch Jhesum Marien sūn.
C. Als werlich mūze ich leben,
wir wollen dir drizzig penninge
[geben
(632-633).

Heidelberg.

.....
Wass wollt jr gebenn mir,
Das jch Jhesum in ewer handt
[gebenn
Unnd jm verroitt sein lebenn
(3114-3116).

¹ Urias, dans Donaueschingen, prononce les trois vers et Cayphas, dans Saint-Gall, les deux derniers : une fois de plus, ces textes marquent leur indépendance par rapport à Maestricht et au groupe francfortois.

*Alsfeld*¹.

wolt er mer gebben eyn kleynes gut,
 ich vorraden em syn leben und syn
 (3158-3159). [blut!

Francfort 1493.

Wan iss zu hofle alse stat,
 Mit erlaub zuch ich mich an disen
 [rat!
 is das ich mich also vorstehen kan,
 so jhet die ridde Jhesum an!

wolt ir mir solt geben,
 ich rade Jhesum an syn leben
 (1649-1652; 1655-1656).

Maestricht.

ich muz dog mit urlove
 mich zuchen an disen rait,
 ich weis wale, wa it hine gait,
 ist als ich gemirken kan,
 so geit die reide Jhesum an :

nu siet wat ir mir willet geven;
 he wirt ug wale, sal ich leven
 (1327-1331; 1342-1343).

A quoi Caïphe (Synagogus dans Francfort 1493) de répondre :

Francfort 1493.

Judas, du hast geredet wol,
 das man dir ummer daneken sol!
 (1657-1658).

Maestricht.

Judas, dine zale
 behait mir sere wale
 (1344-1345).

Saint-Gall a conservé, semble-t-il, la version primitive de cette seconde partie de la conjuration des Juifs; Judas se présente à eux et le marché est rapidement conclu; toutefois, de bonne heure, on imagina d'expliquer l'acte du traître (les

¹ La ressemblance entre Alsfeld et Maestricht a peu de prix dans ce passage; mais les deux textes coïncident dans un autre, qui offre bien plus d'importance; c'est lorsque Judas donne à Cayphe des deux parts les vrais motifs de sa trahison et la justifie par l'indignation que lui ont causée les largesses de Madeleine, acceptées par Jésus chez Simon; ici l'analogie est complète et souvent littérale M. 1360 sq. = A. 3178 sq..

familles Maestricht et Francfort ont déjà connu ce trait; voir la note de la page précédente), de même qu'on fut entraîné à rattacher sa démarche au conciliabule des ennemis de Jésus; les diableries de certains textes (Eger ¹, par exemple) sont des additions bien postérieures, auxquelles il est superflu de s'attarder.

G. — *Le Jardin des Oliviers.*

C'est le dernier point de comparaison que nous offre Maestricht. Après le vers 1394, plusieurs feuillets ont été arrachés de l'unique copie qui nous en reste et qui renferme ensuite le dialogue de Jésus avec ses disciples, pris de terreur ou de sommeil, dialogue interrompu seulement par la prière du Sauveur et l'apparition de l'ange Gabriel. Après que Jésus a averti ses compagnons de la trahison de Judas ², il s'adresse à son Père :

Donaueschingen.

Aba vater, mög es sin,
so nim von mir das liden min,
doch himelscher vater din vil der
[werd
volbracht im himel und uff erd

.....
disen kelch zenemen von mir;
doch sol ich sin gehorsam dir ³
(1987-1990; 1999-2000).

Heidelberg.

O himelischer vatter mein,
Kann jeh der marter nitt ab gesein.
So bin jeh doch gehorsam dir.
Was dū wiltt, dass gesche an mir
(3775-3778).

¹ Il vaut la peine de constater que dans Eger, la rime *wol : soldt* est fautive, tandis que *soldt : goldt* dans Donaueschingen est parfaitement régulier; l'auteur d'Eger ne s'est pas donné la peine de chercher une rime correcte, soit qu'il ait copié un texte où celle qu'il conserve avait ce caractère, soit qu'il ait été simplement négligent.

² Comp. M. 1399-1409 et Alsfeld. 3356 sq.

³ Je cite six vers et non deux de Donaueschingen parce qu'ils me fournissent une attestation nouvelle de sa parenté plus étroite avec Heidelberg.

*Alsfeld*¹.

Vatter, liebe vatter myn!
magk iss dyn wille gesyn.

.....
(3312-3313).

Francfort 1493.

Vatter, mag iss gesin,
so nym von mir diese plin!

.....
(2216-2217).

Maestricht.

Herteliue vader min
of id nit andius in mach sijn

.....
(1415-1416).

Puis le Christ parle à ses disciples; il leur demande s'ils sont armés :

*Eger*².

Welcher do hat stab oder hut,
Mantel oder schu,
Der selbig si nun abe thû
Und kauff im darumb ein schwert.
Ich sich wol, wer meins tods begert

.....
(4201-4205).

Saint-Gall.

wer under uch nit habe ein swert,
der sal verkaufen balde sin wert

.....
(675-676).

Maestricht.

We so hait zwene rocke,
De so loufe uppen stucke,
verkoufer einen ende gelde eyn swert.
des is urber ende wirt begert

.....
(1481-1484).

Les conclusions qu'appellent les comparaisons que j'ai faites ont à peine besoin d'être formulées. La parenté du *Paaschspel*, tant avec le groupe de Francfort-Heidelberg-Alsfeld qu'avec Saint-Gall, Donaueschingen et Eger, est maintenant hors de conteste. Cette parenté ne repose pas sur la dépendance de l'un de ces textes vis-à-vis de celui de Maestricht, mais sur des analogies moins directes, qu'un prototype commun suffit à expliquer. Ce prototype avait-il une « Création abrégée » en

¹ Alsfeld a doublé le distique; il reparait vers 3336-3337 avec une légère variante, qui donne la rime *mynn* : *pynn*.

² Nouvelle coïncidence d'Eger et de Saint-Gall, d'autant plus curieuse que Francfort n'a rien de tel.

guise de prologue? Si l'on s'en rapporte à la famille de Francfort et à Saint-Gall, qui en est indépendant, on est porté à dire non. Mais, d'un autre côté, Vienne, Eger et Maestricht constituent, par leur accord, une autorité non moins respectable. Il y a plus. Eger est apparenté avec Saint-Gall, on le verra par la suite, dans une mesure qui permet d'affirmer qu'un texte perdu, provenant de la source commune de toutes ces passions, a inspiré directement l'auteur du *Leben Jesu* et indirectement celui d'Eger. Dans ces conditions, le témoignage que nous fournit le premier de ces deux textes perd singulièrement de son prix; rien ne nous prouve qu'il se soit montré plus respectueux que le second vis-à-vis du modèle éloigné que tous les deux ont connu par des intermédiaires différents. Reste Donaueschingen, dont M. Wirth¹ a établi les rapports avec Saint-Gall, Francfort et surtout Alsfeld, et qu'il aurait plus utilement encore pu comparer avec Heidelberg. J'estime que ce texte, s'il n'appartient pas à la famille constituée par les drames précités, en a, tout au moins, subi l'influence dans des formes qu'il serait très difficile de préciser, mais qui sont, en tout cas, hors de doute. Rien ne s'oppose donc à ce que l'accord de Vienne, de Maestricht et d'Eger garde toute sa valeur démonstrative au sujet du prologue que possédait le modèle perdu des passions rhénanes. Je crois pouvoir en dire autant de la Nativité, que le *Paaschspel* possède en commun avec Eger et dont des versions indépendantes ont couru dans la région voisine de Francfort et jusqu'en Hesse et sur la rive du Rhin, comme l'attestent le *Kindheit Jesu* et le *Weihnachtspiel* étudiés plus haut.

§ 2. — LES GROUPES RHÉNANS

Les anticipations inévitables que j'ai dû faire dans l'étude consacrée au *Paaschspel* ont eu, du moins je l'espère, cet utile résultat de réduire à quelques constatations l'exposé des rapports des autres passions entre elles. Au surplus, MM. Wirth, Froning et Creizenach ont mis hors de doute la parenté de

¹ *Op. cit.*, pp. 327 sq.

Francfort, Heidelberg et Alsfeld avec Saint-Gall; déjà celle de Maestricht avec les œuvres précitées ressortait des passages alignés en note des éditions si soigneuses de M. Milchsack; celui-ci, en publiant le texte d'Eger, en 1881, avait attiré enfin l'attention sur les liens qui unissent ce texte aux précédents. Ces liens sont de telle nature qu'il ne reste plus qu'à préciser la place occupée par Eger dans la famille rhénane; son auteur a-t-il connu et utilisé les textes de Francfort, ou bien s'est-il inspiré d'une copie, plus ou moins proche du prototype commun? Une comparaison attentive de son ouvrage, avec ceux qui nous ont été conservés de la région francfortoise, nous le montre en communion de détail avec Heidelberg seul beaucoup plus souvent qu'avec Alsfeld ¹ ou le livret de scène édité par MM. Fichard et Froning. Notamment dans les scènes de la résurrection de Lazare ², du conseil des Juifs ³, du Jardin des Oliviers ⁴, de Jésus devant ses juges ⁵, de Barrabas et de la flagellation ⁶, du chemin du Calvaire ⁷ et de Longin ⁸, les ressemblances formelles sont aussi nombreuses que frappantes ⁹; il en résulte que, parmi les drames sortis de l'œuvre-type de Baldemar von Peterweil, Heidelberg mérite d'être rangé à part,

¹ Sur les 4000 premiers vers Eger en a 8312, je note en tout 10 vers (107-108, 2843-2846, 2909-2910, 3395-3396) qui n'ont leur correspondant que dans Alsfeld, d'après M. Milchsack. Encore dois-je faire des réserves sur 2845-2846, qui se retrouvent dans Francfort 1493 (vers 317-318).

² Voyez Eger, vers 3123-3124, 3159-3163, 3165, 3171-3172, 3187.

³ Voyez Eger, 3267; les rubriques XLII, XLVI-XLVIII, les vers 3463-3464, 3483-3484, 3545-3546.

⁴ Voyez Eger, 4228-4229, 4240, 4262-4265 H. seul, 4272-4273, 4308-4309, 4312-4313 (H. seul), 4314-4315, 4328-4329 H. seul, 4334-4335, 4348-4349, 4352-4353 (H. seul), 4392-4393 (H. seul), 4402-4403 H. seul.

⁵ Pour abrégé, je ne citerai plus que les passages où H. est seul d'accord avec E. : 4690, 4804-4805, 4812, 4836-4837, 4928-4929, 4936.

⁶ Eger, 5120-5123, 5152-5159, 5186, 5200-5203, 5268, 5462-5465, 5472-5473.

⁷ 6012-6013, 6532-6533.

⁸ 6864-6865, 6868-6869, 6900-6901.

⁹ Je fais abstraction de l'économie des deux ouvrages, car Heidelberg, par le système des préfigurations, devait faire alterner les scènes de l'ancien et celles du nouveau testament et rompre ainsi l'uniformité du plan primitif.

soit que sa conception ait entraîné son auteur dans une voie sensiblement divergente de celle qu'ont suivie les auteurs d'Alsfeld et de Francfort 1493, soit qu'il ait connu un second modèle qui a servi également au rimeur de la passion d'Eger. Ce qui me confirme dans cette seconde hypothèse, qui n'exclut pas, d'ailleurs, totalement la première, c'est que Heidelberg est peut-être plus étroitement apparenté encore avec Donaueschingen qu'avec Eger, sans qu'on puisse établir une filiation directe entre Donaueschingen et Francfort. Plusieurs centaines de vers sont communs à Donaueschingen et à Heidelberg seuls ; ils appartiennent à un petit nombre de scènes où ils se pressent en foule ¹ et ne peuvent s'expliquer que par l'imitation partielle d'un prototype commun ². Ce prototype, qui n'est pas le seul dont se soit inspiré l'auteur de Heidelberg, mais qui suffit à justifier l'œuvre concise et, à certains égards, rudimentaire encore, du poète de Donaueschingen, me paraît avoir été aussi le modèle de Saint-Gall et, à travers un ou plusieurs intermédiaires perdus, de la passion d'Eger. J'ai déjà attiré l'attention ³ sur les analogies qui existent entre celle-ci et le

¹ Ce sont les scènes de la Samaritaine (H. 4551-4552, 4563-4566, 4583-4584, 4609-4614 ne sont que dans D.), du repas chez Simon (où sur un total de 77 vers de H. il en est 14, soit près de 20 %, qui ne se retrouvent que dans Donaueschingen, à savoir 2785-2788, 2797-2800, 2805-2806, 2817-2818, 2821-2822), de la trahison de Judas, de la flagellation (H. 4577-4580, 4583-4584, 4611-4612, 4615-4618, 4637-4638, 4647-4648, 4663-4664, 4667-4670, 4679-4680, 4731-4732, 4749-4750, soit 28 vers sur un ensemble de 180 vers consécutifs ou 15 %, enfin de Jésus en croix (H. 5365-5368, 5393-5394, 5465-5468, 5483-5486, 5495-5496, 5600-5603, 5612-5615).

² L'hypothèse que Heidelberg procéderait directement de Donaueschingen est exclue par le fait que 1° H. a un plan tout dissemblable ; 2° H. offre des analogies plus nombreuses encore et non moins décisives avec les autres textes de la famille de Francfort ; on en a vu quelques échantillons plus haut.

³ Voyez p. 39, note 1 ; p. 44, note 2. La plupart des analogies entre Saint-Gall et Eger se retrouvent dans Donaueschingen ; voyez les vers 3123-3124, 3159-3160, 3163, 3165-3166, 3171-3172, 3463-3464, 3669-3670, 4129-4130, 4198-4199, 4228-4229, 4238-4239, 4272-4273, 4346-4347, 4430-4431, 4545-4549, 4924-4925, 6690, 6828-6829, 7280-7281, 7334-7335 d'Eger

Leben Jesu ; elles ne sont pas moins frappantes entre ce dernier texte et celui de Donaueschingen ¹. L'un et l'autre sont indépendants de Francfort ; l'un et l'autre ont supprimé le prologue emprunté à la Genèse et les diableries du début ; l'un et l'autre ont développé les indications que le modèle commun de tous nos textes devait renfermer sur la *mondanité* de Madeleine ; c'est même par cet épisode que l'auteur de Donaueschingen a commencé son ouvrage ; encore l'a-t-il fait à dessein, comme l'a démontré Mone, qui, sans y penser certes, justifiait, il y a cinquante ans, la légère amputation dont témoigne le début du drame édité par lui ².

Il resterait à dire quelques mots de Vienne, dont la parenté avec Eger et Maestricht a été mise en lumière précédemment ³ ; ces trois textes, ai-je dit, reposent sur un prototype commun ; mais ce qu'il m'est permis d'ajouter ici, c'est que Vienne offre, dans la scène de Madeleine, des affinités incontestables avec Alsfeld et avec Benediktbeuer. On peut admettre avec nos devanciers ⁴ la dépendance d'Alsfeld ⁵ vis-à-vis de Vienne et le rang de prototype qu'ils assignent à Benediktbeuer, bien que la part qui revient à ce dernier texte reste encore difficile à déterminer.

Si je récapitule les données du chapitre que j'ai consacré

¹ M. WIRTH *op. cit.*, pp. 327 sq. se montre très sobre d'éclaircissements sur les sources des 900 premiers vers de Donaueschingen. A partir de 889, il signale de façon quasi constante ses analogies avec Saint-Gall ; je citerai particulièrement la guérison de l'aveugle-né, Lazare, la Cène, Jésus devant ses juges ; à partir de là, la question se complique de l'influence possible des *osterspiele*.

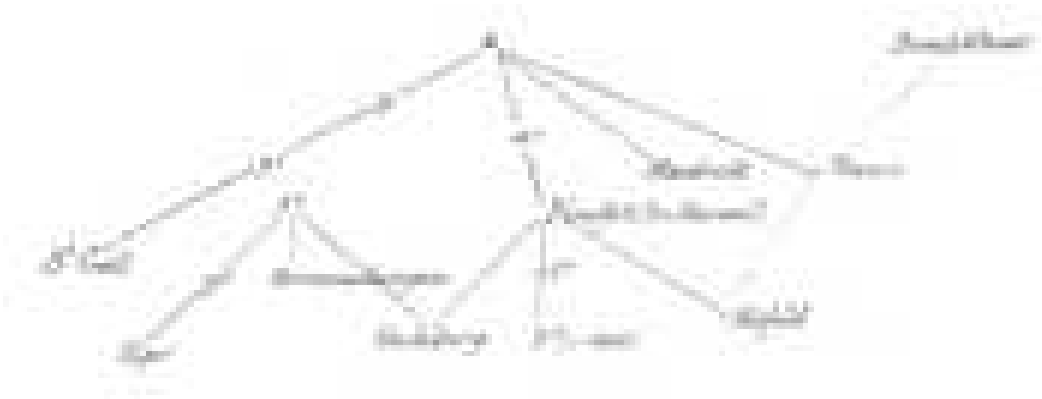
² *Schauspiele, etc.*, II, 471.

³ Voyez p. 20.

⁴ Voyez WIRTH, p. 134, et FRONING, 303-304.

⁵ Et aussi de Friedberg, qui offre ici des similitudes incontestables avec Alsfeld. Reste à savoir si ce n'en est, comme le veut M. Wirth, qu'un extrait. La question est douteuse, Friedberg débutant, comme Donaueschingen, par la scène de Madeleine WIRTH, p. 139. Je réserve la place de Friedberg, qu'on ne pourra classer avec quelque certitude qu'après publication complète du texte du livret.

aux textes rhénans, j'arrive à une classification de ceux-ci, dont le schéma suivant donnera une idée exacte pour la passion proprement dite ¹ :



II. — L'INFLUENCE FRANÇAISE.

Avant d'étudier le rapport de nos textes avec la France, il convient de bien s'entendre sur la vraisemblance géographique d'une pénétration littéraire qui n'a cessé d'être contestée, depuis 1874, par Wilken et les autres critiques et historiens de l'ancien théâtre allemand. Comme on l'a vu, les passions hessoises et celles de Francfort constituent une famille dis-

¹ Pour le prologue et la nativité, il faut faire entrer en ligne de compte le *Kindheit Jesu* et le jeu des bergers hessois, qui appartiennent à la même région que nos textes : je serais disposé à classer ainsi les drames rhénans qui ont ce début, étranger à Vienne, à Saint-Gall, à Francfort et à Donaueschingen :



tincte, dérivant de *x* ; une autre famille est constituée par Maestricht, c'est-à-dire par un texte d'une région limitrophe des pays romans. Une troisième famille compte parmi ses représentants Saint-Gall, qui, d'après son illustre éditeur ¹, a été écrit dans le dialecte parlé sur la rive gauche du Rhin, entre Mayence, Coblenze et Trèves, et Donaueschingen, à qui ce même éditeur assigne la « frontière française » pour berceau ² ; Vienne, enfin, a été écrit « am Mittel Rhein ³ », de telle sorte que rien ne nous défend d'admettre que l'original, commun à tous ces drames, a pour patrie une des villes frontières de l'Allemagne et de la France, peut-être Trèves, peut-être une autre localité, située plus au nord, ce qui expliquerait mieux les emprunts considérables que l'auteur du *Pauschspel* lui a faits. Donc, pas plus dans l'espace que dans le temps, si j'ose ainsi m'exprimer, l'influence française n'a rencontré d'obstacle plus sérieux sur le terrain du drame que sur celui de la lyrique ou de la poésie narrative, soit qu'elle ait été favorisée par l'existence d'un de ces États bilingues, comme la principauté de Liège, où les hommes cultivés connaissaient thiois et wallon ⁴, soit qu'elle ait pu s'exercer par des voies plus particulières, mais non moins sûres ⁵. En tout cas, dans l'espèce, la proximité des lieux fut un précieux adjuvant pour les compilateurs de mystères ⁶.

Une fois ce point établi, il convient de reprendre l'examen

¹ MONE, *Schauspiele*, etc., I, 72.

² *Ibid.*, II, 476 : « an der französischen Grenze verfasst ».

³ FRONING, *op. cit.*, 302.

⁴ Voyez les témoignages réunis par M. STECHER, préface de *Nos poètes flamands* Roulers, 1887, et dès 1859 dans *Flamands et Wallons* Liège. Renard.

⁵ Je fais allusion à ces voyages de cleres qui visitaient les universités étrangères ou de moines qui allaient d'abbaye en abbaye; voyez là-dessus CREIZENACH, *op. cit.*, I, 358.

⁶ Il est étrangement contradictoire de nier, comme le fait CREIZENACH, une telle influence, tout en admettant que des détails précis de mise en scène, par exemple le retour par mer des rois mages, furent empruntés à la France.

intrinsèque des œuvres elles-mêmes. L'action de la France a pu s'exercer, dès l'origine, sur le texte générateur de ces œuvres; mais rien n'empêche d'admettre que l'une ou l'autre de celles-ci ait été directement influencée par un modèle français; on verra plus loin que ç'a été certainement le cas pour la passion d'Alsfeld. Une distinction s'impose donc, selon que c'est x ou un texte qui en dérive qui porte des traces d'imitation littéraire. Mais cette distinction, comment la faire à coup sûr? Le problème serait insoluble si l'on ne pouvait appliquer ici le principe philologique qui préside au classement des leçons des différents manuscrits d'un ouvrage quelconque et à l'adoption de telle leçon à l'exclusion d'une ou de plusieurs autres. En vertu de ce principe, souvent formulé ¹, une addition, ou une altération, commune à des textes appartenant à deux familles, indépendantes l'une de l'autre, remonte incontestablement au manuscrit qui est la souche de ces deux familles. Rien de plus légitime que d'appliquer ce principe au sujet qui nous occupe. Lorsque Maestricht et Saint-Gall, par exemple, seront d'accord pour introduire un personnage, un développement, une scène qui ne sont pas empruntés à la tradition évangélique et qui ne se retrouvent pas ailleurs, nous serons en droit d'affirmer que x possédait déjà ce personnage, ce développement, cette scène, malgré le silence des autres familles. Il est donc possible de retracer à grandes lignes ce que fut le type originel d'après une comparaison attentive des types dérivés. C'est ce que je tenterai de faire implicitement dans les pages suivantes ².

¹ Voyez G. PARIS, *La vie de saint Alexis*, préface.

² Il y a loin de mon entreprise à un essai de détermination des parties originales de chaque jeu dans leurs plus petits détails, essai que M. Milehsack critique en ces termes : « Wie aber will man da beim einzelnen spiele bis in die kleinsten einzelheiten das ihm eigentümliche vor ueberlieferten in soleher weise unterscheiden, wie es doch eine kritische herstellung erheischte, ohne in die bedenklichsten widersprüche zu geraten? » (*Heidelberger Passionspiel*, p. 295.)

§ 1. — L'INFLUENCE FRANÇAISE DANS *x* ¹.

J'ai déjà dit ² que de très bonne heure le prologue constitué par la création des anges et du premier homme se retrouvait dans les textes français. C'est encore à eux qu'il faut s'adresser pour connaître les formes les plus anciennes du défilé des prophètes ³, qui sert parfois de préambule, avec le débat des vertus, aux scènes du Nouveau Testament. Déjà, dans un drame qui remonte au XII^e siècle et qu'on a longtemps regardé comme la suite naturelle du mystère des *Vierges sages et des Vierges folles*, apparaissent successivement Israël, Moyses, Isaias, Jeremias, Daniel, Abacuc, David, Siméon, Elisabet, Joannes Baptiste, Virgilius, Nabucodonosor, Sibilla. Plusieurs de ces personnages se retrouvent dans le livret de scène de Francfort et la passion d'Eger; d'autre part, Maestricht a Balaam, qui ne figurait pas dans les formes les plus anciennes du défilé des prophètes, mais il a aussi Virgile et Isaias; enfin, comme dans un mystère français ⁴, c'est Ecclesia, et non saint Augustin, qui introduit ces trois prophètes. L'accord de Francfort, d'Eger et de Maestricht permet de restituer cette scène à l'original; d'autre part, Ecclesia figure non seulement dans le dernier de ces textes, mais aussi dans le livret de Francfort et dans Donaueschingen, où nous la voyons aux prises avec Synagoga; Ecclesia était donc dans *x* et elle y dissertait avec son éternelle ennemie sur les vérités de la foi.

¹ La question de savoir si *x* a fait des emprunts plus ou moins considérables à l'*Erlösung*, comme la critique allemande est portée à l'admettre, est réservée dans ce qui suit; au surplus, je n'avais pas à me préoccuper ici que de l'influence française.

² Page 17.

³ Voyez SEPET. *Bibliothèque de l'École des chartes*, t. XXVIII, 1 et 211; XXIX, 103 et 261; XXXVIII, 397.

⁴ Ecclesia figure dans le manuscrit 904 de la Bibliothèque nationale, à Paris.

Dans Maestricht, Ecclesia ne joue pas tout à fait le même rôle. Après avoir interpellé les prophètes et provoqué leurs déclarations, elle s'adresse à Marie et la proclame :

reinicheide spigel
inde meitlich ingesigel,
rose aller wive ¹

.

C'est ici que l'influence française est manifeste. Le personnage symbolique d'Ecclesia, comme l'a montré Mone ², atteste cette influence. Dès le XIII^e siècle, un poète du nom de Clopin écrivait des strophes en langue vulgaire, dans lesquelles il racontait la *desputoison* des deux entités doctrinales ³; il dit, entre autres choses, que sainte Yglise lui est apparue en songe, qu'elle tenait d'une main un calice contenant du sang de Jésus-Christ, de l'autre main un glaive et un étendard blanc, sur lequel se dessinait une croix vermeille et trois « elos aguz »; elle portait une couronne d'épines et de jonc marin. Le poète décrit alors l'autre figure :

sa banière est brisie, quassees sont ses tables.

Cette description fait songer à une représentation figurée des deux dames et, peut-être, à l'aspect sous lequel elles se montraient sur la scène improvisée des passions populaires, dès cette époque. Ce qui confirme cette hypothèse, ce sont les termes dans lesquels Donaueschingen ⁴ introduit Christiana : « cristenlich und schon becleidet, *under das erüez*, und hat

¹ Vers 270-272.

² *Schauspiele*, etc., I, 495.

³ *Histoire littéraire de la France*, XXIII, 246. et JUBINAL, *Mystères*, etc., II, 403.

⁴ Rubrique du vers 3345 et. pour *Kunigin Judea*, du vers 3565. Il semble que, d'après le livret de Francfort, les deux figures fussent couronnées, car une fois vaincue, Synagoga perd sa couronne et son manteau.

» *ein rot klein venly mit einem guldinen crucz in der hand und*
» *lûgt ob sich und umb sich und spricht...* » Quant à la
« reine juive », elle est « gel mit eim schwartzen abgot », ce
qui rappelle quelque peu le vers de la *Desputoison* où Clopin
oppose l'aspect du premier des deux adversaires à celui du
second :

Sainte Yglise est vermeille et Synagogue brune,

et surtout l'effet que produit sur Synagogue l'injure que clame
sainte Yglise :

« Tais-toi, dit saint Yglise, vieille ribaude fole. »
Et quant la synagogue s'oï clamer ribaude,
D'ire devint plus pâle et *plus jaune* que gaude ¹.

Les analogies ne sont pas moins dignes d'intérêt entre les
arguments invoqués dans le poème français et ceux que l'au-
teur de D. met dans la bouche de ses deux héroïnes, du moins
dans le second des deux dialogues que renferme le texte alle-
mand. La conclusion est naturellement la même : c'est la
défaite de Judea (ou de Synagoga, dépouillée de son manteau
et de sa couronne dans Francfort, comme on l'a vu). Mais ce
qui est plus marquant, c'est que dans le vieux poème fran-
çais, de même que dans *Donaueschingen*, il est fait allusion à
l'aveuglement de Judea :

Tu es fole et *aveugle* quant contre moi paroles,

lui dit sainte Église, et, d'autre part, l'auteur de la passion
éditée par Jubinal ² met dans la bouche du même personnage
les vers suivants :

Apelle le clere qui te livre
Ceste leçon qu'on t'a leüe.
Aussy as-tu malvaise vene,

¹ JUBINAL, *op. cit.*, II, 405.

² *IBID.*, 261.

ce que confesse Synagogue, qui attribue son état à l'émoi que lui a causé un chant céleste qu'elle vient d'entendre :

Le chant que j'ai oy chanter
A toute aveuglée ma face.

Or, dans Alsfeld, Ecclesia s'écrie :

Ir Judden, er sijn gar blynt! 3007.¹

Dans Donaueschingen, Christiania dit :

sy sind erblindet zû diser frist, . . .
.
zûm zeichen dass *ir all sind blind*
.
so tûnd ich dir verbinden din ougen.
3680, 3768, 3770.²

Et elle le fait comme elle le dit : « Hie mit verbindet die » cristenen kungin der jûdischen die ougen und zerbricht ir » das banner. » Dans Clopin, ce sont les tables de Synagogue qui sont « quassées ».

La passion du manuscrit de Sainte-Geneviève, éditée par Jubinal, renferme aussi un dialogue doctrinal entre Synagogue et sainte Église; mais il ne ressemble guère à ceux que j'ai étudiés, si ce n'est par la véhémence du ton employé :

Dû hast gar uppeelichen mût¹,

dit Ecclesia dans Francfort, et Synagoga de lui répondre dans Donaueschingen :

Wenn het din elappern dala ein ende?
.
schwig stil, din red ist gantz verlorn
.
3683, 3704.²

¹ Numéro 363 de l'édition FRONING (p. 372). La comparaison est encore plus fructueuse, si l'on se reporte, dans le livret de scène de Francfort, à la polémique du début entre les prophètes et leurs contradicteurs juifs; ainsi *Lieberman juleus* réplique à *Jeremias propheta* :

swig a, dumeelecher man!

Ce qui rappelle, en même temps que certains vers du poème français du XIII^e siècle :

Tais-toi, dist sainte Yglise, vieille ribaude fole,
Pourquoi te fez si haude et si fière et si rogue ?

ces exclamations du texte de Sainte-Geneviève :

As-tu bien perdu ta raison ?
.....
Par ma loy, gloute, tu te mens
.....
Bien puez savoir, se tu n'es yvre, etc. ⁴
.....

Les prophètes.

Nous avons vu que, de même que dans certains drames français, en Allemagne, Ecclesia s'était parfois substituée à saint Augustin ² dans la fonction d'introducteur des prophètes ³. Ceux-ci méritent à leur tour une étude particulière.

On les retrouve, avons-nous dit, dans le *Paaschspel*, dans le *Kindheit Jesu*, dans Francfort et dans Eger ⁴, c'est-à-dire dans

¹ *Op. cit.*, p. 260.

² En revanche, Augustinus est devenu l'introducteur du jeu dans Saint-Gall, Francfort et d'autres œuvres germaniques.

³ En dehors du groupe, ils figurent encore dans le *Mecklenburger Osterspiel* MONE, II, 1, dans le *Sündenfall* éd. SCHÖNEMANN et dans un fragment édité par MONE *Altdutsche Schauspiele*, p. 145.

⁴ Synagoga désigne un juif dans Alsfeld (1555, sq.), de même que Synagogus dans Francfort 1493 vers 429, sq.), lointaines réminiscences de *le* et qui ont d'autant plus d'intérêt que, dès 1150, un débat analogue, mais entre Ysaïas et *quidam de sinagoga*, se retrouve dans le drame français d'*Adam* (éd. GROSSE, 882, sq.). Ce qui ajoute encore à la valeur de ce rapprochement, c'est que, dans la *Desputoison* en longs vers du XIII^e siècle, une partie de la discussion roule sur la prédiction d'Ysaïas, rappelée en des termes à peu près identiques à ceux que nous offre le texte français de 1150.

x ; mais il n'est pas aisé de conjecturer quel en est le nombre et quels ils étaient à l'origine ; car, si j'excepte Ysaïas, qui figure partout, il n'y a pas deux figures communes à Eger et à Maestricht.

Le <i>Kindheit Jesu</i> a :		Maestricht a :	Francfort a :	Eger ¹ a :
				Adam (scène).
				Abel (id.).
				Noë (id.).
				Abraham (id.).
Moyses.	Ysaïas		Moyses (id.).
Balaam.	Balaam.
David.	Virgile.	David (scène .		David (scène .
Salomon.	Salomon (id.).		Salomon (id.).
Ysaïas.		Ysaïas.
Jheromias.		Jeremias.
Daniel.	Daniel (scène).		Abacuk.
(Michias).	Zacharias (id.).		Ezechiel.
		Osée.		Simeon (scène).
		Jeremias.		Elisabeth (id.).
		Ysaïas.		Jean (id.).
	

Francfort et Eger ont donc obéi partiellement à cette loi d'amplification que M. Sepet a eu le mérite de formuler dans son étude sur les *Prophètes du Christ*. Il n'est que quatre des

¹ Ces scènes d'Eger sont bel et bien de gauches amplifications du sermon dramatisé ; les personnages sont appelés successivement par Salvator ou par un ange ; ils n'ont parfois qu'un court dialogue avec un ou plusieurs assistants, de même que Ysaïas disserte avec les Juifs dans le drame d'Adam (876, sq.). Francfort a conservé, en revanche, le personnage d'Augustinus et se rapproche, à cet égard, du drame de la *Nativité* de Munich, sans qu'on soit en droit de conclure à un emprunt. (Voir *Bibl. Ec. Ch.*, t. XXXVIII, 405 note.) Le texte de 1493 reproduit fidèlement la scène du livret de Baldemar von Peterweil, sauf le personnage d'Osée et celui du juif Abraham, qui se fait son contradicteur. Moshe, le contradicteur d'Ysaïas, est devenu ce Synagogus qui incarnera l'esprit juif au cours du drame ; cette dernière modification est due au désir d'unité de l'auteur de 1493, mais la suppression d'Osée et d'Abraham, si elle n'est l'effet d'un oubli, semble remonter à F¹, ainsi qu'un certain nombre d'autres changements que l'on constate dans le texte de 1493.

prophètes dans Eger, qui se bornent à paraître, à annoncer la venue de Jésus et puis à céder la place à celui qui vient ensuite. Dans le livret de Francfort, ils ne sont déjà plus de simples figurants, et après le discours, malheureusement perdu, de chacun d'eux, un Juif, dont le nom n'est pas indiqué, le contredit dans des termes véhéments et injurieux. La scène est donc embryonnaire, comme c'est le cas, d'ailleurs, pour celle à laquelle participent plusieurs des prophètes que Eger fait aussi défiler. Cette scène embryonnaire se retrouve dans Alsfeld, que j'aurais cité plus haut et rangé à côté des autres textes, si la destination spéciale des prophéties et le caractère du long épisode de Ecclesia et Sinagoga, dans ce surrogat de Francfort, ne lui enlevaient tout intérêt pour la démonstration que je tente ici. Comme le livret de Francfort, d'ailleurs, Alsfeld (et aussi Friedberg) a placé l'épisode d'Ecclesia à un tout autre endroit que les versions respectueuses de la tradition ne l'ont fait. Dans le *Paaschspel*, au contraire, les formes primitives sont restées telles quelles, ce qui est digne de remarque, alors que vers 1450 les mystères français d'*Adam et Ève* et de *Cain et Abel* étaient déjà sortis du noyau dramatique, que constitue l'apparition de chaque personnage de l'Ancien Testament, appelé par saint Augustin. Autre fait à noter, le *Paaschspel*, à côté de Ysaïe et Virgile, qui appartiennent aux plus anciennes rédactions, a aussi Balaam, qu'on ne trouve ni dans le manuscrit de Saint-Martial ni dans le sermon apocryphe de saint Augustin lui-même, mais que possèdent déjà la *Procession de l'âne* de Rouen et l'épilogue du drame d'*Adam* ¹. Il n'y a donc pas d'obstacle à admettre un prototype français, d'autant plus que le seul terme de comparaison que nous ayons antérieurement en Allemagne, le mystère de la *Nativité* de Munich, de la fin du XII^e siècle ², outre qu'il est postérieur aux textes français et qu'il se rattache très nettement

¹ Voyez *Bibliothèque de l'École des chartes*, t. XXXVIII, p. 399.

² Édité par SCHMELLER (*Carmina burana*, 80); éd. DU MÉRIU (*Origines*, etc., 187) et FRONING (873, sq.). On y trouve le personnage d'Ecclesia et le simulacre d'un débat pareil à celui que j'ai étudié précédemment. Toutefois nous avons en présence trois et non deux doctrines,

à la tradition française ¹, ne possède pas Virgile, qui figure dans Maestricht, et fait tenir un langage sensiblement différent ² à Ysaïas, Daniel, Sybilla, Aaron et Balaam, qui constituent chez lui la théorie des prophètes.

Au surplus, il est permis de supposer que nous n'avons plus le défilé complet des prophètes ni le texte de leurs discours, tels que les conçoit l'auteur du *Paaschspel*. Ici, comme dans d'autres passages où la tradition évangélique ne dressait pas son rempart invincible, le scribe du manuscrit de Maestricht a montré, semble-t-il, une singulière négligence pour son modèle. Est-ce à celui-ci qu'il faut faire remonter les étranges combinaisons à l'aide desquelles a été amalgamée la prophétie de Ysaïas, qui, à la différence de ce qui se passe dans le texte de Munich ³, est placée ici après celle de Balaam ? En tout cas, elle semble avoir été, dans le fond, empruntée pour une part à celle d'un autre personnage, correspondant à la Sybille dans Munich :

.....	ein kent
quod virgo nesciens viri commercium,	Das werden sal geboren
et virgo permanens post puerperium	Van der maget eine,
..... pariet filium ⁴ .	Die sal wesen reine.
	Da dat kent sal kumen af
	Anc mans gemeischal ⁵ .

Dans la forme, il est difficile de dire si c'est ce passage qui a été copié sur celui où Wairheit parle dans le débat des vertus

symbolisées par Ecclesia, Synagoga et Gentilitas. Celle-ci prend seule la parole. Après chacun des quatrains mis dans sa bouche, son *comitatus* chante une sorte de chœur où il raille ceux

qui deum unum dicant.

Quant aux deux autres personnifications, les seules que nos textes connaissent, elles n'ouvrent pas la bouche.

¹ Voyez SEPET, *loc. cit.*, note 2.

² Sauf le début, le discours de Balaam diffère totalement dans Maestricht et dans Munich.

³ Et d'accord avec des versions françaises, notamment le drame d'*Adam*.

⁴ DU MÉRII, *op. cit.*, 189.

⁵ Vers 225-229.

du même drame, ou bien s'il faut admettre l'inverse; en tout cas, l'un et l'autre ne font qu'un, à une insignifiante variante près et sauf l'interversion de deux vers :

. ze voren	Sal gaen ein kent zevoren,
e dat kent worde geboren,	Dat werden sal geboren
in were, oft mugelich were,	van der maget eine,
dat eine maît ein kent gebere	Die sal wesen reine,
ende blive maît als si was é.
.	Got sal ein wonder geven
dat erflich was us gegeuen	Over alle die leven
e dat kent gewu o)ne sin leuen.
(144-148; 152-153.)	(224-227; 222-223.)

Sauf le début (*Orietur stella ex Jacob...*), la prophétie de Balaam n'est pas plus conforme au texte traditionnel; on y sent l'influence de la scène des mages, où il est aussi question d'une étoile et où il est dit que l'enfant, dont cet astre est le signe, règnera sur le ciel, la terre et la mer; il vaut la peine d'instituer entre un passage de cette scène et les vers mis dans la bouche de Balaam un parallèle semblable à celui que nous venons de faire; pour être moins littérales, les analogies n'en éclatent pas moins aux yeux :

In Oriente verre	Ein schone leide sterre,
sagewir einen sterre :	de sal schinen verre
dar anc han wir bekant	over alle die werelt breit:
dat nu geboren is in't lant
ein kent also herlich,	himel, erde ende se
dat nie enwart des gelich.	sal werven al an siner hant:
(444-449.)	he sal alle die lant
	bedwengen al geliche

	(206-208; 213-216.) ⁴

Le début du couplet de Virgile, ainsi que la façon dont Ecclesia interpelle le poète, rappellent plus strictement la tra-

⁴ Dans le *Kindheit Jesu*, de même que dans le *Paaschspel*, on retrouve la traduction du *Orietur stella ex Jacob*; mais les termes ne sont pas identiques.

dition fidèle du sermon dramatisé, telle que nous la trouvons dans le manuscrit de Saint-Martial :

	<i>Ecclesia zu Virgilis :</i>
Vates moro gentilium	Heiden man Virgilis,
Da Christo testimonium	du saut uns ouch machen wis
<i>Responsum.</i>	van der heiliger gebort
Ecce polo
demissa solo	Ho van hiemelreiche
Nova progenies est.	sal ku(o) men wunderliche
	eine nuwe gebort

	(230-232; 234-236.)

Le reste du couplet semble avoir été emprunté en partie à la prophétie d'Ysaïe, à en juger par le langage qu'Eger ¹ prête à celui-ci :

Und bleibt doch keüsch ain juncfraü
[rein;	Van der maget eine
Von got ist si erwelt allain	Die sal wesen reine,
.
In eren alle creatur	Die sal werden gevort
Paide unvernüfftig und gehür	Van aller hande creaturen
(1111-1112; 1119-1120.)
	(Maestricht, 226-227, 237-238.)

L'étude du *Kindheit Jesu*, de Francfort et d'Eger nous confirme dans l'idée que le *Paaschspel* a fortement altéré la tradition du défilé des prophètes ²; son désaccord avec le manuscrit de Munich, l'absence de plusieurs prophètes qui sont partout

¹ Ce n'est pas le seul endroit où Eger et Maestricht concordent; on a vu plus haut les analogies de forme qui existaient entre ces deux textes dans le prologue de la création (p. 48); la scène de l'annonciation prête à d'autres rapprochements; comparez, par exemple, les vers 258-261 du *Paaschspel* avec 1403-1406 du jeu d'Eger; des deux parts se retrouve le souvenir très net de *x*.

² Dans le *Paaschspel* même, on trouve une allusion à des prophètes plus nombreux; le troisième inage, s'adressant à Marie, ne dit-il pas :

Ysaïas ende Virgilius
 ende andre propheten han gescreven
 Van eines kendis leven.
 (433-435.)

ailleurs, les altérations plus ou moins conscientes dont témoigne le langage de ceux que nous offre ce texte, tout cela permet de croire que l'auteur ou le scribe de cet ouvrage, obéissant à l'instinct de concision qui se révèle, on l'a déjà vu, dans d'autres scènes, n'a laissé subsister que *pour mémoire* les figures de l'Ancien Testament, qui, dès les XI^e et XII^e siècles, annonçaient au théâtre les événements sacrés du nouveau.

Au contraire, Francfort (livret et texte de 1493), le *Kindheit Jesu* et Eger sont restés beaucoup plus fidèles à la tradition primitive : il suffit, pour s'en assurer, de mettre en parallèle les personnages qui figurent dans ces ouvrages et ceux du drame d'*Adam*, qui remonte au milieu du XII^e siècle :

<i>Adam.</i>	<i>Eger.</i>	<i>Francfort.</i>	<i>K. J.</i>
Adam (Erstscenen)	Adam (Erstscenen)	Adam	Adam
Abel-Cain (2 ^{te})	Abel-Cain (2 ^{te})	Abel	Cain
Noé	Noé	Noé	Noé
Abraham	Abraham (2 ^{te})	Abraham	Abraham
Moyse	Moyse et Aaron (2 ^{te})	Moyse	Moyse
Aaron	Aaron (2 ^{te})	Aaron	(Habanus)
David	David (2 ^{te})	David	David
Salomon	Salomon (2 ^{te})	Salomon	Salomon
Habanus
David	David
Osée	Osée	Osée	Osée
Jeremias	Jeremias	Jeremias	Jeremias
Ysaie	Ysaie	Ysaie	Ysaie
Nachschonung	David	David
			(Habanus)

Les ressemblances ne sont pas discutables. La suite des prophètes est la même, et l'œuvre dans laquelle le prologue tiré de l'Ancien Testament a pris les proportions d'un ou de plusieurs petits drames, Eger, est d'accord avec *Adam*, sous cette réserve qu'Eger a, de plus, appliqué dans une faible mesure la loi d'amplification formulée par M. Sepet, à Noé, Abraham, Moyse, David et Salomon, ce qui s'explique tout naturellement

* Osée est ici en plus dans le livret, mais ne figure plus dans Francfort 1493.

par la date plus récente de l'œuvre, qui a pu copier un modèle français plus développé.

Dans les passions qui, comme Francfort, sacrifient toute cette portion de l'histoire sacrée, il ne pouvait être question d'Adam ni des premiers pères. Pourtant, à côté des prophètes proprement dits, figurent déjà David et Salomon, qui ont bien le caractère d'annonceurs que leur attribue la tradition française dès 1150 ¹, quoiqu'ils soient plutôt, de même que les autres personnages évoqués, dans la posture de docteurs de la foi qui la défendent contre des adversaires désignés nominativement, mais qualifiés chacun de *judeus* (ou de *rabi*).

A partir d'ici, la parenté littérale va s'ajouter à celle qui ressort du choix des personnages mis en scène :

Daniel :

A vos Judei, di ma raison :
.....
Ço'st Crist que li saint signifie
Tuz cels qui par lui avront vie.
Por son pople vendra en terre,
Vostre gent li ferunt grant guere,
Il le mettront à passion.

(*Adam*, 826, 832-836.)

Daniel :

Nu horet was ich uch sagen sol!
diss wort sult ir vornemen wol :
« Der war heilant Crist,
der nus zu droste kunflig ist,
sal sin benediet leben
vor uns setzen und geben
in den bitterlichen dot :
suss wil er dragen unser not.

(*Francfort*, 139-146.)

Puis c'est Abacue :

De Deu ai oïe novele :
Tot en ai truble la cervelle.
Tant ai esgardee cest'ovre.
Que grant poür li cuer m'en ovre.
Entre dous bestes iert veüz,
Par tot le mond iert coneüz.
Cil de cui ai si grant merveille
Iert demonstré par une esteille :
Pastor le troverunt en cressehe
.....

(*Adam*, 840-848.)

Ich hab gehort di gottes stim.
Sein gros loreht ich in mir vernim:
Ich hab erkent sein werck und macht.
Die mich in schrecknüss hat gepracht.
In ain kripp wirt gelegt ain kindt
In mittel ains esels und ains rindt.

(*Eger*, 1139-1144.)

¹ Dans Francfort 1493, Augustinus dit : « hort. . . wie David. . . Cristus doit und syner lere — Hait ordinglichen vorgeseit — Und in der warheit ussgeleyt » (éd. FROXING, vers 79, sq.).

Puis Jeremias :

.....
S'ensi le faites, dex vendra,	Ein kindt sol steigen von himel ab,
Ensemble od vus habitera.	Das wirt all ding regirn schan
Li filz de deu li glorius	Und bei den menschenwonung han.
En terre descendra à vos;	(Eger, 1134-1136.)
.....	
(Adam, 868-871.)	

Pour Ysaïas, la question se complique un peu, car Francfort et Eger fournissent un double parallèle. Toutefois nous n'avons plus que le premier vers du discours d'Ysaïas dans le livret de scène de Francfort, et à la différence de ce que nous constatons pour les autres prophètes, ce vers ne coïncide pas avec le début du passage correspondant dans le texte de 1493 :

Wer geloubit uns, herre, nû zû hant?	Wir hain en gesehen zu eyner
..... [frist
(Frft. dirigierrolle.)	(1493.)

C'est peut-être à cette circonstance qu'il faut attribuer les divergences profondes que l'on note entre ce dernier texte et le drame d'Adam. Toutefois ces divergences ne portent pas sur la totalité du passage. Car lorsque arrive l'instant de la réplique du Judeus (Moshe dans Baldemar von Peterweil, Synagogus dans 1493), nous avons l'heureuse chance de pouvoir confronter ces deux œuvres avec Adam. Dans Adam, comme dans les drames de Francfort, un juif (*Synagogus, quidam de synagoga*) intervient et raille grossièrement Ysaïas, après s'être étonné des choses merveilleuses qu'il a dites :

Or vus dirrai merveillus diz :
.....	du sages wonderliche noit
Tu me sembles viel rasoté ¹ ,
Tu as le sens trestot trublé	des du must, dummer man, enbern
.....
(Adam, 876, 894-895.)	(Francfort, 1493, 299 et 306.)

¹ Redoté dans l'édition Gross. Nous avons peut-être ici une imitation vulgaire du débat d'Ecclesia et de Synagoga, où s'échangent, on l'a vu, des propos non moins vifs.

Et si nous revenons au texte même des prophéties, Eger, autre rameau issu de *x*, nous apportera des similitudes décisives, que rien ne nous interdit de restituer, à titre conjectural, au texte perdu de Baldemar von Peterweil :

Or escutez la grant merveille

Pres est li tens, n'est pas loin-

teins,

Ne tarzera, ja est sor mains,

Que une virge concevra

E virge un filz einfantera.

Il avra non Emanuhel.

Pois s'i fera as reis certain.

La steille i anerrat les reis,

Ollrende apoterunt tot treis ¹

(*Adam*, 912; 916-920; 851-853).

Die ward, die ich fur mich hab gelaidt,

Die sag ich dir in der warhait.

Nempt war, die zeit wirt sich naehen,

Ein junefraü wirt ain kindt entpfahen

Und bleibt doch keüschain junefraü rein;

sein nam der haist Emanüel,

Zu seiner kindhait wirt da kûnnen,

Als ich im geist iz hab vernûnnen

Drei kunig und knecht mit grosser schar

(*Eger*, 1107-1111; 1122; 1125-1127).

En somme, il ne serait peut-être pas trop malaisé de reconstituer le défilé des prophètes, tel que l'a connu *x*. Sans entreprendre cette tâche dans tous ses détails, il est légitime de conjecturer que les prophètes communs à Francfort et à Eger d'une part, à Maestricht et au *Kindheit Jesu* d'autre part, lui appartenaient, et c'est le cas pour David, Salomon, Balaam, Jeremias et Ysaïas; quant à Adam et Ève, ils avaient déjà leur scène, peut-être allongée de quelques développements où le crime de Caïn était dramatisé. La série des patriarches devait-elle figurer dans *x*? J'en doute, et sans vouloir me prononcer sur la façon dont Eger l'a connue, je me demande si la scène des Limbes n'a pas été mise à contribution en raison des analogies qu'elle offrait à l'imagination peu variée des compilateurs de passions. C'est aux Limbes, après la mort du Christ sur la croix, que nous retrouvons partout nos premiers parents, puis Jean-Baptiste, puis Noé, Abraham et la plupart

¹ Ces derniers mots sont attribués à Abacuc par *Adam*.

des prophètes qui doivent défiler tout au début de nos drames. Dans Alsfeld ¹, dans Donaueschingen ², il en est ainsi, et si nous établissons une comparaison entre ces deux derniers ouvrages et les textes français, nous constatons une marche à peu près identique ³. Je n'insiste pas, mais je suis porté à admettre qu'un examen nouveau de la question, fait à ce point de vue, ne serait pas sans utilité ni profit.

La Nativité.

Les liturgies dramatiques de Noël n'ont pas encore été l'objet d'une étude comparative, analogue à celle que MM. Milchsack et Lange ont faite des liturgies de Pâques ⁴. Il en résulte que nous ne sommes pas encore fixés sur leur rapport exact. Dans l'état actuel des documents, il est permis de constater que la France a la prédominance quant au nombre et à l'importance des jeux des rois. A part un texte assez insignifiant de Strasbourg ⁵, l'Allemagne n'est guère représentée dans la littérature du sujet que par l'office de Frisingue, qui appartient,

¹ 7161, sq.

² 3891, sq.

³ Le défilé dans le manuscrit 904 de Paris a en commun avec la scène des Limbes d'Alsfeld et de Donaueschingen, trois prophètes : Moïse, Ysaïas et Daniel; de plus David et Jheremias, qui sont chez lui, sont aussi dans Donaueschingen, de telle sorte que sur six personnages, conduits précisément par *Ecclesia* dans le français, il en est cinq qui reparaissent dans la scène des Limbes de Donaueschingen. Arras, Gréban et Rouen 1474 autorisent des conclusions analogues. Après chaque prédiction dans le défilé d'*Adam*, il est dit du personnage « ducetur in infernum », ce qui évoque encore le souvenir des Limbes; le même souvenir est attaché aux prophéties dans le *Kindheit Jesu*; voyez vers 5. 50 et 117.

⁴ M. CREIZENACH déclare qu'une étude sur ce sujet, faite sur les textes, serait « eine lohnende Aufgabe ». (*Op. cit.*, p. 62.)

⁵ Publié par LANGE, *Zeitschrift f. d. Altertum*, t. XXXII, p. 412.

ainsi que ceux de Bilsen ¹ et de Compiègne ², au XI^e siècle. Comme l'a fait remarquer M. Creizenach ³, ce sont les textes les plus anciens qui nous offrent les versions les plus développées. Aussi est-ce avec eux qu'il convient de comparer tout d'abord les œuvres allemandes, et particulièrement le *Paaschspiel*, qui se rapproche le plus de la sobriété du latin; on n'y voit figurer, en effet, ni les démons qui sont déjà au XIII^e siècle dans le jeu de Noël de Benediktbeuer ⁴, ni les

¹ Le texte de Bilsen a été publié par CAHIER et MARTIN, *Mélanges d'archéologie, d'histoire et de littérature*, pp. 258-260. Ce n'est pas le plus ancien document qui nous reste de la dramatisation de la liturgie aux Pays-Bas. C'est à Gand, en effet, que, d'après M. CREIZENACH (p. 48), on essaya pour la première fois d'entourer d'un certain appareil scénique le dialogue rudimentaire qui est le noyau obscur du drame de la résurrection. La nuit qui précédait Pâques, selon le témoignage de saint Dunstan (*Regularis concordia monachorum*, dans MIGNÉ P. L., 137, p. 495), après les laudes et les antiennes d'usage, un frère vêtu de l'aube allait se ranger près du sépulchre, une palme à la main; après le troisième répons, trois autres frères, enveloppés dans des chapes et marchant « ad similitudinem quærentium quid » se dirigeaient vers le sépulchre; alors s'engageait entre les derniers participants, qui figuraient les saintes femmes, et le premier, qui représentait l'ange du Seigneur, un dialogue que nous retrouvons, plus ou moins enjolivé de détails profanes, dans les liturgies dramatiques de Pâques. Après quoi l'ange montrait à l'assistance le tombeau vide, où l'on avait toutefois déposé les *lintheamina* dans lesquels la croix était enveloppée; ces *lintheamina* étaient tendus, puis placés sur l'autel, tandis que l'on entonnait l'antienne : *surrexit dominus de sepulchro*. A partir du XI^e siècle, auquel remonte le drame de Bilsen, nous avons toute une série de témoignages attestant le goût de nos pères pour les représentations de mystères et de miracles. Je renvoie le lecteur aux histoires générales de la littérature néerlandaise, et particulièrement aux opuscules de MM. GALLÉE (*Bijdrage tot de geschiedenis der dramatische vertooningen in de Nederlanden, gedurende de middelceeuwen*, Harlem, 1873) et WYBRANDS (*Studiën en Bijdragen de Moll et de Hoop Scheffer*, III^{de} deel, 1876), ainsi qu'à MOLL, *Kerkgeschiedenis*, II^{de} deel, 3, p. 266, sq.

² HARTMANN, *Das altspanische Dreikönigspiel*, Leipzig, 1879.

³ *Loc. cit.*

⁴ Ce jeu n'a rien de populaire et j'irais même plus loin que M. Voigt, qui lui attribue le caractère d'une composition d'école (*schuldrama*); voyez *Grundriss der germanischen Philologie* (1893), II, p. 394.

scribae ni les *obstetrices* que le drame liturgique connut dès le XI^e siècle. Mais il offre, en revanche, certaines particularités qui attestent une altération profonde de la tradition et ne semblent pas pouvoir être attribuées toutes à l'auteur du *Paaschspel*, ni même à son modèle (x).

Dans la scène des mages proprement dite, Compiègne, Bilsen et Frisingue ont, outre les personnages nés de la tradition évangélique, ceux du messager (*nuntius, internuntius*) et de l'officier royal (*armiger*), l'un avertissant Hérode de l'arrivée des mages et transmettant à ceux-ci les ordres de son maître, l'autre servant de conseiller au tétrarque des Juifs ¹. Je fais abstraction ici des *scribae* et des *obstetrices*, que Maestricht, je l'ai dit, ne connaît point. Le rôle de l'armiger est dédoublé dans le *Paaschspel*, où nous avons deux chevaliers [*der irste riddere* (378), *der ander ridder* (302.; aussi *primus* (330), *secundus* (490 et 348)]; peut-être me sera-t-il permis d'établir un rapprochement entre ce dédoublement et celui que l'on note dans le texte de Bilsen, où, sans désignation plus précise et sans doute à l'imitation du nombre des mages, on voit succéder à l'*internuntius*, avertissant Hérode de l'arrivée de ceux-ci, trois personnages désignés simplement ainsi : *alter* (qui suppose *unus*) et *tertius*. Ces personnages ne font guère que répéter les paroles du messager en des termes à peu près identiques, à savoir qu'il est né un roi et que les mages, guidés par l'étoile, lui portent leurs présents. La même confusion des rôles s'observe d'ailleurs dans le *Paaschspel*, car aux vers 312-3, Hérode y répond aux exhortations de ses chevaliers :

Du hais mich wale geraden
Up, riddere en boden!

.

Ce n'est pas la seule analogie que l'on constate entre l'office de Bilsen et le drame de Maestricht. Lorsque les mages sont

¹ C'est du moins le cas dans Compiègne et Frisingue; dans Bilsen, il y a une lacune à cet endroit.

interrogés par les *obstetrices*, ils répondent, soit collectivement, soit individuellement, en faisant connaître leur nationalité. Dans les versions les moins développées, quoique plus récentes en date, ils se bornent à faire une réponse collective :

Nos sumus quos cernitis reges Tharsis et Arabum et Saba.

Telle est la leçon de l'*Officium stellæ* de Rouen ¹, c'est-à-dire, selon M. Creizenach ², du représentant le plus fidèle du premier groupe de liturgie. Seuls Frisingue et Bilsen ont substitué à cette réponse collective des réponses individuelles.

Dans Bilsen, le premier mage s'exprime ainsi :

Tharsensis regio me rege nitet Zoroastro.

Le deuxième :

Me metuunt Arabes, mihi parent usque fideles.

Le troisième :

Impero Chaldæis, dominans rex omnibus illis.

La Chaldée remplace ici le royaume de Saba des versions du premier groupe, auquel se rattache, à ce point de vue, le texte de Compiègne ³. Il en est de même dans le *Paaschspel*, où la Chaldée est aussi le pays d'origine du troisième mage ⁴,

¹ Manuscrit 410, Y de Rouen dans GASTÉ. *Les drames liturgiques de la cathédrale de Rouen*, 2^e édition, p. 49.

² *Op. cit.*, p. 60.

³ L'Antiphonaire d'Utrecht (manuscrit 318 de la bibliothèque de cette ville), que j'ai consulté, parle des *reges Tharsis et insule* et aussi des *reges arabum et saba* (fol. 38 v^o). C'est à tort que M. GALLÉE (*op. cit.*, p. 31) voit là des rubriques; ce sont les *Incipit* de chants liturgiques; les mots *reges Tharsis et insulae* sont d'ailleurs écrits en lettres noires et non en lettres rouges, comme le seraient des rubriques.

⁴ Vers 424-429.

mais où, par suite d'une modification qui est peut-être due au prototype de ce texte ¹, on a interverti les nationalités du premier et du deuxième roi, de telle sorte qu'on y obtient l'ordre suivant :

Arabie Tharse Chaldée

au lieu de l'ordre de Bilsen :

Tharse Arabie Chaldée

qui a succédé, semble-t-il, à la série :

Tharse Arabie Saba

des liturgies dramatiques du premier groupe ².

Ce n'est pas la seule altération que l'on constate dans le texte actuel du *Paaschspel*. La rubrique *Quem vidistis, pastores, dicite*, début d'une antienne qui se retrouve notamment dans le jeu de Benediktbeuer ³, se rapporte ici à un personnage qualifié de *bode*, tandis que là, elle est mise dans la bouche des mages, s'adressant aux bergers qui retournent à leurs travaux après avoir adoré l'enfant divin. Il est bien évident qu'il y a eu confusion dans l'esprit de l'auteur de Maestricht, car ni dans Frisingue, ni dans Compiègne, ni dans Bilsen, le *nuntius* ne tient aux bergers ce langage. De même, lorsque les mages se trouvent en présence d'Hérode, ils le saluent ainsi

¹ Je dis au prototype et non à la copie que nous avons ici, car le *Kindheit Jesu* (v. 567) et Eger, qui sont indépendants de M., donnent également l'Arabie comme fief du premier roi. La faute commune à M., K. J. et E. ne peut, en bonne logique, s'expliquer que par un modèle commun déjà fautif. Le K. J. a ²) Saba; ³) Chaldée.

² M. CREIZENACH (*op. cit.*, p. 137, note 1) signale encore une autre analogie entre Bilsen et Maestricht, qui possèdent tous les deux des indications de scène rimées, comme si elles faisaient partie du dialogue.

³ Page 894 de l'édition Froning.

dans le *Paaschspel* : *Vive rex in æternum* ; à quoi Hérode de répondre : *Salvet* (l'éditeur a corrigé à tort *Salutat*) *vos gratia mea*. La première de ces formules se retrouve dans les drames latins de la Nativité, mais elle n'est pas attribuée aux mages. Dans Strasbourg, c'est l'*armiger* qui salue son maître de la sorte, lorsqu'il lui annonce l'arrivée des mages. Une observation analogue peut s'appliquer aux paroles de l'ange : *Audite verbum domini, gentes*. Une confusion paraît encore s'être glissée à cet endroit ; car, à en croire la rubrique, ces paroles s'adresseraient à Joseph et à Marie (*Hi kumpt der engel ende sait dait si gein einen andren wech zu Marien ende Joseph*), tandis que, si l'on examine le texte, on voit que c'est aux rois que l'ange s'adresse en ce moment. Or le *audite gentes* ne peut convenablement se rapporter pas plus à l'avertissement donné aux mages qu'à celui donné à la Sainte Famille.

Je crois avoir suffisamment démontré que la tradition de *x* n'apparaît plus dans le *Paaschspel*, ou du moins dans la copie actuelle de ce mystère, que sous une forme gravement altérée, modifiée ou abrégée à dessein et qui serait souvent intelligible si l'on n'avait des termes de comparaison latins et d'autres germaniques. Parmi ces derniers, il convient d'interroger les autres versions du drame de la Nativité que nous possédons dans la famille rhénane. Elles nous permettront de poursuivre notre enquête sur les sources du prototype perdu, sources que je crois partiellement françaises, comme la lecture des passions de Gréban et d'Arras m'en a convaincu.

Si je prends, en effet, le *Kindheit Jesu* comme terme de comparaison, je constate entre les passions précitées et ce dernier ouvrage des analogies qui ne découlent pas toutes de la mise à contribution du même texte évangélique ou des mêmes liturgies ; et ces analogies sont, pour la plupart, communes au *Kindheit Jesu* et au *Paaschspel* ou à Eger, ce qui permet de les faire remonter à *x* ; leur étude a donc sa place ici.

Déjà l'épisode de la visite à Élisabeth prête à d'intéressants rapprochements ¹ :

Élisabeth.

O dame, tu es bieneurée
sur toutes les femmes du monde
et le fruit benoît qui se fonde
en ton saint ventre convenant.
Et qui fait ceçy maintenant
que le mere de mon seigneur,
de mon Dieu, de mon createur,
viengne icy pour moi visiter ?
Si tost que j'ay peu escouter
ta voix de salutacion,
en joye et exaltacion
l'enffant de mon ventre s'est mis,
congnoissant cil a qui soubrmis
est tout ce qui au monde est creu :

Marie.

Mon âme magnifie Dieu
et mon esperit se resjoye
en Dieu. mon salut et ma joye ;
car il a regardé l'umblesse
de son ancelle et sa simplesse.
De ce benoite me diront
tous gendres qui jamès seront
.....
(Gréban, 3607-3620; 3625-3631).

Elizabeth.

Gross lob sag ich dir
.....
nützel und frowe min,
min sel müss sich fröwen din.
dins libs frucht geseñnot ist,
geseñnot öch du selber ist
über all mägt und wip,
so sällig wart nie wips lib.
von wären schulden ich das gich,
gesach mich got, das ich dich
mir tet nie ogenwaid bas.
Got herr, wanner kompt mir das ?
mins herren müter kompt zü mir !
frow nützel, ich sagen dir,
sid ich erhört dine wort,
so hät so gross fröd hort
min kind in minem libe,
ich wen, es küm blibe,
es fert mit fliss gegen dir
.....

Maria.

Nun sag ich lob und ere Got ² !
min sel sol loben fümmer in,
min herez, min gaist und min sin
sond fröwen sich in im,
von dem ich alle guaden nim,
von des gnäden ich das leben han,
sid er gerücht sechen an
sin armer diruen demüt,
wan ich vor hochfart bin behüt,
do von söllend sällig haissen mich
alles künne, arm und rich.
(K. J., 387-404; 410-420).

D'autres similitudes se relèvent entre Gréban et le *K. J.* dans la suite de cette scène, notamment lorsque l'ange rassure

¹ Sauf exception, je ne donne qu'en note les références d'autres textes, soit français, soit rhénans, ces derniers confirmant l'attribution des similitudes à *x*.

² Dans tous ces passages Eger est d'accord avec *K. J.* Il faut encore

Joseph, que la future naissance d'un fils inquiète douloureusement (Gr. 4211-17 = *K. J.* 421-3; E. 422-4), et aussi lors de l'apparition des mages (comp. Gr. 5390 sqq.¹ avec *K. J.* 621 sqq.). Dans ce dernier endroit, l'analogie, à laquelle prête aussi Arras, a d'autant plus de prix qu'elle ne se fonde plus sur la tradition liturgique :

Melchior.

Mes ditz sont bons et vertueux,
et sont fondés sur la parole
Balaan, qui soubz parabole,
par grand deliberacion,
nous bailla declaracion
d'une estelle qui doit descendre
de Jacob, par qui puis entendre
une vierge qui naistera
et ung si grand roy portera,
qu'il tendra dessoubz son domine
toute Judee en discipline

(Gr., 5390-5400).

Il y a demain xiii jours
Que celle estoille prist son cours
En l'air
Qui nous² a donné congnoissance
Del enfant et de sa naissance

(Arras, 3443-3445; 3439-3440).

Melchior.

das wilent was ain wiser man
in unserm land, hiess Balaan,
do iuer volck kom in das land,
der sprach, als ich gescriben vand :
noch entwenn sol ain stern uff gån
uss her Jacob und sol erstån
von im ain man, der über siget.
was herren sich gen in verwiget,
und wirt din welt sin aigen gar.
nün händ wir genomen war
vor zu tagen und nit vil me
ain sterne niw und der nie me
bij andran sternen ward gesehen.
do wir das liecht begunden spechen,
wir markten ze hand da bij,
das das kind geboren sij

(*K. J.*, 622-637).

Hérode mande alors les Juifs pour avoir leur avis sur la venue du Messie, qui paraît imminente après les révélations

remarquer que la réponse de Marie dans les deux textes et dans le français est empruntée, en partie, au *Magnificat*. E. le dit expressément; comp. Gréban, v. 3623.

¹ Le développement correspondant au *K. J.* 648, sq., est aussi dans Arras, 3413, sq. Toutefois c'est à ses clercs (aux *Scribes* de la liturgie) qu'Hérode s'adresse, tandis que dans Gréban, comme dans le *K. J.*, c'est aux juifs qu'il demande conseil; voyez à ce sujet Gréban, v. 6276 et surtout 6323 sq.

² Le texte a *vous*, et c'est Hérode qui parle; mais il est permis de supposer que dans une version plus concise, la demande et la réponse ne faisaient qu'un et que, de même que dans le *K. J.*, c'était Melchior seul qui parlait.

des mages. Le seul évangéliste qui possède ce trait (Matth. II, 4-6) s'exprime ainsi : « Et congregans omnes principes sacer-
 » dotum et scribas populi, seiscitabatur ab eis ubi Christus
 » nasceretur. At illi dixerunt ei : In Bethleem Judææ. Sic enim
 » scriptum est per prophetam : Et tu Bethleem terra Judæ,
 » nequaquam minima es in principibus Juda : ex te enim
 » exiet dux qui reget populum meum Israhel. »

Voilà le canevas sur lequel ont brodé à l'envi les textes français et allemands. A la différence de certains de ses congénères, le *K. J.* et Eger marchent ici tout à fait d'accord avec Gréban. Alors que dans Arras, Hérode mande les *scribæ* comme dans la liturgie, dans *K. J.*, E. et Gr., il fait, conformément à la tradition évangélique, appel aux Juifs, et l'un de ceux-ci (Anne dans Gr., Ysaac dans *K. J.*, *Primus doctor* dans E.) lui expose les prophéties auxquelles il est fait allusion, mais en désignant nominativement un prophète qui porte le même nom des trois parts, alors que l'évangéliste ne le nomme pas :

les prophetes tiennent et dient
 qu'en Betleem, la noble terre
 de Juda, le convient-il querre,
 dont Micheas, le bon prophete,
 ceste prophecie en a faicte :
 Betleem, terre de Judée,
 tu n'es pas la mendre fondee
 entre les princes de Juda :
 ung prince de toy ystera
 pour gouverner a tous jour mes
 mon peuple d'Israel en paix
 (Gréban, 6429-6439).

ze Bethleem in der statt,
 als Melechias gesprochen hat.
 an sinen bûchen stât also :
 du Bethleem sygest fro,
 under andran stetten ain fürstin,
 du solt nit die minste sin,
 uss dir der herczog sol warn,
 der Israhel wil bewarn,
 sin volck unbericht sin sol,
 die sinen mag er behalten wol
 vor sünde und vor missetât

(*K. J.*, 684-694)¹.

Kunig, in dem puch geschriben stat.
 Als Micheas am fünften gesprochen hat :
 Bethleem die minst ist nit im reich,
 Das sag wir dir ganz offenleich :
 Wan aus der wirt ein furst entspringen,
 Der alles judisch volck hat zu zwingen

(Eger, 1949-1954).

¹ Ce passage reproduit en partie la prophétie de Michias dans le même texte, v. 153 sq.

Et Hérode de demander, dans *Gr.* et *K. J.*, à d'autres Juifs si la prophétie est bien telle ; leur réponse est la même :

<p>Il vous a le droit point noté qui parle de ceste matiere et dit la raison toute entiere sur la quelle nous nous riglons (<i>Gréban</i>, 6443-6446).</p>	<p>Ai herr, es ist benamen wär, iuch hāt so tūr als umb ain hār. Isaac min neff gelogen nicht (<i>K. J.</i>, 701-703).</p>
--	--

La suite est conforme à la tradition sacrée. Quand Hérode recommande aux mages de repasser par son palais lorsqu'ils auront vu l'enfant, un des rois (Melchior dans *Gr.* et *Eger*) prend, au nom des trois, l'engagement de se conformer au désir du tétrarque. Les termes de l'adoration des mages n'offrent guère d'intérêt, les développements lyriques qu'elle a reçus dans *Gréban* n'ayant rien de traditionnel ; dans l'essentiel pourtant, l'auteur du *K. J.* est d'accord avec lui. Dans *Eger* comme dans le texte français, c'est par mer que les mages s'en retournent sur l'ordre de l'ange :

<p>vers la mer adressez vos pas et nagez jusqu'à vostre terre (<i>Gréban</i>, 6812-6813).</p>	<p>Ich wil eüch weisen ein andern weg, Der eüch furt an des mœeres steg; So schiffi ir sicher in eür landt (<i>Eger</i>, 2199-2201).</p>
---	--

Ici la tradition n'intervient pas et l'imitation est flagrante ¹.

Plus loin, la purification est traitée de la même manière dans *Gréban* et *K. J.* (resp. 6898-905 et 843-8) ; Siméon est alors mis en scène ; à deux reprises dans *K. J.*, il invoque le Seigneur et appelle de ses vœux la réalisation des prophéties bibliques (*Gréban* 6981-5, 6989-90 = *K. J.* 859 sqq. ; comp. *Eger* 2241 sqq). Anna la prophétesse intervient aussi dans l'action. Saint Luc (II, 25, sqq.) ne fournissant pas de texte, il a fallu broder quelques développements laissés à l'inspiration

¹ Voyez d'ailleurs GREIZENACH, *op. cit.*, p. 359, qui a rapproché Revello de *Gréban*, mais n'a pas songé aux passions allemandes.

du rimeur. Or, dans Gr. et dans *K. J.*, ils offrent de frappantes similitudes :

Esjouissez-vous haultement,	. . . hôrend sáligen gottes kind :
bon peuple de Jherusalem,
de Syon et de Bethleem,	der alle die welt erlösen sol,
faittes feste grant et menu;	sind frólich, gehabend iuch wol,
vecy vostre sauveur venu,	der hailig aller hailigen ist;
vostre delivrance est prochaine	geboren an allen zwifel ist
(7101-7106).
	(874; 876-879).

Quand Hérode est averti de la présentation au temple, il s'adresse des deux parts à ses conseillers (Arras. 4706-7 = *K. J.* 930-1). Plus loin, la fuite en Égypte donne lieu aux mêmes constatations ; les Égyptiens s'étonnent du prodige par lequel leurs dieux (il n'y en a qu'un dans *K. J.* ¹) ont été culbutés de leurs autels :

Qu'est ceey? vecy fier ouvrage	Her nâch merkend alle
dont ne suis pas accoustumés:	wie iuch diss ding gevalle,
vecy tous nos grans dieux tumés	das unser got gevallen ist
et renversés les piez dessus	(993-995).
(Gréban, 7486-7489).	

La scène du massacre des innocents est traitée plus en détail dans le mystère français, tandis que le *K. J.* a conservé, comme les liturgies dramatiques où figure Rachel (que le *Paaschspel* possède également), le caractère lyrique et mystique à la fois de la tradition primitive. Mais, abstraction faite de cet épilogue du *K. J.*, il est permis d'affirmer sa dépendance vis-à-vis, non pas du poème dramatique de Gréban, qui est plus récent que lui, mais des compositions perdues sur lesquelles repose ce poème, ainsi que celui dit d'Arras.

¹ Toutefois plus loin, de même que dans Gréban, qui a ici de longs développements conformes au goût de son temps, il est parlé de plusieurs dieux (... so vallent unser gotte, v. 999).

L'aveugle-né.

Parmi les miracles de Jésus, il en est deux sur lesquels s'est fixée surtout l'attention des compilateurs (tant français que germaniques), celui de l'aveugle-né et la résurrection de Lazare. L'un et l'autre prêtent donc à des rapprochements qui seraient moins aisés et surtout moins décisifs, si l'on voulait les étendre à d'autres épisodes merveilleux de la vie publique de Jésus.

La scène de l'aveugle-né est dans Saint-Gall, Donaueschingen, Heidelberg et Alsfeld ¹; elle figurait donc dans *x*. L'accord de plusieurs de ces textes permet d'affirmer que, dans la tradition évangélique, le père et la mère de l'aveugle étaient également mis en scène. Quant au personnage du valet, qu'Arras a en commun avec la passion d'Alsfeld, il manque partout ailleurs en Allemagne; il n'y a donc pas lieu de s'en occuper ici.

La passion de Heidelberg se rapproche surtout de Gréban, ou plutôt du prototype plus concis qu'a remanié le célèbre auteur du XV^e siècle; le début est identique de part et d'autre; l'aveugle se plaint ² et un des disciples de Jésus lui demande ce qu'a fait cet homme pour être éprouvé comme il l'est. Ici le texte évangélique se borne à dire : « Interrogaverunt discipuli ³. » Dans Heidelberg comme dans Gréban, c'est Barthélemy qui parle. La réplique de Jésus est la même des deux côtés. Il envoie l'aveugle « in natatorio Siloe » et l'aveugle dit qu'il s'y rendra, ce qui n'est pas dans la tradition et n'exigeait pas, il est vrai, un grand effort d'inspiration (Gr. 4436-41 = H. 4163-8,

Après que le miracle est accompli, un Juif (*vicini* dans

¹ Voyez respectivement les vers 308 sq. : 943 sq., 1141 sq., 1413 sq.

² Il s'appelle *Marcellus* dans Donaueschingen, ailleurs *Caveus*, comme dans Gréban *l'aveugle*.

³ Jean, IX, 2. Dans Saint-Gall et Alsfeld, c'est *Petrus*; *André* dans Donaueschingen.

l'Évangile ¹⁾ demande si c'est bien là l'aveugle qu'il a connu; d'autres Juifs répondent ²⁾, puis ils arrivent à se concerter entre eux sur le point de savoir quelle doit être leur attitude à l'égard de Jésus; ils disent alors :

Ainsi ne t'en iras tu pas :	Wir wollenn nemen diessenn man
tu vendras compter ces moyens	Vvnd wollenn jn zeun gleyssenernn
par devant les pharisiens,	[füren,
assavoir qu'ilz en voudront dire	Ob sie mochten an jm spüren,
(Gréban, 14216-14219).	Was der handell vff jm hoitt
	(Heidelberg, 1194-1197).

Les analogies se présentent, dans la suite, entre les deux textes. Comparez Gr. 14228 sqq. avec H. 1199-1206 pour le discours du Juif qui introduit l'aveugle dans le sanhédrin; Gr. 14262-3 avec H. 1207-10; 14268 sqq. avec 1211 sqq. Il en est de même plus loin, lorsque les Juifs décident de faire comparaître les parents de l'aveugle. Ici Gréban a de longs développements; mais la tradition attestée, d'une part, par l'accord des textes rhénans, de l'autre par Arras, est beaucoup plus concise; voyez, par exemple, Arras 8588 sqq. et comparez H. 1232 sqq., où le personnage du messenger est conçu de la même manière et où on l'entend, comme dans le français, dialoguer soit avec les amis, soit avec le père de l'aveugle-né; en l'absence de passages correspondants dans les textes de Saint-Gall et de Donaueschingen, il est, en revanche, assez difficile d'affirmer que le bout de discours par lequel le messenger introduit le père et la mère de l'aveugle-né dans la synagogue remonte à l'original.

La suite est conforme au texte évangélique; je note seulement les quelques vers de la réplique d'un personnage que

¹ Jean, IX, 8. Saint-Gall a encore *unus judæus*, que le prototype de Gréban possédait peut-être aussi; dans D., c'est *Jacob; Seligmann* dans H.

² Dans H., *einn ander* et encore *einn ander*; Gréban a individualisé davantage, mais Arras a encore *premier juif de Sydon; premier juif de Thiri* (sic); Saint-Gall a *unus judæus* et *alter*; c'est la bonne tradition.

Heidelberg appelle *Lawlein*, Donaueschingen *Leviathan*, Saint-Gall *Annus*, et qui porte des noms différents dans les drames français :

Puch, dû müst sin verlorn,
wan du bist in godes zorn
und wilt uns doch alle leren,
das müst dû von uns keren
und wis von uns gehalten,
wilt dû din leben behalten
(*Saint-Gall*, 426-431)¹.

Va, meschant pescheur desvoyé
.
(*Gréban*, 14524).
.
passez hors sus, sans plus attendre,
ou vous avez plus de cent cops
(*Arras*, 8682-8683).

Telles sont les analogies de cette scène qui, moins importante que les précédentes, n'en méritait pas moins les honneurs d'un parallèle; on verra, à propos d'Alsfeld, qui lui a donné une extension particulière, s'accuser plus vivement encore l'imitation du français, déjà indéniable ici.

Madeleine.

J'ai déjà étudié la genèse de cette scène, la série de confusions qui lui a donné historiquement naissance et les éléments profanes qui sont venus se greffer sur la donnée primitive; j'ai montré que de bonne heure, en Allemagne, le drame religieux avait voué à la pécheresse de Magdala une prédilection particulière.

De l'accord relatif de Vienne et d'Alsfeld on ne doit pourtant pas déduire l'antiquité de certains développements profanes dans la famille rhénane. Vienne n'est ici qu'un écho de Benediktbeuer, et si Friedberg et Alsfeld connaissent les « diableries » dans cette scène, le livret de scène de Francfort ne les possède pas plus que le texte de 1493 et Heidelberg, de telle sorte qu'elles ne remontent même pas à *x*¹. Le *Paaschspiel*,

¹ Les principaux vers de cette tirade se retrouvent dans Heidelberg (1313 sqq.), y compris les rimes *verlorunn* (: *geborenn*), *leren* : *keren*; la menace finale se rapproche encore davantage de celle d'Arras :

Oder ich stoës dich jnn d'essen dreck (1318).

malgré qu'il ait donné à cette scène une certaine extension dont j'ai tâché d'indiquer la cause, n'est pas non plus d'accord avec les textes précités; quant à Saint-Gall, il est encore plus étranger aux enjolivements non traditionnels; ceux-ci ont donc, en vertu d'une loi d'amplification que nous avons vu opérer ailleurs, pénétré de façon indépendante dans plusieurs textes de la famille rhénane; ou du moins, s'il y a dépendance, comme c'est le cas pour Aisfeld vis-à-vis de Vienne et peut-être pour Friedberg vis-à-vis d'Aisfeld, il ne faut pas chercher une filiation au delà de ce que permettent les constatations actuelles.

Il semble que la scène primitive, celle qu'a connue *x*, ait compris trois tableaux, la *mondanité* de Madeleine, les tentatives que fait sa sœur pour la convertir et l'espèce de coup de foudre que fut pour la pécheresse la prédication du Sauveur. Comme je l'ai déjà dit plus haut, le premier de ces tableaux, qui a été supprimé de-ci de-là, était sans doute le plus court. Madeleine apparaissait « habitu superbo » et chantait quelque refrain populaire, puis elle invitait ceux qui lui faisaient cortège à vivre suivant sa doctrine amoureuse (accord du *Paaschspel* avec F. 1493). Les trois apparitions de sa sœur dans plusieurs versions indépendantes permettent de supposer que, dès l'origine, on avait dramatisé le second tableau par le spectacle des tentatives successives que fait Marthe pour ramener Marie-Madeleine à de meilleurs sentiments. Quant au troisième tableau, il a subi des altérations de très bonne heure, à en juger par la version de Maestricht, dont l'auteur a cru bon de fondre les deux dernières parties de la scène en une seule et de laisser à Marthe l'honneur de la conversion de Marie ⁴.

Si l'on étudie les passions françaises, on constate qu'elles ont, jusqu'à une date avancée, conservé plus fidèlement le cadre primitif dans lequel se mouvait la pécheresse de Mag-

⁴ Il est difficile de ranger à cet égard le texte de Saint-Gall, car si Jésus y reparait entre les deux dernières tentatives de Marthe, c'est dans un épisode étranger au sujet du nôtre, celui de la femme adultère. Toutefois Eger, qui se rattache à la même souche (*y*), a conservé les développements primitifs.

dala ¹. Le texte de Sainte-Geneviève n'a même pas le débat entre les deux sœurs; Madeleine est déjà prise de repentir lorsqu'elle entre en scène. Il ne faudrait pas, toutefois, conclure de là qu'avant Arras et Gréban, la partie antérieure de la scène n'ait pas été développée sous les yeux du public français; certaines analogies entre le drame germanique et le drame français du XV^e siècle ne peuvent s'expliquer que par des formes plus rudimentaires et plus anciennes de ce dernier, dont les poètes du XV^e siècle ont fait leur profit. D'ailleurs, le compilateur de la passion d'Arras, qui représente une tradition indépendante, a déjà esquissé une situation qui prendra chez le célèbre médecin d'Angers, Jehan Michel, par exemple, un développement considérable. De même que dans certaines œuvres allemandes ², on voit figurer chez celui-ci, non seulement Madeleine et la suivante (*Narcilla* déjà dans Francfort), mais un galant chevalier ³ qui présente ses hom-

¹ Les textes provençaux, traduits du français, n'apportent aucun éclaircissement de quelque prix, le mystère rouergat n'a pas la scène de Madeleine avant la conversion, et, s'il faut en croire M. Ghabaneau, qui l'a analysée à ce point de vue, la passion *gasconne* du XIV^e siècle, contenue dans un manuscrit de la Bibliothèque nationale, n'offre que le tableau du repentir de la pécheresse (*R. lg. rom.* XXVIII, 6 sq.).

² Voici un exemple des grosses difficultés de l'enquête à laquelle je me suis livré : il est question d'un *miles*, amant ou ami de Madeleine, dans Francfort 1493 et Alsfeld, d'un *juvenis* dans Vienne, d'un chevalier, *Jessé*, dans Donaueschingen. D'autre part, une escorte de démons figure dans plusieurs textes, notamment dans Alsfeld et Friedberg (*Lucifer*), Eger (*Belial*) et Vienne (*unus diabolorum, alter diabolus*). Sans un examen, dont quelques parties ont été communiquées précédemment (voyez p. 28), j'aurais été tenté de conclure à une source commune pour le galant et les démons.

³ Voyez les frères PARFAIT, *Histoire du théâtre français*, t. I, pour les passages de Jehan Michel; comp. OSC. LEROY, *Étude sur les mystères*, et PETIT DE JULLEVILLE, *op. cit.*, t. 1, 220; je ne sais comment ce dernier savant peut assigner à Jehan Michel une place intermédiaire entre Arras et Gréban pour le traitement qu'a reçu chez lui cet épisode; cette place, en effet, revient à Arras, qui a Madeleine avant la conversion (9938 sq.), mais ne lui prête qu'un rôle insignifiant et quasi ridicule; elle se vante d'être belle, appelle en vain les galants, puis se convertit subitement, sans qu'on sache pourquoi (10027 sq.).

mages à la belle pécheresse. Cet épisode tout profane n'est pas dépourvu d'un certain charme poétique et il rappelle à bien des égards celui qu'a intercalé l'auteur de *Donaueschingen*. Des deux côtés il s'agit d'un chevalier plein de distinction et rompu aux finesses du beau langage; Jessé fait partie de la cour de Pilate (rubrique du vers 91), et lorsque Madeleine le mande auprès d'elle, il arrive en compagnie d'autres jeunes-cœurs dont l'un se nomme Malchus (v. 106) et joue excellemment du luth. Or, dans le mystère de Sainte-Geneviève, Malquin, qui correspond bien à ce Malchus, même dans la scène traditionnelle où Pierre le frappe de l'épée au Jardin des Oliviers, Malquin est présent à cet endroit, sans qu'il joue toutefois le rôle actif que lui attribue l'auteur de *Donaueschingen*. Ce qui achève de me persuader que celui-ci, sinon son modèle, a copié une version française, c'est que le personnage de Jessé se retrouve dans le fragment d'Amboise publié par M. Picot ¹. Tous les éléments que nous retrouvons combinés dans D. ont pu fort bien préexister sous la même forme en français, où nous ne les retrouvons qu'épars; le silence ou les lacunes des passions écrites en cette langue ne prouvent donc nullement qu'elles n'ont pas connu la scène de la *mondanité* de Madeleine ².

Mais, en réalité, c'est de *x* et non de D., que j'ai à m'occuper ici. La doctrine d'amour professée par Madeleine et qu'il faut restituer au prototype rhénan, n'est pas moins française d'essence que les développements et les figures dont j'ai dit quelques mots; sans parler des nombreuses versions de *l'ars amatoria* qui, dès le XII^e siècle, eurent cours en France ³, on

¹ *Romania*, XIX, 268.

² Cela est si vrai que rien ne nous interdit de croire que Gréban, de même qu'il a supprimé l'épisode du valet dans la scène de l'aveugle-né, a sacrifié la scène de la *mondanité* de Madeleine. Il connaît, en tout cas, Rodigon, qui est l'amant de la pécheresse chez Jehan Michel, car il en fait un chevalier d'Hérode (13163-13164), comme le *primus miles Herodis* dans Alsfeld (1810 sq.) est l'amant de la courtisane.

³ Voyez notamment *Histoire littéraire de la France*, XXIX, 453-525.

note dans les passions françaises, notamment dans celle de Jehan Michel, un écho vibrant et fidèle de cette philosophie, à la fois primesautière et mystérieusement traditionnelle, où l'âme païenne de la femme du moyen âge reparait insolument sous le vernis chrétien. Chacun des détails de la scène de Madeleine, dans la passion écrite par le médecin d'Angers, atteste la survivance des conceptions courtoises que devait résumer la *lere* dont parlent les auteurs de Maestricht et de Francfort 1493 ¹. Parmi ces détails qui ont trait à la toilette et au plaisir, il en est qui sont bien de *x* et que l'on retrouve en France, par exemple celui du miroir, qui se rencontre dans plusieurs textes rhénans :

Jehan Michel.

Apportes moy mon mirouer
pour me regarder.

Alsfeld.

MA. Wo bistu, knecht Natyre?
brenget mer den spiegel gar schyre!
NAT. Nemmet hen den spiegel, trawe,
daryn sollet ir uwer schone schawen
(1832-1835).

Maestricht.

Dus nemet einen spigel,
Da ir reithe als in ein sigel
muget ur gedene beschouwen.

Vienne.

Maria, sich in den spiegel clar
Unt tû diner schöne war
(329-330).

Observez la manière dont Madeleine se présente au public ² :

Gréban.

Madelaine suis je nommée,
jadis gente et bien renommée
de bonne generacion
(13815-13817).

Jehan Michel.

Magdaleine fus-je nommee,
Jadis belle et renommee
De noble generacion

Maestricht.

Edel ben ich ende vri
Ouch ben ich wale bekant :
Magdalena bin ich genant
.....
Magdalum ist mir underdaen
Eine burch herlich ende guet
(845-847 ; 851-852).

¹ Voyez page 32.

² Dans Arras, il est différents passages de cette scène qui prêtent à des

Il n'est pas jusqu'à tel vocable, le mot *quac* du *Paaschspel* (836), que M. Moltzer traduit par « frivolités ¹ » et que rendrait mieux « amignonnements » dans ces vers de Jehan Michel :

Je croy au monde n'y a femme
qui ait plus d'amignonnements.

A côté des courtes mentions de Saint-Gall (*mit den knappen ranzen*, 189) et du *Paaschspel* (809-11), on trouve dans certains textes rhénans, comme en français, des appels plus détaillés de Madeleine à la gaie compagnie et aux joyeuses débauches :

Je veul aller par le pays	Ieh wil immer vrölich sin
Prendre du bon temps en liesse;	Unt wil in vreuden sterben
Tandis que suis en jonesse,
Joieusement me maintenray	Ieh wil immer vrölich sin
.	Mit diesem jungelinge
Et je ne demand que delit	(<i>Vienne</i> , 333-334).
(<i>Arras</i> , 9940-9943; 9947).	

ich wil mit freuden vrolich sin,
zâ danzen stet daz gemude min
(*Saint-Gall*, 158-159).

heisse Yesse angends komen zît mir,
und sine gesellen, well er wil,
so trib ich mit inen der frôden spil
.
wan ich müß frôd und kurtz wil han,
die wil ich leb uff diser erden,
mag mir nit gûng der frôden werden
(*Donaueschingen*, 80-82; 84-86).

Après quoi Madeleine chante : *Adonc chante une chanson amoureuse*, dit le texte d'Arras ; et plus loin : *Adonc chante une*

rapprochements, notamment la description détaillée que la courtisane fait de son corps (9965 sq.) et qui ressemble fort à celle qu'on trouve dans M. M est aussi en rapport étroit avec Jean Michel dans ce passage :

J'ay mon chasteau de Maglalon	Magdalum ist mir underlaen,
Dont l'on m'appelle Magiteleine	Eine burch herlich ende guet;
Où le plus souvent nous allons	Dar umbe vrouwet sig min muet
Gaudir en toute joye mondaine	(851-853).

Dans Eger, c'est Belial qui dit (comp. les textes cités de Gréban et Michel):

Magdalena, freulein hübsch und zart,
Du pist wol geboren von hoher art (2909-10).

¹ *Op. cit.*, p. 521, note.

chanson a volenté. Nous avons vu ¹ qu'il en était de même dans la passion de Jehan Michel; or les drames allemands contiennent soit une indication semblable (Donaueschingen ²), soit le texte même ou le début du texte de la chanson (Benediktbeuer, Vienne, Maestricht, Alsfeld, etc.). Aucun des traits de celle-ci n'est étranger à la poésie française; mais comme on les retrouve également dans la lyrique populaire allemande, je n'oserais affirmer que l'auteur de *x*, dont M. Wirth a aidé à reconstituer ici l'œuvre perdue ³, se soit servi d'un prototype étranger. Au surplus, ces chansons que l'on disait « a volenté » ne sont que l'accessoire; mais les sentiments exprimés par l'héroïne ont une importance bien plus grande; on a vu, par les exemples cités, quelles analogies fournissait, à cet égard, un rapprochement entre nos textes et ceux de la littérature française du même temps. La suite de cette scène, où la tradition évangélique est nulle, révélera d'autres analogies, non moins édifiantes ⁴.

¹ P. 33.

² Le texte porte simplement : « Na fachen sy an mit dem seitenspil ze hofieren », mais il est évident que le jeu de l'instrument accompagnait un chant non renseigné; cf. d'ailleurs v. 87.

³ M. Wirth s'y est repris à plusieurs fois pour étudier ce chapitre difficile de son sujet (voyez son livre, p. 215, note 1); ses parallèles ont un vif intérêt et mettent à nu l'indigence d'inspiration des dramaturges allemands et la filiation des textes. Mais lorsqu'il s'agit de découvrir les sources de la scène de Madeleine, en dehors de quelques indications que lui fournit la lyrique moyen-allemande, M. Wirth reste dans le vague des généralités. De la France, pas un mot.

⁴ Il est un épisode particulier de la scène de Madeleine, auquel je ne crois pas devoir faire une place dans mon étude; c'est celui du marchand de parfums, que Vienne a emprunté à Benediktbeuer et que n'ont pas les autres textes rhénans, à l'exception de Donaueschingen. La courtisane va acheter (avec son amant) des parfums chez un marchand qui est directement mis en scène. Toutefois, comme M. Wirth l'a démontré (p. 38 de son livre) et comme nous l'avons redit à notre tour, le plus ancien texte allemand qui possède cet épisode, le jeu de Benediktbeuer, l'a emprunté à la scène des trois Marie, et il l'a fait si gauchement qu'il n'a même pas changé les termes dans lesquels l'héroïne interpelle le mar-

Toutefois, s'il est relativement aisé de reconstituer, à un ou deux détails près, la première partie de la scène de Madeleine dans *x*, il n'en va pas de même de la seconde et de la troisième partie. Comme je l'ai dit, certains textes ont fondu ces deux dernières, en attribuant à Marthe l'honneur de la conversion de Marie. C'est là une leçon indéfendable, contredite par la tradition tout entière de la scène. Ailleurs, Marthe s'y reprend

chand : *Dic, nobis, mercator*, termes qui se justifiaient par la présence des trois femmes dans la scène qui suit la résurrection de Jésus. M. Wirth a constaté que cette formule se retrouvait, identique, dans le mystère de Tours, de sorte qu'il attribue à un jeu de même espèce que ce dernier (*ein Spiel der Art wie d. M. v. Tours*, p. 132) la paternité de ce changement. Il est regrettable que M. Wirth ne précise pas s'il s'agit d'un jeu allemand ou d'un jeu français; ce qui a dû l'embarrasser, c'est qu'en dehors de Benediktbeuer et de V. qui en dérive, il n'a pas trouvé en Allemagne d'exemple de cette transposition d'un motif dramatique. S'il avait voulu poursuivre son enquête en France, la passion d'Arras lui aurait fourni un échantillon très significatif. d'autant plus significatif que : 1° il a, au lieu du parfumeur, un *apothicaire*, comme Vienne a fait du *mercator* un *medicus*; 2° que cet apothicaire fait la même réclame que dans V. en faveur de sa marchandise (*Or ça, ça il n'a... tel onguement qu'ay apporté, il est fin... etc.*; v. 10079 sq.); comp. dans Vienne : *Eccc merces optime...* (283); 3° que l'apothicaire n'apparaît que lorsque Madeleine, sur le point de se convertir, va chercher des « oignements » précieux pour Jésus, dont elle désire obtenir le secours ou le pardon; Donaueschingen est ici d'accord avec la bonne tradition, dont il reste une trace assez vague dans Vienne, comme l'atteste ce vers : *Ibo munc ad medicum... medicinam postulans*. Il est vrai que dans ce dernier endroit le *medicus* est Jésus; voyez toutefois *supra*, où *medicus* = l'apothicaire. Pour en finir avec ce petit tableau, dont l'origine justifie mieux l'intercalation à cette place qu'avant la conversion de Madeleine, il reste à signaler l'évidente parenté de *D.* et des textes français :

Or ça, ça il n'a en Su ie	[ich] wil uch geben kostlich salben,
tel onguement qu'ay apporté.	man findt die nit besser allenthalben
Il est fin, je l'ay espruvé.	in tüttschem oder wälschem land
Il n'a meil'eur jusqu'à Damas;
.....	der stereket dem artzat sinen mütt
Il renderoit a ung mort l'aue
(Arras. 10079-10082; 10085).	(D. 219-221; 226).

à trois fois pour essayer de convertir sa sœur; il est, en tout cas, certain que dans *x* il y avait un dialogue entre les deux femmes et que, contrairement à la version du *Paaschspel*, Marthe se retirait sans avoir rien obtenu. Dans les passions françaises, il règne un désordre peut-être encore plus complet en cet endroit du texte. Arras n'a même pas de dialogue entre les sœurs et Marie se convertit sans qu'on sache pourquoi¹; dans Gréban, il y a un embryon de scène entre Lazare et Marthe; celle-ci constate le changement de vie de sa sœur sans se l'expliquer². Seul Jehan Michel, qui a dû utiliser des sources perdues, puisqu'il est le dernier en date, nous a conservé, en l'enjolivant sans doute, le célèbre dialogue de Marie et de Marthe³. C'est chez lui qu'il faut aller chercher les éléments d'un parallèle que l'état actuel des textes rend un peu plus malaisé qu'il ne serait désirable; voici les passages les plus intéressants :

Marthe :

Dire vous veuil ce que j'entends,	Ich wil dis machen gewis.
Vous vous donnés à tous peschés,
De tous villains fais aprochés,	Des in les du nit wale bedait,
Et faietes tant de dueil à tous	Dat du dine sinne dig leis drigen
Que nous en sommes mal couchés,
Et tous nos parents reprochés,	Inde bit sunden umbè gaen
Seullement pour l'amour de vous.
	Ende sis eine su(o)nderinne ge-
	[nant ⁴
	Wyt over alle die lant
	(<i>M.</i> , 865; 871-872; 874; 882-883).

¹ 40027 sq.

² 44047 sq.

³ Voyez PETIT DE JULLEVILLE, I. 222-223.

⁴ Voyez Gréban, 43818-43820 :

Or me suis je en tout mal fermée,
tant que partout je suis blasmée
pecherresse en perdicion.

Maria, liebe swester min
 (V. 337: comp. *St-G.*, 162; *F.*, 86; *H.*, 445; *Alsf.*, 1922; *F.* 1493, v. 692:
Eger, 2889).

bechêr dich von den sunden din

(V. 338; comp. *Alsf.* 1923).

Ich forchtt sicherlichen dein,

Das du so uppigklichein ferest

Vnnd deiner selle nit werest

(*H.*, 446-448; comp. *F.*, 1493, v. 693 sq.).

Marie :

ceulx qui parlent de moy sont foulx,	si steit enen dore gelich,
Et quant de parler seront saoulx	des gehaut ug ane mich
A mains ne pevent que se taire	(<i>M.</i> 858-859).

swester, swig, la mich gehoren,

dû mach wol sin ein alte doren

(*St-G.*, 170-171; comp. *F.* 1493, v. 718-719).

C'est vraisemblablement à ces deux répliques, conçues à peu près dans les mêmes termes, que se bornait, dans *x*, le dialogue entre Marthe et Marie ¹; en France comme en Allemagne, on l'allongea, on le répéta à plusieurs reprises.

¹ Ici *Maestricht* a un trait de plus qui ne peut s'expliquer que par une source française; c'est Marthe qui parle (876-878) :

Des is din name sich verwardelt,
 Went du dieh plus hais gehandelt.
 Maria suble man dich uenen.

878 = on devrait te nommer *Mar i a* (malheur à toi!) : c'est un de ces jeux de mots chers aux vieux poètes, pareil à ceux auxquels prête le nom de la première femme et la salutation à Marie, l'une perdant le moule, l'autre le rachetant (*Ave-Eva*). Je n'ai pas retrouvé ce trait dans le français; mais il y a peut-être quelque parenté dans le passage suivant de Gréban (13814, 13821, sq.) :

En malheure fus Madelaine

 Ma beaulté, ma perfection
 est tournée en tel vitupere,
 Que c'est abominacion

Mêmes analogies dans la troisième partie de la scène, où Madeleine se désole et s'accuse d'avoir été une pécheresse. Ce qu'on peut en restituer à *x* n'est pas considérable; c'est d'abord la « confusion des grands péchés ¹ », dont parle Gréban :

Or, voy-je la confusion
Des grans peches dont je suis plaine	ab er mich nun enbunde
(Gréban, 13807-13808).	von myner grossen sunde
	die ich arme han gethan

	(Fr. 1493, vers 1100-1102).

Wer nu yemants, der mich entbünde	Wan die grosse sunde mein
Von meiner grossenn sunde	Haben mich gezogen von
Dich jeh arme hab gethann	Iden guaden dein
(H., 493-495; comp. <i>Alsf.</i> , 2046-2048).	(Eger, 2997-2998).

C'est ensuite l'invocation à Jésus, « fontaine de grâce » et « médecin des âmes » :

Trouver n'y puis nulle remede	Riviere de misericorde
Se le bon Jhesus ne m'y ede	par qui tout pecheur se racorde
.	a Dieu pour son peché laver,
[e'est] le cours de fontaine de vie,	Ruisseau de p a i x
Vivifiant chose amortie	
(Arras, 10056-10057; 10060-10061).	
[Il] veult grace et vertu eslargir	Je vous quiers assés incertaine,
O bon Jesus, je t'yray vir	Mes Jhesus en est la fontaine
Pour requerir d'avoir ta grâce
.	(Gr., 13838-13841; 13843-13846).
(Arras, 10064-10066).	

so wil ich mit lenger der welte leben	Got deit mig sine genade schin,
und sūchen den brunnen aller guad,	si vliessen in dat herte min
ob ich kem uff den rechten pfad	Als ein rivir nu zestu(o)nt
und miner krankhait môcht genessen	(Maestricht, 930-932).
.	
(Donaueschingen, 180-183).	

¹ Le *Kunzelstauer Frontleichnamspiel* a le même passage; voyez *Germania*, 4, 352.

C'est enfin la décision que prend Madeleine d'aller se jeter aux pieds du Christ, chez Simon le pharisien :

Pourtant je me veuil en voie mettre	Ieh mu'ôiz dar den gienen suken,
De luy aller querir pardon :	Den ig da kenne in Symons hus
or est-il present chez Simon
.	Ieh wille vallen an sin vu(o)se
j'entrerai donc secrètement	Inde bidden also su(o)ze
pleurant mes pechés humblement,	Dat he wille mins intfarmen
non pas pour m'asseoir au dessus
mais aux pieds du tres doulx Jesus	(<i>Maestricht</i> , 971-975).
(<i>J. Michel</i> , comp. <i>Gr.</i> 43923 sq.).	

Comp. *Eger* :

Ieh hab dir, lieber herre sües,
Hie geküsset deine fües

.
(3003-3004).

Et, lorsqu'elle est en présence du Christ :

Lasse, lasse, bien doy plorer	Je vous remercy humblement
.
mon doulx maistre, c'est bien raison,	Que grace me soit departie
.
Affin que je puisse impétrer	(<i>Gréban</i> , 44019, 44022).
De mes péchiés remission	
(<i>Arras</i> , 40125; 40127; 40129-40130).	

des bidden ich dich, herre, ynniglich
das du wylllest begnaden mich
und gebbest mer heylsammen troist,
das ich von mynen sunden werde erlost

(*Alsfeld*, 2757-2760; cf. *H.*, 2757 sq., *Fr.* 4493, v. 302-305).

Ici s'arrête tout parallèle, car les identités qu'offre la suite, notamment la parabole des deux débiteurs et l'indignation de Judas devant les parfums répandus sur la tête du Christ, s'expliquent suffisamment par la tradition évangélique. En revanche, dans la plupart des passages que j'ai signalés plus haut, en tout cas dans les plus significatifs, cette tradition ne fournissait aucune donnée aux compilateurs de passions français et allemands; leurs rencontres de plan et de forme appellent donc une justification particulière.

La résurrection de Lazare.

C'est encore la tradition évangélique qui domine dans cette scène. Les textes les plus développés, notamment la passion de Gréban, en ont généralement respecté l'économie et jusqu'aux plus infimes détails. Il n'y aurait donc rien à en dire, si l'imagination toujours exigeante des rimeurs de drames sacrés ne s'était avisée de certains artifices pour varier l'intérêt et peupler les tréteaux d'un plus grand nombre de personnages. Eger a un dialogue entre les fossoyeurs. La mort, que font apparaître des mystères italiens et provençaux, reparaît dans Alsfeld ; elle avertit Lazare de sa fin prochaine. Lorsque cette fin est arrivée, tout un cortège de proches et d'amis s'efforce de consoler les sœurs du défunt.

Chose tout à fait imprévue, la passion rouergate met en scène à cet endroit Joseph d'Arimathie, Nicodemus et un *centurio* qui vont de compagnie apporter leurs condoléances à Marthe et à Marie. Pour cela ils quittent leur résidence et se rendent à Béthanie, comme Jésus le fera bientôt après. C'est là un trait significatif et, d'après M. Jeanroy, unique même en français¹. Pourtant nous le retrouvons dans la passion de Donaueschingen, d'abord aux vers 743 sqq., où la rubrique porte : « Nu stat Lasarus, Nicodemus, Joseph von Arimathi und die irenen uff und gand mit dem fröly zū dem Salvator und den jungern », et si l'auteur de D. introduit ces personnages à un endroit où leur présence n'est nullement requise et où la tradition les exclut, ce ne peut être que pour le motif qui, d'après l'éditeur de la passion rouergate, a inspiré l'auteur de celle-ci, à savoir pour « donner à son œuvre une unité factice ». Josephus reparaît d'ailleurs dans la scène de la résurrection de Lazare, conformément à ce qui se passe en provençal. Vv. 1333 sqq. il s'adresse à Jésus et le félicite des conversions qu'a produites son miracle. Centurio ne manque pas non plus à l'appel. Seu-

¹ *Mystères provençaux du XV^e siècle*, p. xv.

lement, par suite d'une légère confusion, imputable peut-être à son modèle, l'auteur de D. ne se borne pas à nous le montrer en compagnie de Joseph d'Arimathie et de Nicodemus (3625 sqq.); il en fait ailleurs un adversaire de la nouvelle doctrine (1151-56 et 2699). Il n'est que juste d'ajouter que Centurio reparaît dans la passion rouergate (4204 sqq.) comme chef des gardiens au tombeau de Jésus, ce qui va assez bien avec le caractère que lui assigne D. Enfin, parmi les Juifs présents figure Naason (= Salman dans Francfort 1493, v. 1542 sqq; on l'a aussi dans la scène de l'aveugle-né de Saint-Gall, 354-5; dans la scène de Lazare de ce dernier texte, le désir d'unité l'a exclu au profit d'un personnage qui est aussi dans D., Malchus = Malquin du français); or ce Naason se retrouve dans la passion de Gréban, notamment dans la scène de l'aveugle-né, où il remplit le même office. Ces analogies de noms et de personnages secondaires ¹ ne sont pas les seules qu'il convienne de signaler. Parmi les très rares développements que se soient permis les auteurs dans la mise à la scène du miracle de Lazare,

¹ Il y aurait toute une dissertation à écrire sur l'onomastique des Passions; elle ne contribuera pas peu à éclairer les rapports intimes entre le théâtre français et le théâtre allemand. Je citerai et rappellerai seulement quelques faits. *Jessé*, qui est dans Donaueschingen (91 sq. galant de Madeleine; 2116 un des soldats qui arrêtent Jésus; 2333 faux témoin; 2259, 2335 sq. accusateur et 2816 tourmenteur du Christ, reparaît dans le fragment d'Amboise, où il n'a que quelques mots à dire, ce qui rend difficile un parallèle quelconque. *Naason* est le nom d'un juif dans D. (1057, 1293, 4347, 1365, 1607; on a vu que Gréban le connaissait. *Mosse* (= *Mosché* dans Heidelberg) est sans doute le *Mosse* de la passion du manuscrit de Sainte-Geneviève (II, 163-165; 184, 191, 197, 245, 284, où c'est un des soldats qui veillent sur le sépulcre; 2219, sq. où il désigne un juif; etc.). *Malchus* avait déjà attiré l'attention de Mone, de même que *Mosse* (*Schauspiele*, II², 164-165); je viens de signaler sa présence dans le texte de Saint-Gall; comme il est aussi dans Donaueschingen et dans Francfort 1493, v. 648, etc., on peut le restituer à *x*; *Salman* lui appartient aussi (v. supra et add. Francfort 1493, vers 1591, etc.). Il y a encore *Liebermann* que toute la famille de Francfort possède, et aussi *Narcilla* (II, 2337, etc.; Francfort 1493, v. 1066 sq.) qui est la servante de Marthe et qui rappelle *Marcelle*, la servante de Cayphe dans Gréban (19380 sq.).

déjà si dramatique dans les livres saints, il en est trois, d'ailleurs de peu d'importance, que les textes français et allemands ont en commun. C'est chaque fois l'Évangile qui a fourni le germe fécondé par l'imagination des rimeurs des XIV^e et XV^e siècles. Là où il est parlé de *Judei*, des figures individuelles sont introduites, des répliques échangées, et figures et répliques remontent à *x*.

C'est d'abord la douleur de Marie-Madeleine qui fournit le texte d'un de ces passages additionnels. En la voyant se diriger vers le tombeau de son frère, un ou plusieurs assistants prennent la parole ¹ :

Elle court sur le monument
de Lazare pour lamenter
son cuer ne se peut contenter
Tant que de plourer soit saoulé

.....
Bon serait d'aller après elle
pour la garder de désespoir

(*J. Michel*).

Mich belünck on allem wonn,
Maria will zu dem grab goyn ;
Do wil sie jrem brüder beweyn,
Ist es anders als jeh das meyn,
Dar vmb stet vff und ghent mir noch,
Zeum grab sey vns goch.

(*H.*, 2427-2432).

Elle s'en va au monument
de Lazaron *a mon entente*,
affin que son frere lamente
et pleure toute sa saoulée

.....
Beaulx seigneur allons après elle
pour la garder de désespoir

(*Gréban*, 14982-14985 ; 14990-14991).

Mich dunc Maria is up gestan
Zu den grave wilt si gaen,
Inde iren bruder weinen,
Lazarum den reinen :
Wir willen alle bit hoire
Zu den grave gaen her vwoere

(*M.*, 1164-1169).

La douleur du Sauveur (Jean, XI, 36-37) est dépeinte par le même procédé, et on retrouve dans Gréban (15020 sqq), qui l'a coupé en plusieurs répliques, le couplet récité par un Juif dans les passions allemandes, y compris l'allusion à l'aveugle guéri miraculeusement, que toutes ont héritée du prototype, car elles en ont respecté l'expression rimée (*geschehen* : *gesehen*) ².

¹ L'Évangile (Jean, XI, 31) dit simplement : « Maria vadit ad monumentum, ut ploret ibi. »

² Voyez Saint-Gall. 513-514; Franefort 1493. 1548-9; Alsfeld 2277-2278; H. 2449-2450; Eger 3197 sq.; D. 1297-1299.

De même encore, lorsque Jésus fait découvrir le sépulcre de Lazare :

Abacuc

Sus donc ! la pierre soit ostée ; ... heben von disem grab den stein,
mes seigneurs, chacun s'i attire ! Darnach so wel wir schauen an
. Was er machen wil mit dem totten

Celius

et apres cella nous verron [man
de Jhesus quel pouoir il a. (*Eger*, 3206-3208).

Sus ! Levez !

(*Gréban*, 15040-15041 ; 15044-15046).

Voilà tout ce que le traitement de cette scène en France et en Allemagne nous offre de digne d'intérêt ; c'est peu et c'est beaucoup ; peu si l'on compare les résultats obtenus à ceux des précédentes enquêtes, beaucoup eu égard à la faible part laissée à l'inspiration individuelle dans ce long passage de nos drames. La suite n'offre plus guère d'intérêt⁴ ; elle en aurait davantage, si je ne m'étais interdit dans ce mémoire d'étudier les *osterspiele* proprement dits, c'est-à-dire la passion, la mort et la résurrection du Christ. Au surplus, sous la réserve que je formule, ma démonstration est, je crois, assez probante. Dans un grand nombre de passages non traditionnels de *x*, reconstitué par voie comparative, les analogies d'action et de termes avec la France sont de telle nature qu'il ne peut y avoir de

⁴ Il règne à partir d'ici une grande confusion dans les textes rhénans, au point de vue de l'ordonnance et de la suite des scènes. La Gène précède, par exemple, la trahison de Judas dans le livret de Francfort. qu'Alsfeld a suivi fidèlement, tandis que Heidelberg a adopté la marche inverse. Comme on l'a vu, le conseil des juifs, qui se tient avant et aussi après la venue de Jésus à Jérusalem, a reçu une extension assez grande dans nos textes de langue germanique. Il semblerait que la comparaison avec la France dût être fructueuse. Or il n'en est rien, et à part quelques coïncidences peu marquantes (voyez, par exemple, Arras, 9422-9423 et Alsfeld, 2456-2457), il ne semble pas que l'imitation ait joué en cet endroit le rôle prépondérant que j'ai cru pouvoir lui assigner ailleurs. En revanche, l'entrée à Jérusalem dans Alsfeld est toute française d'inspiration, on le verra plus loin.

doute sur la parenté des œuvres mises en face les unes des autres. Les prototypes des passions françaises étant perdus aussi bien que le prototype des textes rhénans, il n'en était que plus malaisé, au milieu du fatras et du délayage de Gréban, de Michel et des autres rimeurs du XV^e siècle, de retrouver la trace de la sobriété primitive; c'est pourtant ce à quoi je me suis efforcé constamment.

§ 2. ANALOGIES PARTICULIÈRES.

Ces analogies ne peuvent remonter à *x*; elles sont propres à l'un ou à l'autre texte de la famille et s'expliquent par la mise à contribution d'un modèle français ou par des réminiscences orales, ou encore par des textes allemands perdus, qui avaient été écrits sur le patron des œuvres françaises. J'ai déjà signalé des coïncidences d'un certain prix, par exemple, dans *Donaueschingen*, la scène de l'apothicaire, le rôle assez imprévu assigné à Joseph d'Arimathie, à Nicodemus et au centurion, les personnages de Jessé et de Malchus ¹, etc. Ces anticipations et d'autres encore étaient malaisées à éviter; de même que dans l'étude intrinsèque des passions rhénanes, j'ai dû, encore cette fois, pour compléter et rendre plus décisive ma démonstration, répéter en note un certain nombre d'indications qui, coordonnées plus loin, auraient acquis un intérêt supérieur en raison de la place plus naturelle qu'elles auraient occupée. Voilà pourquoi je ne m'occuperai, dans ce dernier paragraphe, que de trois textes de la grande famille rhénane, de deux surtout, dont l'un n'offre même qu'une importance assez minime si on le compare à celle de l'autre. Ce dernier, le drame d'Alsfeld, est visiblement l'œuvre d'un compilateur qui a connu un ou plusieurs prototypes français; et ce n'est pas seulement ce compilateur qui a emprunté à l'étranger des situations entières et de longs fragments de dialogues; mais

¹ Voyez notamment p. 82 sqq.; p. 92, note 1.

ceux-là qui sont venus après lui, et à qui le manuscrit, édité successivement par Grein et Froning, doit ses surcharges, ont encore bu à la même source, ce qui m'incline à admettre qu'il a existé à Alsfeld une copie d'œuvre dramatique écrite en français, ou traduite de cette langue, tant le nombre des similitudes est grand et tant de fois on s'y reprit pour le renforcer, à mesure qu'on épuisait l'intérêt de l'œuvre par des représentations bornées à un public qui ne changeait guère. Quoi qu'il en soit de cette dernière hypothèse, je parlerai d'abord des rapports du *Pauschspiel* et de ceux du drame de Heidelberg avec la France.

A. *Le Paaschspiel.*

Dans l'examen de plusieurs des scènes étudiées précédemment, c'est de préférence au mystère de Maestricht que j'ai emprunté mes exemples; sa sobriété rendait plus caractéristiques les identités qu'il m'a paru, en commun avec d'autres membres de la famille de *x*, offrir avec le théâtre français. Ces identités ne sont toutefois pas les seules, et sans parler de certains détails propres, notamment du personnage de Dummois ¹ et du jeu de mots auquel prête chez lui le nom de Maria ², de la forme Yve pour Eva ³, d'autres traits signalés par M. Moltzer ⁴, il est un endroit où l'imitation des ouvrages

¹ Vers 1112-1116. *Dummois*, c'est bien le « Thomas qui dicitur Didymus » de l'Évangile Jean, XI, 16, et le langage qu'il tient est d'accord avec la dénomination du personnage; voyez du reste, MOXE, *Schauspiele*, II, 234, note 1.

² Voyez p. 88, note 1.

³ MOXE, *ibidem*.

⁴ M. MOLTZER, outre les observations antérieures, rassemblées par lui en un faisceau déjà solide (*op. cit.*, p. xxiii), en a fait de personnelles, notamment en ce qui concerne le vocabulaire (*ibid.*, p. xxv). Il signale la forme *Dummois*, mais sans l'expliquer, ainsi que *Yve*, *Cherubin*, *Architréclin*, qui ne s'expliquent que par un original français. Enfin il dit quelques mots du débat des vertus dont je m'occuperai à mon tour. Voyez encore p. 310, note, de son édition.

en langue d'oïl éclate aux yeux. Je veux parler du débat des vertus, qui va du vers 96 au vers 199. Ce débat, tel qu'il nous est parvenu dans le *Paaschspel*, a été repris d'une œuvre plus étendue et réduit dans ses proportions; certaines contradictions et omissions évidentes de la rédaction actuelle ne s'expliquent pas autrement. Après le vers 125, la rubrique porte : *Unse here zu Wairheide*, et le vers qui suit (126) est formulé ainsi :

Dohter, vor (= vrou, frau) Gerechtigheit

.

La rubrique suivante porte : *Die Wairheit antwu(o)rt*, ce qui est en opposition, non seulement avec le vers 126, mais aussi avec la réplique de Wairhait :

Ig ben genant Gerehtigeit...

Si nous comparons Maestricht, en cet endroit, avec les drames français, dont la plupart possèdent le débat des vertus ¹, nous y trouvons quatre (et même cinq) vertus : Justice, Miséricorde, Vérité, Charité (et aussi Sapience). Le prototype de notre auteur, ou du moins l'original dont nous n'avons plus qu'une copie assez maltraitée, possédait certainement les quatre vertus, dont deux seulement, à n'y pas regarder de trop près, sont mises en scène ici, à savoir Vérité (*Wairheide*) et Miséricorde (*Intbarmicheit*). On a vu que le souvenir de Justice (*Gerechtigheit*) était inscrit en toutes lettres dans le texte (il l'est encore vers 96); or, Vérité et Justice, d'une part, ne vont pas sans Miséricorde et Charité ou Paix de l'autre;

¹ Voyez PETIT DE JULLEVILLE, II, 359, note et *passim* et au t. V. de la *Bibl. de l'École des Chartes*, une notice de VALLET DE VIRIVILLE sur un texte de Mercadé où figure ce débat.

d'ailleurs Paix (*Vride*) est nommée indirectement au vers 156; elle avait donc sa part dans le débat.

Il y avait donc, à l'origine, quatre partenaires; mais au lieu de Miséricorde et de Charité, on avait, en face de Justice et Vérité, qui étaient les deux adversaires de l'homme, Paix et Miséricorde, qui s'instituaient ses avocats. Ce n'est qu'assez tard, et en France, que s'est faite la substitution de Charité à Paix, et il est arrivé aussi dans ce pays, ou que le nombre des vertus fût réduit à deux ¹, ou que l'on conservât à chacune des vertus son vrai nom et ses attributions authentiques ²; ce dernier cas est celui d'un mystère de deux mille vers ³, qui n'a pas été réimprimé et dans lequel une cinquième vertu vient toutefois s'adjoindre aux autres. Cette vertu, Sagesse, se retrouve dans Gréban, sans altération aucune. Dans Arras, au contraire, Paix a été supplantée par Pitié ou Charité; il est vrai que Sagesse figure également dans ce texte.

Le *Paaschspel* a donc la bonne version, altérée seulement dans sa forme. On lui chercherait vainement, en Allemagne, un prototype dramatique; car si le *Sundenfall* ⁴ possède le débat des vertus, il a réduit à deux le nombre de celles-ci; d'autre part, l'histoire même de ce débat nous ramène invinciblement en terre romane.

Il est regrettable que, sous la forme délayée dans laquelle ils nous ont été conservés, les échantillons qui nous restent de cette scène, en France, ne prêtent guère à des rapprochements

¹ C'est le cas dans le *Vieil Testament* (éd. J. DE ROTSCHELD).

² Noms et attributions sont l'œuvre d'un théologien français, Hugues de Saint-Victor (avant 1140). On sait que Herman de Valenciennes, dans sa Bible qui, d'après M. G. PARIS (*Manuel d'ancien français*, I^{er}, p. 246), fut écrite dans le second tiers du XII^e siècle, a mis en vers le débat des vertus. Sur les autres rédactions, voir PETIT DE JULLEVILLE, *loc. cit.*

³ Sans parler d'un des mystères rouergats, celui du *judjamen general*, où Miséricorde et Justice jouent un rôle à peu près identique à celui que leur attribue le débat (éd. JEANROY et TEULIÉ, p. 494 sq.).

⁴ Édité. SCHÖNEMANN.

de texte ¹. Le thème général reste le même, mais il a été différemment accommodé. Je citerai seulement la conclusion de la scène dans Gréban :

Une noble vierge ay eslue
Du sang et gendre de David.
Oneques plus humble homme ne vit,
plus vénérable ne plus sainte;
si vueil que briefment soit ensainte
de mon cher filz divinement
sans quelque humain atouchement
.
la Vierge que j'ay acceptée
par nom Marie est appelée
et native de Galilee;
en Nazareth la trouverez
(*Gréban*, 3333-3339; 3361-3364).

Van Davites geslete
Han ich ein muder erkoren,
Manich zijt hie bevoren,
Di mich maget sal gebaren,
Dat sal der helich geist bewaren,
Ende na geburde sal maget bliven,
Reine vor allen wiven.
Maria is si genant.
Zu Galileen in dat lant,
In di stat van Nazaret,
Da vindis du si in ore gebet
(*Maestricht*, 243-253; ²).

B. Heidelberg.

Il ne s'agit ici que d'un court tableau, où Heidelberg a suivi une tradition différente de celle des autres textes de la même famille. La scène de la femme adultère se divise, chez lui, en deux parties : 1^o le préambule dans lequel les Juifs complotent la perte de Jésus, qu'ils espèrent mettre en contradiction soit

¹ Dans le *Vicil Testament*, par exemple, Adam est seul en cause et non sa postérité; puis le langage de Justice est celui d'un clerc frotté de scolastique; enfin les vertus reparaissent après chaque faute de la race humaine, l'une plaidant pour, l'autre contre la descendance du premier homme.

² Sans qu'elle ait le même intérêt, la comparaison de la scène écourtée des noces de Cana avec la même scène des passions françaises mérite une rapide mention. Il y a d'abord le personnage d'Architriclin et le rôle qui lui est assigné; la parenté de Jean, dont on célèbre la noce, avec la Vierge, n'est pas dans l'Évangile (Jean, II, 1-3); elle est nettement indiquée dans le *Paaschspel (Johans, dins neven, 752)* et dans J. Michel (*J'ai affection singulière — A Jehan mon nepveu*); Gréban ne l'a pas et la scène manque dans Arras.

avec la loi, soit avec ses propres préceptes ; 2° la scène proprement dite, qui n'est que le développement des versets évangéliques (Jean, VIII, 3 sqq.). Le préambule manque dans Saint-Gall, Donaueschingen et Alsfeld, qui ont la scène ; Heidelberg a l'un et l'autre, de même que les textes français. La comparaison avec l'un de ceux-ci est particulièrement intéressante ; voici le début d'Arras et celui de H. :

Escoutez a moy, beau seigneur.	Horent, jr rabbj, und sweigent stieff
.	Vvnd merckt, was roits jeh gebenn will.
D'un pechiez qui touche matiere	Es jst nitt fer hie vomm einn weyp,
de mort, c'est pechiez d'adultere.	die hoit jr ehe gebrochen in kurezer
Une femme trouvée avons ;	[zeytt,
Qui me erera, nous lui menrons,	Die lonndt vns zeu Jhesu fürenn,
Et droit la sera accusée	Do mit wir sein weyssheit spürenn.
[Ar., 9858 ; 9861-9865 ; comp. Gr. :	Wir wollen jn vffenberlich fragenn,
Bon est qu'elle luy soit menee	Was er dar zeu woll sagenn
Au temple voir qu'il en dira	. 2191-2198.
(3637-3638).	

Dans Arras, les personnages sont Othiarius, le II^e et le IV^e juif de Sidon ; dans Gréban, Naason, Eliachin, Bananias ; des deux parts, Nac(h)or ; dans Heidelberg, Selem et Josephus. C'est Selem qui parle au Christ, mais (et ce détail n'est pas emprunté à l'évangéliste) le 1^{er} juif et Nacor dans Arras (Sabba dans H.) insistent devant le silence de Jésus :

Comment, et que ne respons-tu ?	Meister, horstu nit was jeh ¹ dich
Ne l'as-tu pas bien entendu ?	[frogen ?
.	Kanstu vns nitteinnantwort sagenn ?
Respons a nous sans plus tarder	Sage vns, her, zeu diesser frist,
Ce que bon à faire t'en siet	Was doch dein meynung ist
[Arras, 9895-9896 ; 9898-9899].	H., 2223-2226.

¹ Le *ich* prouve que, de même que dans nos textes français, c'était un seul et même personnage qui posait à deux reprises à Jésus la question restée sans réponse ; or notre copie de H. substitue ici Sabba à Selem.

C. *Alsfeld.*

L'on sait que, de même que la plupart des autres textes rhénans, celui-ci n'a pas le prologue que les auteurs de Maestricht et d'Eger ont emprunté au Vieux Testament. Après une longue et fastidieuse diablerie, dont il sera question plus loin (car on s'y est repris à plusieurs fois pour lui donner l'étendue qu'elle a dans le codex conservé), Jean-Baptiste et Jésus entrent en scène. C'est dans la série des scènes du début que je prendrai mes exemples ; mais je pourrais, n'étaient les limites que je me suis assignées, aller les chercher dans n'importe quelle partie de l'œuvre ¹ ; au surplus, cette démonstration, toute partielle que je l'aie voulue, suffira, je l'espère, à convaincre le lecteur non prévenu.

La scène de Jean et d'Hérode a, dans Alsfeld, une importance unique. M. Wirth a bien observé que certains passages devaient remonter au livret de Francfort et il est de fait que l'*Incipit* de quelques couplets est le même de part et d'autre ² et que Heidelberg les a aussi. Mais lorsque le démon complot la perte du « baptiseur » (620-727), que celui-ci se trouve en présence d'Hérode et que le châtiment d'Hérodias et de sa mère s'accomplit enfin, les points de repère font totalement défaut. Ces points de repère se réduisent d'ailleurs à peu de chose, et si l'on veut s'en convaincre, on n'a qu'à recourir au texte de Francfort de 1493 ; il n'est pas un vers de ce texte qui soit consacré à Jean-Baptiste, alors que, dans toutes ses autres parties,

¹ Pour ne citer qu'un échantillon, je rapprocherai, au début de la scène des Limbes, les vers 26228 sq. de Gréban des vers 7081 sq. d'Alsfeld. Il y a là des ressemblances littérales, notamment ce détail de la porte dont Lucifer, des deux parts, ordonne de tirer les verroux (26232 — 7089).

² Voyez les nos 24-27 de Francfort, ainsi que les nos 56-58 et 76; Heidelberg a divisé la scène en plusieurs tableaux, le baptême de Jésus (le dialogue d'Hérode et de Jean le termine, mais il n'a rien de commun avec celui d'Alsfeld), l'envoi de deux disciples à Jésus (d'après Luc, VII, 18 sqq.), la décollation de Jean. Entre le 1^{er} et le 2^e tableau il y a quinze épisodes.

il n'est guère que la reproduction servile de celui dont nous n'avons plus que le livret de scène.

Si, au contraire, on interroge les passions françaises, on remarque la prédilection avec laquelle elles ont traité l'épisode de Jean et d'Hérode. Arras et Gréban, notamment, nous fourniront la matière de rapprochements décisifs.

Francfort a le même début qu'Alsfeld et que Heidelberg, et il semble que le prototype de tous les textes l'ait connu ¹ : c'est le baptême de Jésus dans les eaux du Jourdain. La voix céleste qui fait entendre le *Hic est filius meus...* clôt ce premier tableau. Mais voici Hérode et Jean en face l'un de l'autre :

Hérode, vers toy me suis trais
Pour toy remonstrer aulecuns fais
Que par pechie vas commettant,
Qui est à toy deshonneur grant.
Tu tiens la femme de ton frere
. . . . , qui est vitupere
Deshonneur et infameté
(Arras, 6749-6755).

Herodes herre, hore! ich hon vor-
[nummen,
sso wie du bist zu sunden kommen
und zu grosser obeltad!
wisse, das es der gar bubelich stad,
das du hie host dynes brudder wyb
und lieb host eren sundigen lipp
(Alsfeld, 536-541).

Puis Jean parle à la femme coupable :

O femme, tu es bien dervee
Quant a tel pechie t'es submise
.
Laissez voie de dampnement
Et querez vostre sauvement
.
s'ence pechié muers t'es dampné
Arras, 6770-6771 ; 6777-6778 ;
[6783).

Phie dich, du bosses, snodes wipp!
wiltu des keyn scheinde hayn,
dass du begibbest dynen mann
.
losset er beyde nicht die groissen
[sunde
and busset sie gode von hymmelrich,
er musset ummer und ewiglich
alle in der finster helle synn. . .
(Alsfeld, 545-547 ; 551-554).

¹ Saint-Gall a aussi la scène du Jourdain ; elle a été fort écourtée par Maestricht, qui l'a aussi reprise de *x*.

Jean s'adresse de nouveau à Hérode :

Tu portes nom de royaulté :
Ung roy doit vivre léalment
Et aviser diliganment
Qu'en lui n'ait vice dont repris
Il puïst estre de ses subgis
.
Tousjours veul verité parler,
Ton pechiez te remonstreray
(*Arras*, 6756-6760; 6790-6791).

Desto grosser ist dyn schande,
das du cynen andern regieren salt
und enhost dyn selber keyn gewalt,
das du vor unrecht nicht huddest dich!
des saltu wissen sicherlich,
das ich nummer wel abelain,
also ich das leben hayn.
ich wolle dyn bosheyt schelden
(*Alsfeld*, 563-570).

Hérode lui répond :

Wide devant moy, valent,
Ne veulles plus cy demourer
(*Arras*, 6788-6789).

des magestu wol von hynnen gain
und kom auch nit widder zu mer
(*Alsfeld*, 573-574).

Après les diableries chères à Alsfeld, Hérodiad entre en scène (*surgit*); elle se trouve bientôt en présence du roi :

Trop grand dueil en mon cueur
[repere
de Jehan, cest hermitte infame,
qui tousjours me desprise et blas-
. [me:
temps est qu'il en aïst sa deserte :
sire roy, vous y avez perte
se briefment vous n'y pourvoiez⁴
.
Faites en expedicion
comment qu'il en doyve advenir :
il me veult de vous forbanir,
tousjours me blasme et vitupere
et vous; si fault qu'il le compere,
ou jamès au cueur n'aray joie
(*Gréban*, 11985-11987; 11990-11992;
12001-12006).

Herodes konigk, myn lieber herre,
wysse, das mich muhet so sere,
das du host lassen von der gan-
den viel ungezogen man,
der davor sso lesterlich
hat geschulden dich und mich !
wiltu das an em nit rechen,
sso, wel ich der wol vorsprechen,
du gewynnest nummer cyn gut wipp
. [an mer !
du bestellest dan, das der selbe man
kom balde von dieser erden :
wan ich magk nummer frolich wer-
[den
also lange als ich en weyss leben !
(*Alsfeld*, 730-738; 741-744).

⁴ Les vers suivants d'Alsfeld sont encore plus proches du passage cité de Gréban :

wiltu haben trost von mer,
sso loss mich trw fynden an dir (746-747).

L'arrestation de Jean a lieu ; dans Arras, l'*apariteur* (Sreddel dans *Alsfeld*) dit :

Monseigneur, j'ay mis en prison
Ce prophète et bien enfermé

Hérode.

C'est bien fait et t'en seay bon gré
(*Arras*, 6806-6808).

Herre den man hon mer gefangen

.

in eynen kerkener gesloissen hart

das hie sens daruss nit moge entgan !

Herodes.

Des wel ich uch genissen lan

.

(*Alsfeld*, 821 ; 823-825).

Cependant, l'heure est venue du festin auquel Hérode a convié ses vassaux ; Gréban et Arras offrent ici de nombreuses analogies ¹ :

Seigneurs trestous, entendez ça.

Et ascoutez que vous diray :

Vous savez bien pièce de vray

que tous me[s]pers de Galilée

viennent une fois en l'année

.

toudis au jour de mon natal

pour moy faire hommage et honneur

(*Arras*, 7076-7080 ; 7082-7083).

Seigneurs, en cordialle amour

faïetes tous chere plantureuse,

.

vous scavez qu'il est buy le jour

qu'il a pleu a Dieu nostre sire

nous faire naistre

.

par quoy plus festoier desire

.

(*Gréban*, 12043-12044 ; 12051-

12053 ; 12056).

Nu horet, ir ritter und ir knechte :

ich wel thun nach allem rechte !

wan ess ist hude der tagk,

uff den myn mutter myn gelagk

und ich also hude wart geboren :

des wel ich hude sonder allen zornn

den selben tagk begehen mit eren !

.

man sal uns bereyden eynen tisch

.

(*Alsfeld*, 878-884 ; 886).

¹ Dans H. et dans Arras, Hérode charge un messenger (*knecht*) de convoquer ses amis (*ses pers*) ; le messenger promet ses soins et on l'entend, des deux parts, qui transmet les invitations de son maître. Rien de littéral, d'ailleurs, dans cette similitude.

Mêmes analogies, lorsqu'on se met à table et pendant le repas; le roi (un des seigneurs dans Arras 7131 sqq.) invite la mère d'Hérodiad à prendre place à table; la suite offre toutefois moins d'intérêt, car, de nouveau, la tradition évangélique va servir de guide ¹; il n'en reste pas moins probable qu'elle n'a pas été directement utilisée par l'auteur d'Alsfeld.

La même observation s'applique à la scène de Jésus et de la Samaritaine; si je me dispense de faire les rapprochements qu'elle suggère invinciblement ², c'est que je désire n'invoquer la preuve d'autres passages que de ceux où les Évangiles et les autres sources liturgiques, pour autant que je les ai connues, n'ont pu fournir aux rimeurs français et allemands un même prototype, dont l'imitation impliquait des similitudes de forme ³. Parmi ces passages, il n'en est pas de plus significatifs, à mon sens, que ceux que j'emprunte à la scène de l'aveugle-né. D'autres textes qu'Alsfeld possèdent cette scène, mais Alsfeld est le seul drame qui ait ajouté au récit, coupé en répliques, un élément d'intérêt assez inattendu. Je veux parler du dialogue entre l'aveugle et son valet, dialogue qui semble avoir appartenu de bonne heure au répertoire comique du théâtre français, car on le trouve, dès 1277 ⁴, dans une farce qui fut jouée à Tournai, et, au XV^e siècle, la passion d'Arras et celle de Jehan Michel la possèdent, en vertu d'une tradition indépendante; ce n'est pas, en effet, au texte d'Arras que le célèbre

¹ Voyez toutefois Gréban 12031 = A. 898; Arras 7138-7144 = Alsfeld 906-911; 7186 sq. = 951 sq.; 7206 sq. = 980 sq. etc.

² Divers passages et la fin sont identiques dans Heidelberg; comp. vers 1591 sq. de ce texte : = A. 1386 sq.; la scène était donc dans F.

³ Voyez pour la Samaritaine la passion rouergate, souvent citée, aux vers 324 sq. Elle nous a gardé une version plus sobre, qui se rapproche davantage du germanique; les vers 394-412 correspondent quasi littéralement aux vv. 1339-1354 de Alsfeld.

⁴ G. PARIS, *Manuel*, etc., I, § 134; le texte dans *Jahrbuch f. rom. u. engl. Litt. u. Spr.*, VI, 165.

médecin d'Angers a pu emprunter son épisode joyeux de l'aveugle et de son valet, car cet épisode n'a rien de commun avec celui que nous trouvons dans les autres sources ¹. Enfin, Gréban n'a pu ignorer l'existence bien antérieure de ce valet ; je crois que l'un des modèles qu'il a eus sous les yeux le possédait et qu'il supprima avec intention un personnage qu'il trouvait peu vraisemblable. Comment expliquer autrement l'allusion et même la critique que contiennent les vers suivants de sa Passion :

Hélas ! et n'est-il creature
 qui me conduit oultre ces rues ?
 ce sont bien paroles perdues,
mauvais garçons me desvoiroient
plus tost qu'ilz ne m'y conduiroient ;
j'y vois tout seul, c'est mon meilleur.
Se je fusse un petit seigneur,
varlès me menassent partout,
mes povres gens n'ont point d'escout
 (14142-14150).

La vérité, c'est qu'à la date à laquelle nous reporte l'œuvre de Gréban, la scène, souvent remaniée, du valet de l'aveugle avait perdu tout à fait le caractère primitif. L'aveugle-né n'est nullement un mendiant dans la tradition évangélique ; mais la tentation d'en faire un loqueteux était trop forte, et il est probable que, dès le XIII^e siècle, les auteurs dramatiques y succombèrent inévitablement. Ainsi s'explique la *farce* de Tournai, que je considère comme le *rifacimento* très profane d'un épisode détaché d'une passion en dialecte picard. Sans insister sur ce point et en revenant à nos textes, j'y constate pour la première fois, dans Alsfeld, l'introduction du personnage du valet (*cecus cum servo*). Ce dernier s'entretient avec son maître, il se poulèche les babines à l'idée des bons morceaux que la mendicité de son patron lui vaudra de partager avec lui ;

¹ Voyez PETIT DE JULLEVILLE, *Les mystères*, II, 449.

L'aveugle alors de s'écrier :

Hélas, et veulliez moy donner	Ach myn viel lieben hude,
Ung nicquet ou quelque denier	Gebet mer. armen blynden. hude
(Arras, 8431-8432).	Kesse, fleisch und auch das speck
	(Alsfeld, 1419-1421).

Il n'est pas jusqu'aux *tripes* dont il ne soit question des deux parts (Arras 8445 = Alsfeld 1423). Puis, comme l'aveugle recommence sa sempiternelle requête, dite sans doute d'une voix nasillarde et monotone, son valet l'interrompt :

Pour quoi criez-vous ? nul ne passe	Herre, du kanst viel gulen :
(Arras, 8438).	ich ensehe doch nymmant zu uns
	{ylen!
	(Alsfeld, 1439-1440).

Le trait est excellent; il est de ceux qu'on n'invente pas deux fois; il montre, par son originalité et sa verve bien française, où l'auteur d'Alsfeld est allé chercher son inspiration du moment.

La suite de cette scène prête à des rapprochements qui pâlissent un peu à côté de celui que je viens de faire; ils ne sont pas, toutefois, dépourvus d'intérêt. L'aveugle, une fois guéri, a un cri de joie :

O quesse cy? bien doy loer	Gelobet sistu, Jhesu Crist!
Celui qui m'a reuluminé
(Arras, 8504-8505).	(Alsfeld, 1612).

Puis il se rend à la synagogue et raconte au Juif le miracle dont il a bénéficié :

Je le vous diray a deux mos.	Ir Juddenfursten. ich thun uch kunt,
Ung homme qui est dit Jhesus,	Das mich Jhesus hot gemacht gesunt
Rempli de moult belles vertus,	myt syner geweldigem hant
De sa salive boe fist	und hot myn armut erkant :
Et mist sus mes yeux et puis dist :	hie hot erluchtet die augen myn,
Au natatore siloc	die mer nu luter und reyn sym
va toy laver. J'y ay esté.
Si ay recouvré ma lumière	

Cayphas.

Avez-vous oy la manière?	Ist das auch eyn mentseh von gode,
Cest homme cy de Dieu n'est pas,	der da bricht den saboth und gotes
Quant les sabbas en tous estas	[gebode?
va trespasant sans les garder.	wie mocht eyn sunder gethun solch
.	[zeichen?
Comment puet ung homme pe-	(A., 1624-1629; 1632-1634).
.	
Faire telz signes, beau seigneur	
.	
(Arras, 8554-8557; 8559-8560).	

Alsfeld est déjà plus concis que le français dans ces passages ; il l'est bien davantage ensuite, au point qu'il supprime tout l'épisode dans lequel figurent le père et la mère de l'aveugle, mandés à la synagogue pour attester la cécité native de leur enfant. Cet épisode est dans d'autres textes rhénans, mais ce n'est pas le lieu de m'en occuper ¹.

Je pourrais m'en tenir là, mais il est une dernière scène qui mérite examen : c'est celle de l'entrée à Jérusalem, traitée dans un esprit identique par Gréban et par l'auteur d'Alsfeld. L'Évangile parle des *pueri* qui chantaient les louanges de Jésus. Arras s'est contenté de les mettre en scène dans quatre petits quatrains (10642 sqq.), qu'on retrouve d'ailleurs dans Gréban (16325 sqq.) et qui n'ont pas été étrangers au prototype d'Alsfeld ; car dans Francfort 1493, image fidèle du texte perdu de Baldemar von Peterweil, figurent *tercius* et *quartus puer* (1835 sqq.). Mais, si cet élément a été plutôt sacrifié, en revanche on a donné, dans Alsfeld comme dans Gréban, une

¹ Saint-Gall, Donaueschingen et Heidelberg ont la scène entière, mais ils ignorent le valet et le long préambule d'Alsfeld. Les *discipuli* de l'évangéliste (qui demandent à Jésus quel méfait l'aveugle a commis pour avoir encouru le dur châtiment que constitue son infirmité) deviennent l'un ou l'autre des disciples dans nos textes ; Gréban est d'accord avec D. pour mettre la question dans la bouche de Barthélemy ; dans l'ensemble, c'est surtout Heidelberg qui se rapproche du poète français du XV^e siècle. Comparer Gr. 14139-14140 (= H. 1167-1168) ; 14216-14219 (= H. 1194 sq.) ; 14228 sq. (= 1199-1206 ; 14262-14263 (= H. 1207-1210), etc.

grande extension à un autre, celui que fournissait la présence des Juifs. Ceux-ci, entre lesquels s'engage un dialogue animé, sont individualisés avec un soin évident; chacun d'eux porte un nom, et ces noms sont quasi identiques de part et d'autre :

<i>Abacut</i> de Gréban	=: <i>Mabug</i> d'Alsfeld.
<i>Abiron</i>	=: <i>Bifus</i>
<i>Nachor</i>	= <i>Natey</i> et tient le même emploi.

Dans le dialogue se notent les mêmes concordances; le premier Juif annonce la venue de Jésus aux autres (Gr. 16123 sqq. = A. 2532 sqq.); ses compagnons et lui rappellent alors les prodiges accomplis par le Sauveur, notamment la résurrection de Lazare (Gr. 16144-6 = A. 2537-9); ils décident d'orner les rues par où passera le cortège ¹; puis, pour comble d'analogie, les deux mystères intercalent dans leurs louanges le texte même de l'évangéliste (Jean, XII, 13) : *Osanna filio David et benedictus qui venit* (Gr. 16244-5 = A. 2635-7).

J'ai réservé pour la fin une série d'observations qui s'appliquent encore au drame d'Alsfeld, mais qui doivent prendre place à part, en raison du caractère des passages qui me les ont fournies. Ces passages sont, pour la plupart, des surcharges dues à une main du XVI^e siècle, ou plutôt à différentes mains, si les indications de MM. Grein et Froning ² sont fondées; ils comprennent :

1. Une diablerie (B. 3 352-463);
2. Une scène dans laquelle figurent les archanges, une vertu, une puissance, Dieu le Père, Synagogue, Pilate, Kayphas et des Juifs (B. 3718-3983);

¹ Ce détail est traditionnel dans le drame français; voyez les fragments d'Amboise, publiés dans la *Romania*, XIX, 268; ils offrent à cet égard de curieuses ressemblances avec Alsfeld: je signalerai particulièrement les vers 149-151 (— A. 2532 sq.), 152-153, 169-172, 175 (= A. 2532 sq.).

² Voyez GREIN, introduction, et FRONING, *op. cit.*, p. 549.

³ B. C. D. désignent les différents interpolateurs ou copistes.

3. Un court dialogue entre Pilate et un *servus* (D. 5740-7);
4. Une « allocution » de *Luna* et de *Stella* à Jésus en croix (D. 6320-31);
5. *Pater* et saint Michel (D. 6621-30);
6. Quatre vers de saint Michel (D. 6637-40);
7. Six vers de Mammon (6647-52);
8. Des répliques de Sinagoga et du premier *miles* de Pilate (C. 7455-72).
9. La scène du marchand de parfums et des trois Marie, celles de la visite au tombeau, de Jésus et de Madeleine, de l'apparition aux disciples, de l'Ascension et de la Pentecôte (C. 7483-7631; B. 7632-7997; D. 7998-8059).

Je n'insisterai pas sur 9; c'est tout un *Osterspiel* indépendant du reste de l'œuvre et conforme, quant au plan, à plusieurs des mystères de l'espèce que nous avons conservés, notamment à ceux de Trèves, de Wolfenbüttel et d'Erlau III, sans parler du fragment de Muri.

Reste à s'occuper des autres additions. Dans la première, la plus importante de toutes, l'imitation du français est certaine. La plupart des démons familiers à la dramaturgie française s'y retrouvent¹; ce sont ceux qui incarnent les péchés capitaux, à savoir Asmodée (la luxure), Belfégor (la paresse), Bélial (la colère), Léviathan (la gourmandise), Lucifer (l'orgueil), Mammon (l'avarice), Satan (l'envie). Dans Alsfeld, il n'y a quasi rien de changé. Le nom de Léviathan n'est inscrit qu'en marge du vers 422; le texte de ses paroles a disparu; l'orgueil de Lucifer est décrit (v. 445 sqq.); Sathanas se promet de souffler l'envie à Judas (191 sqq.) et d'en faire un traître. Beltzbugk incarne l'avarice (382 sqq.) au lieu de Mammon (*Mamona*, qui manque ici à l'appel, mais paraît aux vers 6647-52, où il remplit son office de démon. Quant à Bélial, il forme les mauvais clercs; quelques autres diables de second ordre grossissent la légion infernale; ceux-là portent des noms germaniques, qui rap-

¹ Voyez MONE, *Schauspiele*, II, 27 et JEANROY et TEULIÉ, *Mystères provençaux*, etc., XXIII, note 2. Comp. *Romania*, XXIII, 549, sqq.

pellent les sobriquets de leurs congénères français ; enfin, Astorodt (= Astaroth), Vehemot et Berith se retrouvent de côté et d'autre.

La deuxième interpolation (l'épisode des bannières qui s'inclinent devant Jésus dans le prétoire de Pilate) est étrangère (sauf un passage du début qui rappelle Vienne, v. 3718-31) à tout le théâtre allemand antérieur, du moins à mon su et à celui de M. Wirth, qui se contente de rapprocher le récit dialogué du récit épique d'*Urstende*. Le récit dialogué existe, en tout cas, dans Arras, dont le début est identique, ainsi que la plupart des développements ; je ne citerai que ces passages :

Car aussi tost que Jhesus vint, Les banières si s'enclinèrent Et honneur grande lui portèrent (13455-13457).	myr haben darane keyn schult das der Juden banner Hiesu erbiethen ere! (<i>Alsfeld</i> , 3855-3857).
---	--

Puis, lorsque Pilate remplace les porteurs par des Juifs et renouvelle l'épreuve :

Prenez hommes dont soiez seurs Qui ces banieres cy tenront Et a force les soustenront Et, se du fait coupables sont, Pugnicion receveront. . . (13463-13465; 13468-13469).	Kyesset uch selbest zwelff man, so starck ire sy moget gehain, d.e die baner halten mit macht und gewalde! negen sich dan die baner nicht, sso wel ich sittzen recht gericht! (<i>Alsfeld</i> , 3894-3899).
--	--

Pilate donne alors l'ordre de faire sortir Jésus :

Vueilliez Jhesus dehors mener, Prendez entre vous ces banières Et ayez tres bonnes manières Les testes couper vous feray † S'en ce fait cy alez clinant (13483-13485; 13475-13476).	Jhesum hinnussen fure, in wileher wysse dir das gefalle, hye vor dissen luten alle! neigen sich nu aber die baner, sucher myr das gleubet, ich slayn uch zwelffen abe die heubt! (<i>Alsfeld</i> , 3927-3929; 3931-3933).
---	---

† C'est Annas qui formule cette menace dans Arras ; mais la portée du rapprochement reste la même.

Le reste est conforme à la légende, sauf qu'Alsfeld fait intervenir individuellement cinq des porteurs, dont quatre répètent à peu près dans les mêmes termes les paroles du premier (dans Arras, on entend le *Premier* et le *II^e Juif de Jérusalem* et le *II^e Juif de Thiry*). Pilate jouit alors de la confusion des Juifs, ce qui fait dire à Cayphe dans Alsfeld, à Annas dans Arras :

Ceste chose cy est clere

Qu'il le faiet par art de magique

(13515-13516).

went ire mit syner zecuberlyst

uns bedryeget zu aller fryst!

(3982-3983).

Restent les autres interpolations ; elles n'ont que peu d'étendue et prêtent moins à confrontation. Le n^o 3 se retrouve à peu près littéralement dans Heidelberg (5395-5402) ; les n^{os} 4 et 5 se rapportent à un détail de l'action dramatique (le salut du bon larron), dont ils ne sont que de médiocres développements. Encore peut-on se demander (M. Wirth n'indiquant pas de source) s'ils n'ont pas été pris dans le français. Dans Arras (17557 sqq.), c'est saint Michiel qui est chargé de recueillir l'âme du bon larron ; or l'interpolateur le charge du même soin dans Alsfeld, tandis que le texte primitif assigne cette tâche à Gabriel. Quant à Mammon, qui est substitué étourdiment à un démon dans un des passages interpolés (6647-52), c'est-à-dire pour remplir auprès du mauvais larron le même office que Michel auprès du bon, on a vu qu'il était étranger à Alsfeld dans la diablerie du début. Reste un bout de dialogue entre Sinagoga et un chevalier de Pilate, chargé de garder la sépulture de Jésus. On ne peut séparer ces quelques vers de la scène entière, qu'il conviendra d'étudier ailleurs, en même temps que les autres parties des *Osterspiele*¹.

¹ Je ne puis émettre d'avis sur la source des espèces de harangues que prononcent *Luna* et *Stellae*. Je noterai seulement qu'elles ont pour seul fin d'attirer l'attention sur les phénomènes physiques qui accompagnèrent la mort de Jésus (Matth., XXVII, 51 sq.). Or les passions françaises ont imaginé, dans le même but, de faire dialoguer Denis et Apolliphanes (Arras) ou encore Denis et Empedocles (Gréban) ; c'est une bien vague analogie, il est vrai.

CONCLUSION.

Elle sera brève, car elle a été formulée à plusieurs reprises et chacun des traits analysés la ramenait inévitablement dans le cours de cette étude. Le théâtre religieux des Français a eu sur le groupe des passions rhénanes une influence qui s'est manifestée à plusieurs reprises; dans *x* d'abord, qui, sobre et même sommaire, contenait pourtant une « création » abrégée, la naissance et l'enfance de Jésus, sa passion et sa mort: *x*, amputé plus tard par *y* et *f*, remonte certainement au XIII^e siècle, comme le prouvent les rapports de dépendance de Maestricht et de Vienne avec lui; il était de l'Entre-Rhin-et-Meuse, peut-être de Trèves ou de la région voisine.

Plus tard le *Paaschspel*, dit de Maestricht, mais né, en réalité, aux environs de Cologne, a été composé ou remanié par un rimeur qui avait connu des œuvres françaises, malheureusement perdues, mais dont les passions du manuscrit 904, du manuscrit de Sainte-Geneviève, d'Arras et de Gréban, ainsi que les versions provençales, ont gardé quelques traces. Une de ces œuvres (ou la version qui en fut faite) a dû être conservée à Alsfeld ou dans un lieu voisin; ainsi s'expliquent les analogies que j'ai relevées entre le texte joué dans cette ville hessoise et l'ancien théâtre français; pour Heidelberg, la pénétration a pu s'opérer différemment et il reste douteux si son auteur a connu le drame d'Alsfeld ou si c'est l'inverse qui a eu lieu. Quoi qu'il en soit, Mone avait deviné, sinon démontré, dès 1845, que le théâtre allemand, à un degré quasi égal à celui de la lyrique et de l'épopée courtoise, était le tributaire de l'art français. J'ai repris sa thèse, trop longtemps dédaignée outre-Rhin, et j'espère lui avoir rendu quelque vie et quelque force.